

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

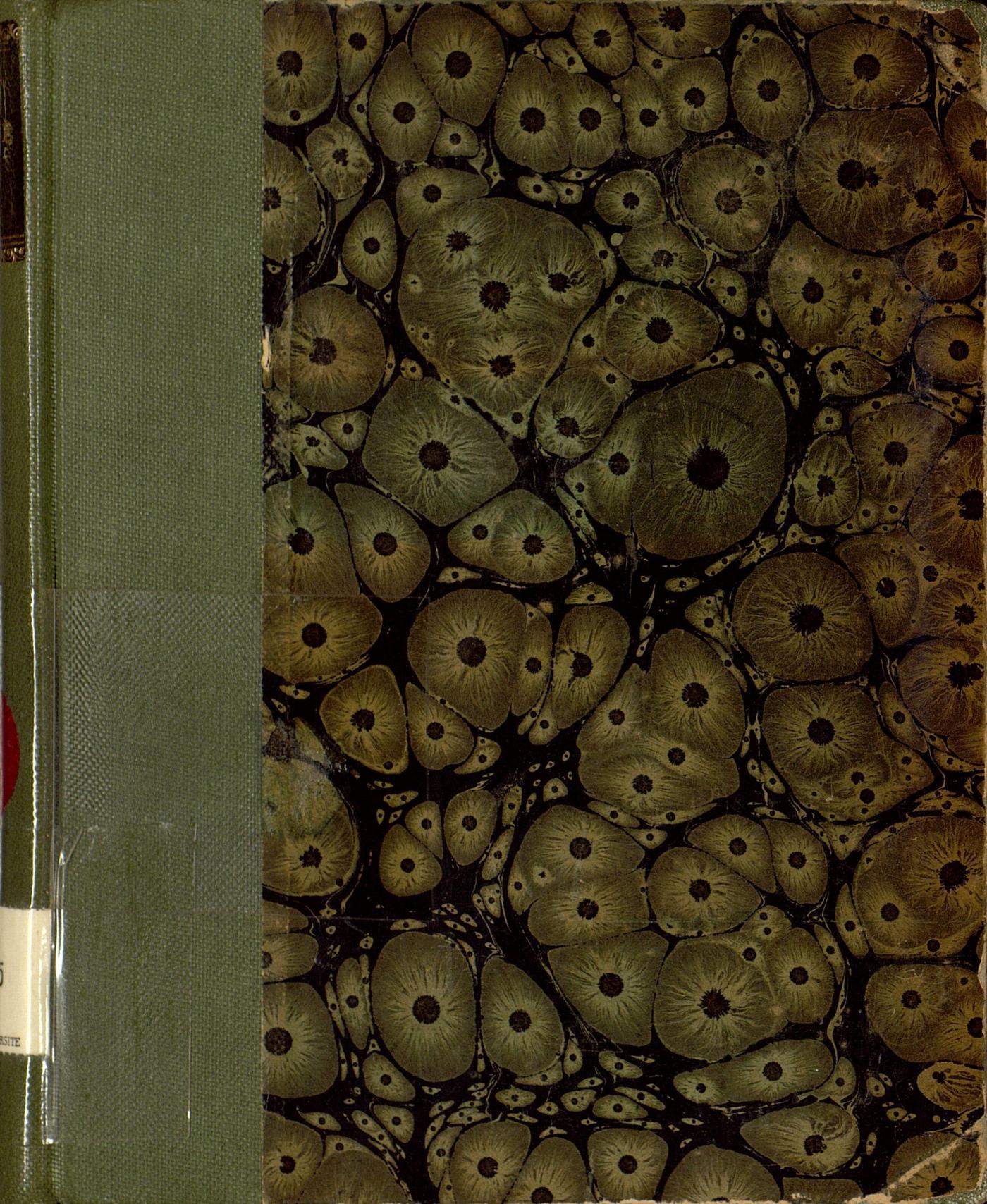
L'Art jeune, 2^{ème} année, Bruxelles, 15 janvier 1896 – 15 août 1896 (n°1-8).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>





L'art Jeune

SOMMAIRE

Banquet Verhaeren	L'ART JEUNE
Etait-ce rêver?	HENRY MAUBEL
Ronde	CHARLES VAN LERBERGHE
L'Eclatderieuse	HENRI VAN DE PUTTE
La Maison d'exil.	EDMOND PILON
Délicatesse	GEORGES RENCY
Sentiers	CHARLES BERNARD
Pensées.	AUGUSTE LÉVÉQUE
Fragment	BLANCHE ROUSSEAU
Ce Matin de Soleil	ARTHUR TOISOUL
de Régnier et Vielé-Griffin	ANDRÉ RUIJTERS
Les livres : <i>L'Amour qui saigne ou Philaster, Contes chimériques, Les Marges d'un carnet d'ouvrier.</i>	L'ART JEUNE

Ce numéro, fr. 0.60.

15 janvier 1896.

2^e ANNÉE

Le poète Paul Verlaine est mort mercredi soir à Paris. C'est une infinie douleur pour tous, car tous l'aiment comme le suprême poète du cœur.

L'Art jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, y exposer ou défendre des idées. *L'Art jeune* est aux artistes.

Adresser manuscrits, revues et livres, à *l'Art jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

ABONNEMENTS :

Belgique, 5 francs. Le numéro, 60 centimes. Etranger, 6 francs.

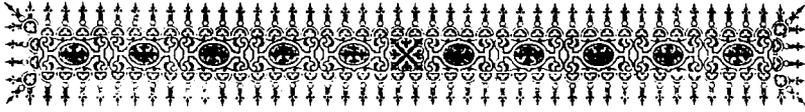
OUVRAGES NOUVEAUX :

COLLECTION DE « L'ART JEUNE ». — *Douze petits nocturnes*, par André Ruijters.

COLLECTION DU « COQ ROUGE ». — *Une Rose à la bouche*, par Louis Delattre. — *Philaster*, par Beaumont et Fletcher, traduit par Georges Eekhoud. — *L'Homme jeune*, par Henri Van de Putte.

COLLECTION DU « MERCURE DE FRANCE ». — *Poèmes*, par Emile Verhaeren. — *Poèmes et Poésies*, par Francis Vielé-Griffin. — *Poèmes*, par Henri de Régnier. — *La Chambre blanche*, par Henry Bataille. — *Priscilla*, par Charles-Henry Hirsch.

CHEZ PAUL LACOMBLEZ. — *Six chansons de pauvre homme*, par Max Elskamp.



BANQUET VERHAEREN



*L'*Art jeune, d'un commun accord avec l'Art moderne, l'Art wallon, le Coq rouge, l'Ermitage, l'Idée moderne, le Libre Journal, la Lutte, le Magasin littéraire, le Mercure de France, Pan, la Plume, le Réveil, la Revue blanche et la Société nouvelle, propose à tous d'offrir à notre poète Emile Verhaeren, un inoubliable témoignage d'admiration. Il n'en est qu'un possible, et c'est un banquet, qui réunisse tous ses fervents et tous ses amis, à la seule fin d'exalter le poète et son œuvre.

D'ailleurs, après cette année de glorieuse tourmente littéraire, où plus que jamais il fut enfantinement bêtement dénigré (et avec lui tout notre actuel mouvement littéraire, vital et verslibriste), mais où aussi plus que jamais il fut proclamé d'enthousiasme par les artistes de tous pays, n'est-ce pas qu'une telle manifestation s'impose, glorifiant enfin *publiquement* le victorieux de cette mêlée, celui qui a grandi d'œuvre en œuvre, en un seul beau geste ascendant de son génie, des *Flamandes* aux *Moines*, de la trilogie : les *Soirs*, les *Débâcles*, les *Flambeaux noirs*, aux *Apparus dans mes chemins*, aux *Campagnes hallucinées* et à l'*Almanach*, jusqu'aux éblouissants *Villages illusoires* et aux *Villes tentaculaires*, sans doute le pinacle de l'œuvre !

Ah ! oui ! au sujet de cette manifestation nécessaire et très désirée, il y a longtemps que tous, écrivains, nous étions d'accord. Nous n'attendions qu'une occasion. Et la voici qui se présente dans l'apparition simultanée des *Villes*, son nouveau cahier de vers, et



52365

des *Flamandes* et *Moines*, réédités par le *Mercure de France*, en un seul volume, où se trouve encore une œuvre nouvelle : *Les Bords de la route*.

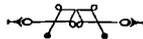
L'occasion ne se représentera plus, certes ! Il faut que tous nous la saisissons au passage, afin de pouvoir exprimer enfin, avec un peu de son intensité, notre admiration éblouie pour Emile Verhaeren.

L'*Art jeune* espère n'avoir été en cet appel que le jeune et enthousiaste héraut proclamateur du plus cher désir de tous les artistes.

L'ART JEUNE.

Le Comité organisateur du banquet Verhaeren est composé de : MM. Georges Eekhoud, du *Coq rouge* ; Albert Guecquier, du *Réveil* ; Paul Sainte-Brigitte, jadis directeur de la *Revue rouge* ; Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France* ; Henri Van de Putte, de l'*Art jeune*.

Adresser les bulletins de souscription et toutes les communications à M. Henri Van de Putte, rue de Brabant, 131, Bruxelles.



ÉTAIT-CE RÊVER ?...

Était-ce rêver de livrer ainsi son esprit aux images, de s'abandonner à la sensibilité qui le conduisait à travers des bouquets de vie où sa raison reflleurissait comme si d'invisibles mains légères et maternelles se fussent occupées de la revêtir.

C'était la fin de l'hiver de son être dans un épanouissement de caresses ouvertes en corolles où il puisait de nouveaux sucres spirituels.

C'était après la crise le demi-sommeil de rêve des convalescents qui voient la nature comme s'ils revenaient au monde après un long

voyage aux roches noires que battent et rongent les flots d'au delà. C'étaient des rondes, des cramignons, des farandoles d'images jeunes et chantantes glissant librement sur son esprit abandonné et dévalant la côte en guirlande de vie vers la maison de son cœur, la petite maison du repos songeur dans la vallée.

En franchissant le seuil elles éteignaient leurs chants et fermaient les yeux dans la pénombre de la maison de pensée, elles attendaient.

La porte et la fenêtre étaient ouvertes sur la campagne et dès qu'il apparaissait au lointain du chemin, un souffle frais tournoyait en faisant se frôler et chuchoter les branches et lentement les paupières se soulevaient, et la chambre pour son arrivée s'illuminait de flammes de fleurs, regards, feux de couleur allumés au sommet de la tour de l'être, symboles vivants de ses désirs d'amour et de paix.

Était-ce rêver?

Chaque soir il trouvait installées chez lui des figures nouvelles, des figures inconnues et pourtant familières qui lui souriaient doucement. A vrai dire c'était son naturel état de vie. Il ne distinguait plus bien les gens du dehors parce que tous les êtres qu'il aimait s'imageaient en son âme. Des créatures s'installaient à l'appel de ses désirs en lui. Elles y vivaient une vie indépendante et grave, alenties de songer à leur destinée et quelquefois de l'ombre effleurait leur front. Elles étaient préoccupées de choses qu'il ignorait, elles se parlaient bas en se frôlant l'une l'autre ou s'assemblaient tout à coup pour se raconter le mystère du fond de son âme, le mystère qu'il voyait dans leurs yeux sans en vouloir rien savoir.

Il s'en remettait à elles du soin de cultiver son âme, sentant que sous leurs mains vaillantes le champ de vie à chaque saison devenait plus fertile et la moisson plus riche.

Lui devait travailler « là-haut » comme disent les hommes, travailler aux choses nettes et claires de la pensée et des sommets arides que balaie le froid de la mort, explorer le pays et l'harmonieuse théorie des chemins qui mènent vers la mer.

Mais les chemins, le sable, en été, les recouvre et les cache; en hiver, c'est la neige et la besogne est interminable et rude.

Aussi venait-il souvent se reposer parmi elles.

Un soir qu'il était rentré brisé, presque découragé après des

heures d'un labeur trop pénible, de petites têtes qui avaient des cheveux doux, des mouvements vifs et câlins s'étaient glissées auprès de lui, s'étaient offertes à ses mains et, sans cesser de regarder au loin, il les avait pressées contre sa poitrine, puis, en ramenant le regard, il crut les reconnaître :

— N'est-ce pas vous, demanda-t-il, qui avez passé sur le chemin tout à l'heure?

— Oui, vous nous avez permis de venir vous attendre et nous nous sommes échappées par les sentiers pour être ici avant vous. Voyez, nous avons mis des fleurs dans les vases.

Leurs visages étaient endoloris, amaigris par la fièvre, mais lorsqu'elles parlèrent des fleurs qu'elles avaient apportées, la clarté de leurs cœurs rayonna vers le soleil mourant.

— Toutes ces fleurs où les avez-vous cueillies?... Je n'en ai vu nulle part d'aussi belles.

-- Aux bords des chemins de l'île; nous les avons cueillies pour nous amuser en venant.

--- En venant d'où?

-- De là-bas, là-bas, la ville, la ville où le soleil tombe.

— La ville du vieux monde où l'on souffre, pensa André. Mais alors vous avez vu la mer?

— Non, nous l'avons traversée sans la voir, parce que nous sommes venues par la tempête et que nous avons dû rester au fond du navire pendant la traversée. Nous n'avons pas senti que nous voyagions; le bruit de l'ouragan, le sifflement du vent, les craquements du navire et les chocs de l'eau furieuse et triste à la fois qui voulait l'écraser et qui pleurait, et les mouvements sauvages et les cris des matelots, tout cela nous faisait peur; nous voyions l'eau frapper les grosses vitres des hublots et retomber en larmes lourdes et nous pleurions aussi, mais quand nous avons débarqué dans l'île le temps était redevenu doux, le soleil éclatait, la mer n'était qu'un large fleuve tout bleu et l'île était si belle que nous avons été heureuses tout de suite et nous nous sommes mises à rire en cueillant des fleurs.

André était demeuré songeur et il demanda, les yeux levés vers le vague d'un souvenir : N'y avait-il pas quelqu'une de plus parmi vous quand je vous ai rencontrées tout à l'heure?

Le soleil venait de disparaître et la nuit flottante commençait à noyer le paysage. Du fond de son âme, en disant ces mots il avait entendu sourdre la chanson qui le hantait et la voix de la chanson était devenue tout à coup si réelle qu'il avait cru qu'elle rodait autour de la maison. Il s'élança sur le chemin, mais on ne pouvait plus rien distinguer et la voix s'était tue comme si elle se cachait.

— Où est-elle.

Les petites s'étaient regardées d'abord sans rien oser répondre. Une d'elles dit à voix basse et triste :

— Elle est partie.

L'image de celle qu'il avait vue sans y songer lui réapparaissait maintenant comme du fond de l'eau.

La petite dit encore en élevant un peu la voix :

— Elle a joint les mains en passant devant vous; mais vous ne l'avez pas regardée.

— Si elle avait chanté, si seulement elle avait parlé, sa voix m'aurait éveillé du songe où j'étais.

— Elle n'aurait pas pu; si elle avait essayé, sa voix se serait brisée en sanglots.

— Pour où est-elle partie? demanda André.

— Pour là-bas d'où nous venons.

— Partie seule?

— Toute seule.

Et de lassitude les petites têtes s'évaguèrent, la flamme de leurs yeux s'éteignit et ce ne furent plus que des ombres de tristesse autour de lui qui songeait.

HENRY MAUBEL.



Ronde

*Mets ta main ronde dans ma main,
Dans ma main rose et ronde.*

Dansons la ronde.

*Ronde est ma bouche et rond mon sein,
Comme la coupe et le raisin.*

*J'ai couronné de roses rondes
Mes longs cheveux d'or souple et fin.*

Mets ta main rose dans ma main.

*La lune dans la nuit profonde,
Et le soleil dans le matin;*

*Mes bras nus et mes boucles blondes,
Mon baiser et mon cœur enfin;*

*Les plus belles choses du monde
Ce sont toutes des choses rondes.*

Dansons la ronde.

CHARLES VAN LERBERGHE.



L'ÉCLATDERIEUSE

A AUGUSTE LÈVÊQUE.

Héliotropes ardents! parfums fragrants de jacinthes! air pur! en ce gai clair matin frais, le soleil s'épanouissait, jeune! et la vie était l'azur, avec sa pureté de fluide soie lavée de lumière. Toute l'activité vivace de la ville avait l'air de rouler, crépiter et tapager, au long de ce boulevard. Il y avait des oiseaux! des tas d'oiseaux tapoteurs de leurs voix jolies, dans les printaniers marronniers. Une forge, là-bas, martelait d'impérieuses sonorités claires. Des voitures passaient. Des gosses criaillaient une bataille! Tout cela tandis que, éperdument, sans cesse, des oiseaux pépiaient, pépiaient, pépiaient — musique infiniment lumineusement ronflante au cœur des bosquets des jardins en fleurs.

Et moi! je gravissais ce boulevard comme je gravis la vie, dans le printemps matinal de mon âme et la vitalité intense de ma chair voluptueuse, surtout dans l'éblouissement prismatique de mon ouïe, où pépiait la multitude des oiseaux, pépiait! musique infiniment lumineusement ronflante au cœur des bosquets des jardins en fleurs, pépiait sous l'azur et sa pureté de fluide soie lavée de lumière.

Or, comme, arrivé au haut du boulevard, je regardais et écoutais monter vers moi toute la ville, toute la vie, en douces rêveuses fumées sur de l'azur, en un seul enchanteur cantique de diverses musiques, voici que toute la ville et toute la vie, enchanteuses chanteuses de diverses musiques, se résumèrent à l'éclat de rire rouge-clair d'une jeune jolie fille qui passait.

Elles étaient toute une troupe, allant, gaies par le matinal printemps, gaies aussi d'aller par le matinal printemps, et elles l'avaient fait rire, celle-ci, l'Éclatderieuse! du rire fou et nerveux des enfants, d'un exaspéré rire trillant la vie! Et moi, je me retournai vers elles toutes, mais je ne vis qu'elle, l'éclatderieuse jeune fille passante, l'enchanteuse chanteuse des diverses musiques de la ville et de la vie. En un instant, même, je l'aimai, de toute l'acuité d'un amour instinctif, irraisonné, et fou!

Ah! printemps du matin! forges qui martèlent d'impérieuses sonorités claires! parfums fragrants de jacinthes! héliotropes ardents! azur et sa pureté de fluide soie lavée de lumière!... — tous les éclats de rire de ma jeunesse, montèrent en cet instant vers toi, Eclatderieuse!

Tu n'es pourtant qu'une jeune jolie fille passante, les joues matinalement rosies, les yeux ensoleillés, un volètement de fins cheveux aux tempes, et la taille, par derrière, un peu affaissée... Du fait, ta nuque également est un peu affaissée par derrière, et ta robe traîne... Et ces choses ont une séduction... Mais moi! je t'aime en cet instant, de toute l'acuité d'un amour instinctif, irraisonné et fou, parce que tu résumes en ton rire toutes les diverses musiques de la ville et de la vie, Eclatderieuse!

Et puis je rêve — et c'est la grande joie de rêver! — que je t'accule dans un coin fleuri d'un de ces jardins fleuris, où pépie la multitude des oiseaux, pépie, musique infiniment lumineusement ronflante, pépie sous la pureté de l'azur en fluide soie lavée de lumière... Je t'accule dans ce coin fleuri d'un jardin fleuri... Je t'enfouis dans le printemps! Avec des fleurs, je ferme tes yeux! et des fleurs dans ta bouche! et des fleurs en ton cœur! et, si tu m'aimes, ce seront des fleurs jetées dans le cœur de ton cœur!

Avec des fleurs, je t'ai fermé les yeux... Ouvre-les! Essaie!... Mon désir de toi est un tel soleil qu'il t'aveuglera et te les fera clore... te les fera clore juste assez longtemps pour que je te vole le premier frémissant baiser de mes lèvres aux tiennes qui frémissent aussi... Ah! enfin! ma jeune jolie Eclatderieuse, en belle flamme flambée de désir, mes lèvres, mon odorat et mes regards, vers tes lèvres-fleurs jolies! Mais à quoi bon dire qu'elles sont jolies? Toutes les fleurs et tes lèvres ne sont-elles jolies?

Et je t'accule, te dis-je, en un coin fleuri du jardin fleuri! Je t'enfouis dans le printemps! Fleurs dans tes yeux! fleurs dans ta bouche! fleurs dans toute ta chair, et dans ton cœur; et, si tu m'aimes, fleurs jetées dans le cœur de ton cœur!

maintenant! ah! lâche tous les oiseaux de ta voix! ris! ris!
ris toute la ville et toute la vie et toutes les fleurs! enchan-
hanteuse! Eclatderieuse!

HENRI VAN DE PUTTE.

La Maison d'Exil

(FRAGMENT)

Beaux yeux d'aurore, entr'ouvrez-vous :

*Des roses brillent aux murailles,
Qui parfument l'air de la chambre ;
Ne sont-ce pas les funérailles
Des roses du Printemps et de l'Automne
Et n'est-ce l'advenue, au bois de houx,
Du vieux mendiant de Décembre ?*

Beaux yeux d'aurore, éclairez-vous :

*La cheminée
Où l'âtre luit,
La grande Nuit
Qui filtre par la croisée,
Tes mains en croix,
Ton front baissé,
Mon attitude et ma sagesse
Rêvent au rêve que transgresse
La Salamandre du foyer ;*

Beaux yeux d'aurore, penchez-vous :

*Ma voix supplie et appelle ;
Un pèlerin est à genoux,
La chambre grise est une chapelle
Où prie le pèlerin à genoux
Vers la madone la plus belle
Et la plus parée de bijoux...*

Beaux yeux d'aurore, baissez-vous :

*Je pleure
L'avenir vague, le passé fou ;
Une mendicante a jeté des fleurs
Par la porte sur tes genoux ;
D'où viennent-elles, qu'elles sont vermeilles
Et que tu as froid et que tu es pâle,
Alors qu'elles,
Elles sont belles et vermeilles ?*

Beaux yeux d'aurore, refermez-vous :

*Ma voix expire sur le livre,
Mon front penche sur le grimoire,
Toute magie et toute histoire
D'évoquer les fées et de lire
Leur naissance aux rives des rivières
Ont courbé ma tête lasse.
Quel vent triste passe,
Qui a soufflé la lumière
Et fait la ténèbre sur nous ?*

Beaux yeux d'aurore, éteignez-vous...

EDMOND PILON.



DÉLICATESSE

Sur la route, où ne passaient plus que rares les promeneurs, le silence nocturne s'affirmait. Les maisons, ci et là, s'endormaient, n'ayant aux fenêtres que de très clairsemées lumières; et la lune se jouait partout, soyeuse, légère et belle.

C'était un soir indécis d'automne, soir étrange, passant du rire aux pleurs, et de la tristesse à l'espoir. Les amants, lentement, égrenaient des chapelets de pas, allant, revenant, s'arrêtant, se baisant, sans lassitude.

A cause, peut-être, de la soie palpitante du ciel, à cause de la belle nuit claire crépitante d'étoiles, à cause aussi de cette moitié de lune extasiée qui se renversait en un vague et langoureux balancement, le chemin s'élargissait où ils marchaient, de tout un infini de joyeuse et lumineuse jeunesse.

Penché vers son attention de douce aimée, il lui parlait de l'âme, ce souffle merveilleux qu'ils sentaient battre en leur chair. Il lui redisait ses idées sur la progressive formation de cette âme, et comment, instinctive d'abord, elle en était venu à la raison suprême. Les mots sortaient de lui puissants comme des forces, et semblaient émouvoir l'air et les choses. Une vibration communiant allait de lui à elle, et d'eux à tout. Des vers chéris de poètes familiers renaissaient en sa voix, absolus de beauté comme à l'instant de leur création.

— « Tu comprends, chère, qu'il n'est pas bon de lire n'importe quand ces délicates et subtiles poésies que nous aimons. Il faut des soirs d'extase comme ce soir, ou des réveils chantants d'oiseaux dans l'infini du cœur. Evohé! la vie est bonne à vivre, puisqu'elle nous ménage des heures semblables! »

Et lui renversant la tête :

« Tes yeux sont grands de pur et essentiel amour, ta bouche est chaude et parfumée, ta chair exulte! Baise-moi! »

Il lui sembla qu'en se baisant, ils entraient l'un dans l'autre, que jamais on ne s'était baisé comme ils le faisaient, et qu'à dire leur

baiser en un poème, il jetterait une clameur assez splendide, pour que tous les amants du monde s'écriassent : « C'est cela, oh ! c'est bien cela, oh ! dites, n'est-ce pas, comme c'est bien cela ! »

Son émotion était profonde. Les sensations, aiguës jusqu'à l'énervement, se succédaient en lui, se superposaient, se brouillaient. Tout ce qu'il voyait, en marchant, lui était sujet à ravissements. Des phrases s'ébauchaient : il les commençait et les lâchait. Quoi donc ? Que voulait-il dire ? Rien et tout, des choses nouvelles ou merveilleusement anciennes, et qu'il retrouvait ou inventait.

— « Je suis heureux, dit-il, et tout à coup, comme s'il avait enfin le mot à crier : Entends-tu le soupir de la terre ? Entends-tu monter autour de nous la vague énorme et silencieuse de son cri ? Elle vient de ce fossé que nous longeons, elle vient aussi de plus loin, des champs vallonnants qui se perdent à l'horizon, et aussi de cet horizon même, et de plus loin, des terres cachées, et de plus loin toujours, à gauche, à droite, devant, derrière, de toute la terre ! Toute cette légère clarté qui tombe de la lune, et chérit et palpe amoureusement les choses, faisant des ombres de-ci de-là, en sautillant, où se blottissent les songes, toute cette légère clarté de lune s'émeut de cet appel jusqu'à vibrer d'une pareille intensité, et jusqu'à rayonner plus blanche et plus sereine. Vois-tu, nous sommes bien différents, nous, gens des villes, des êtres primitifs sortis de la terre, qu'elle aimait et qui ne la quittaient pas. Je me figure parfois cette gésine merveilleuse : les temps de préparation étant fortuitement accomplis, la pureté de l'aurore emplissait toutes choses. Les cellules des vies futures, affranchies de l'immobilité première, parcouraient l'espace, et il y avait un travail immense parmi les infiniment petits. Le mouvement éternel de la matière se concrétisait soudain, se synthétisait en une force particulière : c'était la création de la vie. Le premier être naquit, être vague, informe, double : mâle et femelle, insensible presque, inconscient, mais ayant, par le seul fait de sa vie, l'instinct de la continuer et de la reproduire. Le travail en lui de cet instinct désagrégeait les chairs, les différenciait, les séparait, les sexuait, et, un jour, de cet être unique, il en vint deux qui avaient été un, et devaient le redevenir par l'amour. Tu le sais bien, ma douce, que cet instinct est en nous de retourner à l'androgynat primitif. Quand

nous sommes ensemble dans la forêt familière, à la fois pour nous un temple et une alcôve, quand je t'ai baisée sur la bouche longtemps, et que tout ton corps palpite et vibre et se tord dans mes bras, ne sens-tu pas le désir de rentrer en moi, de te fondre en moi, comme moi j'éprouve le besoin de t'absorber, de te mordre, de te manger? Vois-tu, les organismes ont bien pu se séparer un jour, dans le but de s'aimer et de créer d'autres vies, mais un simple contact les rapproche en une effusion si parfaite qu'on ne peut s'empêcher de les reconnaître identiques. Mon hypothèse est-elle vraie? La femelle sortit-elle du mâle, par le désir qu'avait le mâle de l'amour? Qu'importe, au fond, n'est-ce pas, ma douce, qui ne m'écoutes plus, et qui rêves en souriant devant le ciel! »

— « Oui, qu'importe, ami! Pour s'aimer bien fort, pour être heureux, est-il besoin de savoir d'où l'on vient, où l'on va? Quand je te prends dans mes bras, comme maintenant, n'as-tu pas conscience que tu es là où tu dois être? Ne pense donc plus à ces sciences obscures, ne m'en parle plus. J'aime mieux penser que l'homme a toujours existé, et existera toujours tel qu'il est maintenant; qu'il y a toujours eu des soirs féériquement lunaires comme celui-ci, et dans ces soirs, comme en ce soir, de petites aimées comme moi baisant aux lèvres de grands chers aimés comme toi. Je sais bien que cela n'est pas, mais qu'est-ce que cela peut faire que je le croie tout de même? »

Elle souriait et souriait, babillait et babillait, disait des choses graves en riant, et des choses futiles d'un air savant. Toute la lumière spirituelle de la lune jouait sur sa figure mignonne, et ses yeux noirs crépitaient et débordaient comme des étoiles.

— « Parle-moi de la terre? » ajouta-t-elle, avec un sourire vague et emprisonné, sa tête se penchant sous la pesée d'une idée ébauchée, et qui cherchait à sortir par ses yeux.

Il la regarda, et vit tout à coup qu'elle pensait en communion avec lui. L'esprit de la terre, celui qui chante avec les oiseaux, brille et parfume avec les fleurs, rit, bondit, murmure et coule avec les sources, se balance languissamment avec les feuilles et les brins d'herbes, l'esprit de la terre palpitait en elle comme il palpitait en lui. Ils le sentaient venir d'un lointain de lumière, une multitude d'ailes bruissant dans le vent, de grands pans de clarté tombant avec une

douceur, une harmonie, éparse en tout, se diffusant vers la beauté du soir.

— « La terre, dit-il, est tout ce qu'il faut aimer, étant la cause et la source unique. L'enchantement multiple de sa vie jette des splendeurs d'amour et d'espérance en chacune des fibres de nos corps. Ah! malheur! Penser qu'il s'est trouvé des gens pour dire qu'elle n'était qu'une prison, qu'un lieu d'expiation pour une faute inconnue! Mensonges, n'est-ce pas, grands arbres, qui chantez dans les brises, petites fleurs naïves au regard de parfum, et vous, chemins ramifiés, si beaux à voir, par la campagne! Oh! oh! tu ris de mon enthousiasme, tu ris, mais non d'ironie : je te semble romantique? Laisse donc! Nous serons toujours les mêmes. Il y a trop, oui, absolument trop de beauté et d'harmonie pour qu'on en parle sans crier. Et puis, quelle immuable sérénité éternelle! Et parce que je pense, et parce que tu penses, nous nous croirions plus grands et d'une essence autre que les choses et que les bêtes! Orgueil, n'est-ce pas, ma chère? Tu le comprends sans peine, et c'est pourquoi je t'aime. »

Sans doute il y avait bien de la musique, et bien douce, dans l'air vaguement chanteur de la nuit, mais combien plus il y en avait dans la petite voix qu'elle prit pour lui répondre :

— « Ami, ami, c'est tout un printemps d'avril, peut-être jamais vu, mais combien de fois innombrablement rêvé, qui s'évoque pour moi quand tu parles. Et c'est étrange : tu vas peut-être rire, mais il me semble que ta voix n'est pas la même que celle des autres hommes. Je croirais qu'on n'a jamais parlé comme toi, et que jamais une femme n'a été aussi heureuse que moi en entendant de telles paroles. Et pourtant, pourtant, il y a d'autres poètes, de beaux poètes que j'aime, plus beaux que toi — ça ne te fâche pas? — qui ont dit aussi des choses vraies et essentielles. Pourquoi, alors, pourquoi tout cela m'est-il neuf quand cela sort de toi? — Non, ne me l'explique pas! Regarde plutôt toutes ces étoiles : on dirait qu'il y en a davantage à chaque différente fois qu'on lève les yeux. On dirait qu'elles vont remplir tout le ciel et cacher tout l'azur. Ce serait alors un ciel de lumière, dis, d'une seule ineffable lumière... »

O Faimée, la chère, la douce aimée! Et il la contemplant, ému jusqu'aux entrailles...

Voici que l'heure sonna, dans le silence relatif planant sur le

faubourg. Encore une fois, il leur fallait se séparer, s'en retourner chacun vers sa nuit solitaire, animée seulement de leur réciproque souvenir. Et ils se baisèrent, étonnés qu'il n'y eût pas d'autre moyen pour se marquer cette complexité qu'ils éprouvaient de joie d'amour, et, en même temps, de tristesse.

— « A demain, cher, ne viens pas trop tard ! »

Avec l'adorable mutinerie de son geste, prestement elle s'en fut. Ses talons très menûment battaient le pavé. Sa main, qui soutenait ses jupes, avait dans le mouvement de la marche un caressamment rythmique va-et-vient. Par moment, elle se trouvait toute dans une éclaboussure de lune, et paraissait grandie.

Lui la regardait partir. Son cœur débordait d'ivresse. Quelque chose lui montait le long de la poitrine et éclatait en sa gorge. Des gens passaient et le regardaient. Il avait envie de leur crier : « Vous voyez cette femme, là-bas ; elle est à moi, et jamais, non, jamais, vous ne pourrez savoir combien je l'aime ! »

Et tout à coup, il se rappela qu'il ne lui avait pas dit une seule fois de la soirée ces mots inlassables : *Je t'aime*. Alors, son ivresse éblouie éclata, et il pleura longtemps, le front contre le mur, sans chagrin, sans motif, simplement pour pleurer.

GEORGES RENCY.

Sentiers

*Alanguissant désir des sentes rêveuses,
Lits d'herbe où fleuront l'essor des coccinelles
Et la griserie de parfums vagues d'elles...*

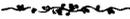
Et leur forme ébauchée en vapeurs berceuses.

*Berceuses formes nimbées de clairs étranges,
D'une étrangeté idéale plastique,
Avec des robes d'azur fleuries de franges,
De franges en fleurs, fleurs albement pudiques.*

*Et des ailes, insaisissables sur des ailes
De libellules, en gaze vaporeuse,
Et vapeur de gaze floconnante d'elles,
Sur des galbes fleuris de blancheurs laiteuses.*

O! les rêves fleurant des sentes rêveuses.

CHARLES BERNARD.



PENSÉES

—
SHAKSPEARE. — MOLIÈRE. — WAGNER

—
LE CRÉTIN

—
FRAGMENTS D'UN LIVRE A PARAÎTRE

—
I

En Littérature, les types les plus beaux, les plus complets, les mieux réussis du Crétin sont en Shakepeare et en Molière. Certes, les deux comédiens, considérés comme bouffons par la tourbe humaine, méprisés comme laquais par Louis, le grand, et par Elisabeth, la grande; certes, les deux génies montés au sommet de la Gloire, de tout en bas, ayant percé pour y atteindre toutes les castes superposées, interposées comme des voûtes d'airain; certes, le mime et le cocher ayant eu froid et faim, ayant reçu sur la joue tous les soufflets de la Puissance, de la Richesse, de la Morgue et de la Bêtise synonymes; certes, les deux titans enviés, calomniés, trahis, hués, discutés, insultés, le connaissaient mieux que qui que ce soit, le crétin : on s'explique que ce soient eux qui l'aient à jamais fait si vrai, si colossal.

On s'explique aussi que Wagner l'ait recommencé, autrement, et fait tout aussi bien, car sa vie fut leur vie, ses souffrances furent les leurs, son martyre fut leur torture, les ordures et les pierres qui les salirent et les blessèrent furent les mêmes que celles qui le vinrent polluer et frapper, ses ennemis furent leurs adversaires, leurs obstacles furent les siens, et l'éternel crétin qui les perça mille et mille fois de son aiguillon venimeux est le même éternel crétin qui le picota sans relâche.

II

Parfois le génie, en parlant du crétin, se courrouce. Homère maudit, en un hymne noir immortel, les habitants de Cyme qui, ayant brisé sa lyre ailée, le chassèrent. Il fait tomber le sceptre d'airain d'Ulysse, sur les épaules difformes du lâche Thersite. Il brûle, voluptueusement, l'œil unique du féroce cyclope. Mais, plus souvent, presque toujours, le serein, calme et volontaire silence, seul, les défend et les venge. Et Jésus, lui, prie pour ceux qui le crucifient : quel écrasement !

Ne point voir le Mal et la Bassesse est toute la beauté de l'Innocence Sacrée. Pour le génie cette beauté se sublimise d'héroïsme, car l'aveuglement est voulu, calculé : Le mal n'a d'importance et de vie que celles que les Forts et les Purs lui donnent.

III

Molière et Shakspeare, qui, le flambeau brûlant de la satire au poing ou la sereine flamme de l'observation au front, errèrent par tous les labyrinthes vertigineux de l'âme humaine ; qui y envisagèrent, moqueurs, calmes ou dédaigneux, tous les monstres qui y rampent et rugissent ; qui y lurent toutes les stèles incises par le Destin des inéluctables runes ; qui y virent la lutte énorme, éternelle, du Bien et du Mal, Molière et Shakspeare seuls peuvent être comparés à Wagner pour ce qui est du don divin qu'ils eurent à créer des types impérissables de l'éternellement même humanité.

IV

Le génie incomparablement divers, multiforme de Wagner, est surtout bien saisissable lorsque l'on étudie chacun des types qu'il

créa, que l'on parcourt la galerie prodigieuse des portraits qu'il fit, que l'on se penche sur la collection d'âmes qu'il pétrit, puis classa.

V

Parmi les multiples caractéristiques qui lui sont propres et qui la révèlent à l'observateur, Molière choisit en l'hypocrisie celles qui sont communes à tous les hypocrites et les grandit. Ou bien, prenant plusieurs manifestations individuelles de l'hypocrisie, il les entasse en un seul personnage : Tartufe est fait. Il crée ainsi un type qui n'existe nulle part, mais qui, pourtant, est plus vrai et vivant que la vie et la vérité mêmes. Tartufe n'est pas un hypocrite, mais l'hypocrisie. Tout hypocrite est en Tartufe. A travers les siècles, tous ceux qui, sous le masque de la Religion, de la Vertu, de la Franchise, de l'Honnêteté ou de l'Altruisme, dissimuleront leur corruption ou leur perversité, pourront se regarder en Tartufe comme en un miroir.

Mais Tartufe est un type tragique. Molière qui mania l'Ironie comme Teucer son arc, et le Rire comme Hercule sa massue, n'en fit pas souvent de tels. Il ne s'indigna que cette fois-là. Le grand Moqueur ne cessa qu'alors de féroce ment sourire. Mais j'estime sa Raillerie aussi moralisatrice que son Ire. Voyez Arpagon, Purgon, Macroton : Dieu quel écrabouillement ! Mais quels exemples et quels types !!

VI

Wagner en la création de ses types procède exactement de la même manière. Mais parce que son génie est tout lyrique et celui de Molière tout analyste ; parce qu'il est mystique et Molière naturaliste ; parce qu'il est préoccupé du symbole et Molière du type ; parce qu'il cherche un Idéal et Molière une Vérité, de notables différences dans le résultat en sont les conséquences.

Ses types, à lui, sont agrandis, héroïques, idéalisés.

Molière sculpte, architecture les siens comme un Daumier, comme un Gavarni sublime : son art est essentiellement caricatural. Presque tous ses personnages se profilent, étrangement difformés, sur l'horizon littéraire. Ceux de Wagner se dressent comme des icônes taillées en du pur paros par un Phidias, ou farouchement pétries par un Michel-Ange.

VII

Wagner, comme tous les grands Lyriques, aime les puissants contrastes, les antagonismes décidés. Il voit le monde et la vie comme un disciple de Zoroastre. Toutes ses œuvres montrent, narrent des luttes. Un dualisme transcendantal semble être le fondement de ses compréhensions métaphysiques.

VIII

Ce en quoi Wagner poète diffère de tous les Lyriques, de tous les Analystes, de presque tous les Grands intellectuels, c'est dans le don étrangement rare qu'il a de se diversifier à l'infini. Son génie est protéiforme incomparablement.

Son art s'envole, monte, s'élève encore, jusqu'aux régions où planent les Aigles sublimes de l'Inspiration, ou bien marche ici, proprement, l'œil armé du monocle investigateur d'un Balzac.

Wagner, parfois, est ironiste aigu autant que Molière. Parfois il est satirique flagellant comme Juvénal. A d'autres moments, il rêve, contemple, soupire comme Lamartine. Il tonne, s'il veut, courroucé, comme le Zeus de la poésie moderne : Hugo.

Avec autant de science cruelle, effrayante, amère, que les de Goncourt, il dissèque l'âme humaine et en montre, souriant, l'anatomie mystérieuse; puis jetant sa plume-scapel, il monte tutoyer les astres ailés, invectiver les torrents de lumière, contempler Dieu, semblable à un Jean l'apocalyptique.

Il va de l'épopée au procès-verbal. Il est Homère, il est Gérard Dow. Il synthétise comme un Prophète d'Israël, comme un peintre gothique.

IX

Molière et Shakspeare, en Littérature, sont indubitablement les plus épiques Réalistes. Homère, Eschyle, Virgile, Dante, Cervantes, Racine, Hugo, sont surhumains toujours. Ils ont le privilège d'aller de la terre aux empyrées à leur fantaisie, mais on dirait que c'est en rompant, dédaigneusement, les limites de l'humain entendement et en outrepassant les bornes de la bonne Raison. Jamais, pareils à presque tous les Grands, ils ne sont, Dieu merci, pondérés, raisonnables, naturels. C'est ce qui fait que les culs-de-jatte de l'intellect ont vu dans le Génie une espèce de folie et, Dieu le leur pardonne, un défaut digne de tous les outrages.

X

Molière et Shakspeare, eux, ont les deux pieds toujours sur ce monde et leurs yeux, malicieux ou calmes, impitoyablement dirigés sur l'ICI grouillant, tragique, fangeux, burlesque. Si leurs visées sont érigées très haut par les membres titaniques de leurs corps de dieux, elles restent charitablement compréhensibles toujours pour l'atome terrestre et c'est ce qui explique leur plus puissante emprise sur l'Esprit littéraire pris en masse.

XI

On a reproché à Homère, à Dante, d'être exagérés jusqu'au monstrueux; on a, en revanche, reproché à Molière, à Shakspeare, de n'avoir pas leurs coups d'ailes et leur envol vers l'Au-delà, vers l'Idéal. Le monde des Crétiens est ainsi fait qu'il demande toujours aux génies le contraire de ce qu'ils donnent. Il fera toujours un crime aux Dédales de la Pensée de ne pas marcher proprement et doucement, dans la rue, comme des fonctionnaires, et de se servir plutôt de leurs fulgurantes ailes, faites pour frapper la nue et l'éventrer.

XII

Ces deux reproches, ceux-là dont c'est le destin et la profession de chercher des poux sur la tête des Vénus de Milo de l'Idéalité ne pourront pas les adresser à Wagner, car, lui, fut ICI quand il le voulut et leva le front vers l'empire du vertige quand il lui plut.

LEVÉQUE.



FRAGMENT

La chambre était déjà envahie par la nuit, et dans le cadre de la fenêtre, un paysage de neige mettait une grande forme blanche. C'était un talus de sapins, laissant passer çà et là une branche

sombre où la neige avait fondu. Le ciel, au-dessus, s'étendait blanc aussi, mais bouleversé de nuages et traversé comme d'un trait d'encre par une bande de corbeaux. Un homme, très petit à cette distance, gravissait le talus. Sur la fenêtre se détachait la silhouette d'un joli profil austère; là, dans un grand fauteuil, la sœur de Cécile, Jana, était assise, les mains croisées sur ses genoux.

— C'est toi, Cilette?

— Oui.

— C'est gentil, cela... Avance ici que je te voie.

Cécile s'avança. Jana leva sur elle de grands yeux très clairs, mais elle ne pouvait rien voir, car la fille du fermier était aveugle depuis de longues années. Pourtant, elle eut l'air de fixer très attentivement le joli visage penché vers le sien, et quelque chose parut l'attrister.

— Ma Cilette a du chagrin, dit-elle plaintivement, quelqu'un lui a fait de la peine et elle vient le dire à sa grande sœur?

Cécile s'agenouilla sans répondre.

— Approchez... plus près, plus près, dit l'aveugle en lui touchant la tête; elle promena les doigts lentement sur son visage. Oh! oh! Cilette a pleuré, je sens les traces des larmes.

Cécile se mit à rire en soupirant; elle prit les mains de sa sœur et les baisa l'une après l'autre, et il lui parut que sa peine s'allégeait; pourtant elle ne dit rien encore.

— A quoi pense Cilette?

— Elle pense qu'elle a bien froid, dit Cécile tristement, et que l'hiver est bien tôt venu.

— Il est venu en son temps, après l'été et le soleil, quand toutes les fleurettes ont eu fermé leurs yeux pour dormir une grande nuit dans leur lit d'herbe morte... Mais ce n'est pas tout; que pense encore Cilette?

— Elle pense à la neige toute blanche qui tombe, tombe sans arrêter, et son cœur est un petit oiseau gelé... un petit oiseau qui a bien froid et que sa maman n'appelle plus. Il est bien petit, Jana, il ne pourra pas voler jusqu'au nid.

— Je sais de bonnes mains qui aident les petits oiseaux, dit Jana d'une voix douce.

— ... Je pense, dit Cécile rêveusement, à la pauvre Vierge tombée

de sa niche. Oh! Jana! pourquoi la Vierge est-elle tombée et pourquoi s'est-elle brisée sur les pierres froides! C'est si affreux de songer cela et de voir cet homme monter là-bas dans les sapins. Tu ne peux pas le voir, toi, Jana... Penses-tu qu'il arrivera jamais?

— Il arrivera certainement, dit Jana; je le vois très bien : c'est un homme courageux; il a de bons yeux qui regardent le ciel. Il ne peut manquer d'arriver très vite, et quand il sera en haut, il ne saura plus s'il est essoufflé et s'il marche mal, et il rira en songeant à ses petits enfants qui l'attendent... car il a de beaux petits enfants!

— Oui?

— Des petits enfants joufflus et roses qu'il baise parfois pour se donner du cœur à l'ouvrage, et des petits enfants malades, assis dans leurs fauteuils d'osier et le guettant derrière le rideau... Tu les as vus, Cécile?

— Peut-être, dit Cécile.

— Non, non, pas peut-être! Tu connais bien, Cilette, les petits enfants qui dansent et ceux qui prient. Ne les as-tu jamais vu t'attendre? Tu n'as jamais baisé leurs joues pour avoir de la joie? Tu sais, ils cueillent des bluets dans les champs; ils t'en ont fait tant de couronnes, que tu as portées sur ton front jusqu'à ce qu'elles fussent flétries. Tu as chanté pour eux, Cilette, des jours où ton cœur était gros de larmes; mais aujourd'hui tu sembles les oublier. Que t'ont fait les petits enfants?

— Rien, dit Cécile tristement.

— Rien...

Une couronne d'ombre descendait du plafond, accrochait, en passant, des lambeaux noirs aux murs... La chambre était tout à fait obscure; les deux femmes se dessinaient en silhouettes immobiles et, tout autour d'elles, les meubles avaient l'air d'écouter mystérieusement... On entendit un chariot rouler sur la route avec effort. Un homme cria : Hue! d'une voix étrange, amortie par la neige, puis le silence retomba et toute chose parut très lointaine. Ce fut comme si la vie, après s'être dressée un instant, se recouchait lentement.

— Cilette, dit Jana.

Cécile leva la tête.

— Tu pleures encore?

— Jana, les larmes sont gelées au fond de mon cœur ; tout est si froid autour de moi que je ne peux plus vivre. Les oiseaux sont morts dans leurs nids et les arbres se séchent, et je suis moi-même comme un arbre dont les branches se briseraient une à une.

Il y eut un court silence.

— J'entends à ta voix, dit Jana, que la nuit est venue... Les paroles sont plus lentes ; on sent leur effort pour percer les ténèbres... J'entends à ta voix que la chambre est noire et que ton âme grelotte dans l'ombre... Est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit Cécile.

— ... Les portes de l'armoire sont ouvertes et les robes ont un air de pendus... Nous-mêmes ne sommes-nous pas comme deux statues noires ? Un peu de vie erre autour de nos fronts ; nous voudrions la saisir, mais elle s'éloigne et nous regarde.

— Je la sens, dit Cécile à voix basse.

— Voici pour le présent, mais je peux voir en arrière... Mes lèvres sur ton front, Cilette... Oh ! quelqu'un a touché ce front-là, et il s'est passé tantôt une chose terrible !

— Non, non ! cria Cécile d'une voix suppliante, non, Jana ! pas une chose terrible !

— Pas terrible, dit Jana lentement, et pourtant ton cœur est gelé, et l'arbre est mort, et ses branches se cassent, et les petits enfants ne guettent plus derrière le rideau... Non, ce n'est pas une chose terrible.

— Cécile, dit Jana après un silence.

— Jana ?

— Veux-tu que je regarde en arrière ?

— En arrière ?

— Oh ! de quelques heures seulement... Écoute. C'est dans l'après-midi, de la grêle s'annonce, et dans la cuisine assombrie une jeune fille est assise, qui regarde les flammes.

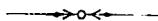
Elle parlait pensivement, avec de courtes hésitations, comme quelqu'un qui décrit une scène mal éclairée ; Cécile fit un mouvement.

— ... Il est deux ou trois heures, plutôt trois heures, car il fait un peu sombre ; la cuisine est obscurcie par les nuages gris qui roulent au ciel. Les servantes sont occupées dehors à rentrer les bêtes. Le père va bientôt revenir.

Peu à peu la voix de Jana se faisait plus ferme et pourtant plus lointaine ; elle semblait parler d'une autre chambre et, dans l'obscurité croissante, à peine son visage mettait une ombre blanche.

.....

BLANCHE ROUSSEAU.



Ce Matin de Soleil

(FRAGMENT)

*Quels cris de joie ravie doux et mélodieux
et quelles mains jointes dans le fond de nos yeux !*

*Nos heureux pas légers, le long de l'eau, frissonnent
parmi les cris plaintifs du feuillage, et qui sonnent,*

*et les chants de mystère autour de nous épars
et nos ombres qui vont devant nous en départs.*

*Arrêtons-nous un peu pour écouter si nulle
voix d'arbres ou d'oiseaux berceuse ne module*

*un poème aussi doux que la voix des roseaux
et les mols clapotis monotones des flots,*

*et qui dirait le tendre espoir qui se repose
en l'ondoiement de palme de tes simples poses ;*

*et puis laissons-nous choir ici, sur cette mousse
étendue à nos pieds si paisible et si douce ;*

*et puis laissons chanter notre amour en nos chairs,
selon la vague de la vie en fête et claire...*

*Le fol oiseau flaneur a vu soudain passer
comme des soleils fauves dans nos yeux d'été.*

*
* *

*Or l'heure heureuse où nous allions sous le feuillage,
l'heure sacrée a fui la paix de nos doux bras,
selon le destin fou des choses d'ici-bas,
hélas, et dans nos chairs ondule son sillage.*

*Silencieux, nos doigts qui s'aiment bien sont las
d'avoir cucilli l'airielle au sourire sauvage,
et les cheveux s'endorment, d'or, et ton visage,
et nos chimères si légères et nos pas.*

*Douce presque endormie en si claire moisson
d'amour, dis haut la mort de l'heure et la chanson
des doigts silencieux, dis haut les lèvres closes
et les yeux et les chairs où passe du bonheur ?*

*Le soleil nous regarde aller dans sa splendeur
et nous n'écoutons plus l'éternel chant des choses.*

ARTHUR TOISOUL.



de Régnier et Vielé-Griffin

La simultanée apparition des *Poèmes* de de Régnier et des *Poèmes et Poésies* de Vielé-Griffin a fourni enfin à tous ceux qui les aiment l'occasion d'admirativement confronter ces deux talents. Jamais, en effet, ils ne sont apparus si plénièrement, en une condensation plus lumineuse et totale. Il semble que, dans ces livres, de Régnier et Vielé-Griffin, au seuil de la maturité, aient voulu résumer l'œuvre que leur vie avait déjà produite et la juger — comme en un examen de conscience de leur art. En ces poèmes, ils ont miré toute leur chère jeunesse et leurs âmes colorées d'artistes. Ils s'y sont présentés en toute intégrité, avec leurs défauts et leurs prestiges, et ils sont sortis de cette sorte d'épreuve, volontairement imposée, plus resplendissants que naguère, plus virils et plus consacrés de gloire.

Dans ces deux livres, se déroule toute l'histoire de leurs talents. Il y a là les primes œuvres, celles d'hésitation et de tâtonnement. La voix chante au cœur, mais ne peut encore monter aux lèvres. Et voici des recherches, des lenteurs, des faiblesses. Puis les talents s'affirment. Ecllosion d'abord... Graduelle conquête de soi-même... Puis efflorescence — ivresse de sentir sa force... épanouissement enfin!... Et des progressions s'offraient ainsi curieuses à étudier. Chez de Régnier, la vision fut immédiate de l'horizon artistique. Et il n'a jamais dévié du sentier où, tout jeune, il s'est engagé. Chez Vielé-Griffin, il fallut à la personnalité, à la belle entité créatrice plus de temps pour se coaguler. Il fut comme dépaycé d'abord, mais bientôt il se révéla à lui-même; il prit conscience de son âme et, pour la première fois, avec les *Foies*, il sentit le frisson de l'art vrai lui électriser le cœur. Ce ne fut plus dès lors qu'une gradation continue, un crescendo de talent, d'œuvre en œuvre, merveilleux et étonnant. Partir des *Cueilles d'Avril* pour arriver à *Eurythmie* et au *Tombeau d'Hélène*! Car, ce qu'il y a de plus extraordinaire dans leurs livres, c'est leur solide unité, la rigoureuse inflexibilité de la ligne animique. En chacun d'eux, une idée passe — maîtresse et conductrice — qu'au travers des symboles et des allégories, ils ont toujours maintenue. C'est chez de Régnier la lassitude éblouie de la vie; chez Vielé-Griffin, l'enivrement tendre et reconnaissant d'

Avoir été, au Parterre de vie,
Une heure passive de joie immesurée!

de Régnier est appesanti de souvenirs. Il a comme d'ataviques fatalités qui pèsent sur lui. On dirait que des réminiscences d'existence antérieure brûlent en lui sourdement, d'une existence fastueuse dont il n'a conservé que le regret et la nostalgie imprécise, et dont, parfois, fulgurent en sa mémoire des images et des sensations.

Aussi, la vie réelle, la vie qui l'étreint de toute part comme une eau mauvaise, l'exaspère et le navre, et il s'est réfugié en un pays irréel, un pays vague et stagnant, où seul et morne, il se grise de mélancolie voluptueuse et d'orgueil.

Vielé-Griffin, lui, c'est toute joie claire et matin fleuri! Il est le panthéiste ardent et candide. Celui qui rit d'être sous le ciel si bleu! Celui qui se réjouit en la gaité simple des petites choses qu'il foule aux pieds et qu'il aime.

Vielé-Griffin, c'est la douceur et la pureté d'un paysage de soleil. C'est le charme et la caresse du crépuscule où l'air est rose et lumineusement tiède. Il n'est pas une seule douleur en lui. Et s'il est parfois des larmes en ses yeux... ah! n'y voit-il pas briller soudain des prismes et des clartés et de la joie encore!

De ces deux cœurs si dissemblables, des œuvres jaillirent différentes. de Regnier restera toujours *celui qui se souvient*. Il a une âme vieille si sa chair est d'un enfant. Il est de méditation et d'ardeur mêlée. Et s'il a écrit les *Poèmes anciens et romanesques*, où il est des bouillonnements de sève et de la fougue en flammes, il a aussi édifié le *Tel qu'en songe*, où tous ses deuils et ses déceptions se sont fidèlement reflétés. Pour préciser d'un mot : de Régnier vivra toujours ses rêves.

Il s'est fait une existence étrange et utopique où le passé coudoye le présent, où l'un console l'autre, mais où tous deux s'affligent. Il s'est retiré en une demeure de silence et de recul et son âme s'est si intimement mêlée à celle des choses qui l'entourent de leur absence, qu'il existe, réellement, au passé et qu'il ne distingue plus ce qui est de ce qui fut.

Chose bizarre! Il n'est pas d'amour dans son œuvre. Des cris de volupté sans doute et des élans à mains ouvertes vers des chairs nues. Mais d'amour candide, d'agenouillement et d'attendrissement, — jamais.

Il est inexorablement clos dans sa solitude. Il aime son âme, la toujours présente et douce qui le leurre. Son âme! N'est-ce pas là que sa vie enfouie dort merveilleuse et belle? Et toute son œuvre ainsi n'est que l'écho des confidences et des paroles qu'ils se disent — tout bas. Cependant il a la sensation de son isolement et il est triste. Il a bien tenté de peupler son désert d'êtres fabuleux et chimériques, mais combien vains! Il a objectivé ses désirs en créations d'art. Il les a animés et comme de sa toute-puissance il tendait au passé, il a ressuscité les Princesses, séculaires dormeuses, les Chevaliers épiques et surhumains et la vieille mythologie, les Faunes et les Sirènes dont les chansons endorment sa lassitude. Il les fait évoluer en des décors de féeries, fastueux et exubérants, en des pays splendides, oppressés de mystère, brumeux et noir, ou blonds de soleil éclatant et jeunes sous le ciel, mais vides toujours et désolants, car il s'y retrouve incurablement seul et triste.

En effet, toutes les choses qui l'entourent, lui deviennent images de son deuil. Les enfants de son esprit se tournent contre lui et par leur présence même, lui disent son isolement. Ils sont comme des miroirs où partout il voit son visage pâle et désolé. Et c'est son deuil qui se perpétue et se propage sous ces mille allégories.

Allégories — car de Régnier n'a jamais été un symboliste : c'est surtout un métaphysicien, un esprit de particularité et d'analyse. Il a en lui l'étonnement des choses qu'il perçoit et qu'il ne comprend pas. Il se voit forcé alors de recourir à des figures d'une représentation obscure, où il tente de concrétiser, de façon suggestive un peu de ses sensations complexes et raffinées. Se souvenir de ces mots : « Amphore... Lampe... Clef... Demeure... » qui ont toujours chez lui des portées morales. De même en tous ses personnages, de Régnier a signifié des sentiments, mais sans synthèse, sans le don de recomposition il ne peut arriver par le jeu et le geste de ces figures allégoriques à atteindre le point d'éternité, la loi immuable qui régit et conduit toute passion.

Et que ceci ne soit pas une critique détractive. La poésie de de Régnier est allégorique à même titre que la mythologie où sont représentées les forces de la nature sans que de leur ensemble naisse l'idée de la Force mère et puissance de toutes les autres. Il n'a que la figuration des personnalités. D'ailleurs il ne tend pas à la synthèse et aux idées générales. Cœur exclusif, il s'aime et il ne vivra jamais que parmi lui. C'est cette netteté de but qui lui a donné sa plasticité et sa régularité. On a dit souvent que de Régnier était un parnassien mal cicatrisé.

Non ; le genre de de Régnier lui est imposé non par un principe d'école, mais par l'âme même de son œuvre. Visant à exprimer allégoriquement des sentiments, c'est-à-dire sous des apparences déterminées qui devront d'elles-mêmes et par leurs attributs éveiller tout l'occulte dont elles sont le signe, visant à fixer matériellement des psychies, il est attaché avec nécessité au vers classique, dont la symétrie contribue, mécaniquement, à passer à son style la précision et la correction qui lui conviennent ; outre qu'elles lui donnent un je ne sais quel air d'élégance et de perfection auquel son aristocratie se plaît.

Et ainsi, dans la particularité fastueuse de son œuvre, de Régnier

s'affirme le plus merveilleux des évocateurs, nostalgique des choses disparues qui lui ont laissé leur parfum à l'âme, esprit blessé qui saigne d'art et dont les poèmes sur ce monotone horizon de lassitude, de regret et d'attente, s'arc-en-ciellent splendidement.

L'œuvre de Vielé-Griffin est l'œuvre de vie. S'il n'a pas le faste lourd et exotique de son frère, s'il n'a pas son style éblouissant et sa joaillerie de mots, il y a en lui, par contre, tant de claire joie vitale.

Il a passé dans le monde comme en un émerveillement, ravi que toutes les belles choses fussent pour lui, sous ses mains, sous ses lèvres. C'est un grand enfant étonné et naïf. Tendre et timide, il n'a pas, ainsi que de Régnier, vécu ses rêves, mais il a rêvé sa vie.

La vie ! Elle a passé en lui limpide, fraîche comme un ruisseau. Et tant d'azur s'y mirait qu'il a fini par ne plus distinguer le ciel de son reflet même. Et cette eau chantait si mollement, si délicieusement, qu'il n'a pas eu besoin de chercher un autre rythme. Sa poésie bat au rythme même de la vie ! Elle chante fluide, sans contour et sans angle, toute en ondulations. Elle chante de voix molle, de voix voyellée. Et c'est sur vous, à l'entendre, comme l'impression de quelque chose de très pur et d'ambiant qui coule, vous lave et vous trempe en une atmosphère d'au-delà troublante et ineffable. Il ne hait pas le monde moderne. L'a-t-il vu ? Eh non ! Il a tant de tendresse aux yeux qu'il ne peut rien percevoir qui ne soit, à l'instant, paré d'indicible et pénétrante beauté.

Son œuvre, c'est une œuvre d'amour. Il a toujours aimé. Et combien exquise l'aimée... Elle est nimbée en une sorte d'indécision discrète. Blonde... Et des yeux mauves... Des ombres roses sur la face... Rieuse?... Peut-être!... Et son rire... frisson de chair... éventail sonore dans l'air ému... Blonde, aimante, en qui se résorbe toute son ardeur, tout son orgueil et tous ses rêves!... Elle apparaît maintes douces fois au détour du chemin. Elle est la radieuse à qui le poète dédie tous ses gestes, tout le culte de son adoration lente et silencieuse !

Oh, l'exquise femme ! Elle est Yeldis encore, la fille fauve en chevauchée par les plaines, sous le ciel bleu, avec les quatre fous à sa suite... Yeldis, celle dont le poète dit, pour l'avoir suivie, que la vie universelle l'éblouit, et que l'Aurore l'aveugle et que la vie, la vie encore, la Vie est belle de bel espoir !

Griffin est le poète de l'ambiance, exprimant les choses par les impalpables immatérialités qui flottent autour d'elles. D'un paysage, il ressent l'âme, avant d'en avoir vu les traits. Il aime regarder les yeux fermés et deviner les fleurs à leurs parfums... Et c'est cela qui a élargi son panthéisme en une intense et compréhensive affection pour toute chose. La petite parcelle de vie qui bat au cœur d'une plante n'est-elle pas identique à celle qui vibre en nous? Aussi, jamais chez aucun écrivain les rapports entre la nature et l'art n'ont-ils paru si harmoniques et fonciers. La nature, dont le vrai rôle est d'être toujours le rythme de l'art, apparaît réellement chez lui inspiratrice divine, source et mère d'émotion, en qui convergent toute chanson et tout cœur. C'est elle qui à tous ses poèmes donne leur formule de sereine mélodie, c'est elle qui leur imprime leur cadence et leur fait palpiter de si tiède, de si impérieuse impression que, vraiment, jamais ne fit exprimer avec autant de profondeur et d'intuition la beauté ambiante et absolue de choses passives.

Jamais il n'a dû accorder son émotion à celle d'un site. L'une naît toujours de l'autre et en est inséparable. Au contraire de de Régnier, qui *place* toujours ses personnages en tel paysage qu'il crée et dépeint selon la loi des rapports et de concordances, Vielé-Griffin traduit de façon toute instinctive l'âme même de tel matin, de ce sous-bois ou d'un soir joli dont le charme l'a séduit. Et de la sorte, faisant jaillir du sein de la matière même des émotions grandes et impersonnelles, il est arrivé aux manifestations idéales et au symbole pur. Et ainsi, très beaux et très nobles, ont-ils œuvré, toute leur jeunesse, pour l'art qu'ils aiment, et c'est ainsi à l'heure où ils ont voulu se recueillir et comme méfiamment interroger leur labeur, qu'ils sont apparus tous deux en l'éclat de leur robuste et souple talent. L'un, poète du Souvenir, esprit désenchanté que navre le souci d'être et qui se complait en l'artificialité mièvre tantôt, héroïque parfois de ses chimères; l'autre, poète de l'Espoir, ivre de vie, heureux des choses et de l'azur, simple comme un enfant; l'un s'enfonçant dans le Passé, splendide et nostalgique, l'autre ardent et de toute son âme confiante s'orientant à l'Avenir.

ANDRÉ RUIJTERS.

LES LIVRES

L'Amour qui saigne ou Philaster

par BEAUMONT et FLETCHER. GEORGES EEKHOU, traducteur.

Ce drame, sans doute le plus beau des deux contemporains de Shakspeare, n'est qu'une seule note crescendo, qu'une seule émotion de plus en plus purement sonorément chantante. Et cette note et cette émotion, c'est la tendresse infinie de Bellario qui les chante; Bellario! la petite aimante à l'abnégation sublime, et dont les yeux candides nous regardent éternellement, clairs, passionnés, lumineux et bien-aimés, du fond du passé. Tout se résume en effet à cette figure idéale, et derrière toutes les angoissantes péripéties du drame, c'est elle qu'on aperçoit.

A vous dessiner la belle longue palpitation humaine qu'est *Philaster*, je ne m'amuserai pas. Outre que je ne veux ici que dire, un peu, mon admiration très émue, et non faire la critique de l'œuvre de Beaumont et Fletcher, c'est là un chef-d'œuvre que nul n'a le droit de ne pas lire.

Je noterai seulement ce détail suprême: Aréthuse, une autre aimante, disant à Philaster: « Je t'en conjure... détourne légèrement tes regards de moi », pour lui dire qu'elle l'aime.

Or, ce drame, Eekhoud nous en avait déjà donné un résumé délicieux en le conte intitulé: *Bellarion* de mes *Communions*, puis une idée plus large avec les plus beaux fragments de la traduction, au cours splendide sur la *Pléiade shakspearienne*, qu'il donne à l'Université nouvelle, mais voici qu'il le fait revivre aujourd'hui en entier dans toute la splendeur de sa traduction à la langue pure, vivante, colorée et intense.

Contes chimériques,

par JEHAN MAILLART (chez Paul Lacomblez, à Bruxelles).

Sans que l'on puisse particulariser, l'influence générale de Villiers de l'Isle-Adam et d'Edgar Poë se fait sentir dans ce livre. Et ce qui, pour ces maîtres, était qualités, est défauts pour M. Maillart. La vision est trop grande, trop surnaturelle; les dénouements sont trop lugubrement en dehors de la vie, pour que tout cela soit vraiment sincère. Il est temps que l'auteur se débarrasse de ses rois, de ses princesses, de ses élus, de ses vieillards gardeurs des lois, et qu'il laisse chanter sa belle âme, oui, sa belle âme, en des œuvres plus

personnelles. Qu'il prenne garde : à vouloir se faire un genre, il laissera échapper celui que la nature elle-même avait prédisposé en lui. Et ce serait dommage, certes, à considérer la belle puissance de mots, l'harmonieuse souplesse de phrases, la superbe évocation de scènes, que nous admirons dans son premier livre. Cette admiration, sans doute, nous fera pardonner par l'auteur notre sévérité. Il n'y verra qu'une affirmation du vif intérêt que nous lui portons et de notre désir amical de le voir arriver à être complètement lui-même.

Les Marges d'un carnet d'ouvrier

par JEAN BAFFIER.

Objections à Gustave Geffroy sur le musée du soir et la force créatrice.

En quelques pages, cette brochure, d'une spontanéité et d'une simplicité superbes, remet au jour l'éternelle question de la protection véritablement efficace à accorder aux artistes. Et sa conception en est juste, large et naturelle, parce qu'elle émane du cœur et du raisonnement d'un pur artiste. Un pur artiste? — Oui; et non pas un styliste fignoleur de phrases, mais seulement un franc avocat de sa belle idée, en un mot, ainsi qu'il se présente lui-même, un artiste et un écrivain en blouse.

Toute son idée sur la question, idée splendide de justesse, clairement et fermement exprimée, est que ce n'est ni la copie des œuvres du passé, ni aucune des consécration officielle, qui feront éclore les superbes talents artistiques, toujours à l'état latent dans le peuple, mais bien la simple possibilité matérielle de faire ou parfaire leur œuvre. Là, seulement, peut et doit s'exercer l'aide du pouvoir, c'est-à-dire de l'argent. Et, à propos de cette hête tyrannie ploutocratique qui pèse sur l'art, comme sur les passions, les sentiments, la conscience et la vie de chacun, c'est toute une gerbe vivace de phrases indignées ou satiriques, qui jaillit de la petite œuvre de Jean Baffier. Ce nous serait même une raison de plus de l'aimer et de la vanter, si, vraiment parfaite en son genre, elle ne se faisait aimer et proclamer telle quelle, tout entière. Et n'est-ce pas que c'est une chose consolante, que d'entendre ainsi parfois, parmi tant de produits ridicules des soi-disant socialisations de l'art, un cri ardent, spontané, d'admiration et de vaillantise artistes, s'essorer du peuple; car n'est-ce de là que, aujourd'hui, presque tous les artistes sortent, et n'est-ce là que les plus grands des autres ont toujours été et iront toujours chercher l'inspiration première et éternelle de leur œuvre?

CHOSSES

Notre ami Eugène Demolder, l'auteur de ces chères lumineuses proses que l'on sait, le païen mystique qui si merveilleusement rêva les *Contes d'Yperdamme* et les *Récits de Nazareth*, vient d'épouser M^{lle} Claire Rops.

Lévêque, qui, il y a quelques mois, gravement malade, dut s'en aller de nous et abandonner tout travail d'art, est aujourd'hui en belle vaillante convalescence à Nice, d'où il nous envoie, en guise de joyeuse résurrection, les quelques fragments que nous publions.

Il paraît qu'on a joué, très mal d'ailleurs, le *Petit Eyolf* d'Ibsen et les *Plaireurs* de Charles Van Lerberghe, à la *Maison d'Art*. Nul d'entre nous n'a pu y assister vu l'exorbitance des prix. Aussi ne pouvons nous nous empêcher de regretter que depuis qu'une pseudo-Maison d'Art existe à Bruxelles, les artistes soient privés d'une jouissance esthétique qui autrefois leur était offerte à bon marché, au Théâtre du Parc. Même, puisque ce n'est qu'aux vieilles cocottes, aux douairières et aux snobs capitalistes qu'on ouvre la Maison d'Art, nous demandons la création d'une Maison des Artistes.

Si c'est là ce qu'on nomme la socialisation de l'Art !...

Sur l'initiative de MM. Hérold, Vielé-Griffin et Vallette, une souscription est ouverte au *Mercur de France*, pour acheter une concession perpétuelle à Jules Laforgue, notre suprême...

Jules Merckaert expose au *Cercle artistique* plusieurs de ses meilleures œuvres. Il s'y confirme le jeune et bel artiste que nous savions.

A propos de ces tab'eaux, nous n'avons rien à ajouter à ce qui fut dit précédemment dans l'*Art jeune*. La *Rue descendante* reste aussi magnifiquement poignante et le petit *Plein soleil*, un joyau de coloris et d'intimité. Et les autres donc !

Notons seulement que sa plus belle œuvre : *Aube vespérale*, fut refusée par le jury du Cercle, *parce qu'elle n'avait pas de cadre d'or* !

La *Vieille Belgique*, se rendant compte sans doute — enfin ! — de l'irrésistible embêtement somnifère que dégagent les copies interminables de Chénier et Leconte de Lisle commises chaque fois par le versificateur Valère Gille, et aussi sans doute, jugeant insuffisant le nombre de pages consacré à l'érucciation de ses gilkiniennes et giraudesques rancunes, la *Vieille Belgique*, donc, devient hebdomadaire, et se consacrera désormais uniquement à la critique. Or, comme son genre de critique ne touche nullement à la littérature, et encore moins à l'art, nous n'en parlerons plus désormais.

Nous notons que l'article de *Pages d'art et de science*, honoré récemment de notre mépris, n'est pas de M. Hennebicq, mais bien de M. Léon Rycx. M. Hennebicq estime qu'il a dit assez d'imbécillités en sa vie, pour ne pas avoir besoin d'endosser celle des autres. D'ailleurs, l'article en question n'en reste pas moins bête pour cela.

Un *salon d'art idéaliste* s'ouvrira en janvier, à Bruxelles, Galerie Saint-Luc, sur l'initiative de Jean Delville. Nous en-rendrons compte au prochain.

Nouvelle revue : La *Revue féministe*, belle de vaillantise, et *Arte*, revue internationale, où un *Conte* délicieux de Paul Verlaine et une *Famille d'arbres* par Jules Renard.

Choses à lire : à *Ermitage*, d'André Gide, *Ménalque*, la plus substantielle et la plus impressionnée des proses ; à l'*Echo de Paris* : un tas de petites merveilleuses délicates proses de Jules Renard, sous ce titre : *Histoires naturelles* ; de lui aussi au *Rire* : La *Maitresse* ; à la *Coupe*, qui réapparaît (avec un bien laid frontispice), *Le Sang violet*, par Remy de Gourmont ; à la *Société nouvelle* : de Verhaeren, *La foie* et *l'Attendu*, deux pièces à l'emporte-cœur ; au *Magazine International* : du Déhmel, du Morris, et une superbe étude d'Alfred Ernst sur César Franck ; au *Rêve et l'Idée* : un article de Maurice Lebond, dont la belle compréhension n'est plus à vanter ; et à la *Ligue artistique* : *L'Épître aux Iconographes adolescents* d'Auguste Lévêque.

Au prochain : *Le Calvaire*, par Emile Verhaeren, un poème de Francis Vielé-Griffin ; *le Captif*, par Edmond Pilon ; *le Cirque*, par Eugène Vande Putte, et les comptes rendus de : *Une rose à la bouche*, par Louis Delattre ; *Poèmes*, par Emile Verhaeren ; *Poèmes de mes soirs*, par Edmond Pilon ; *Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre*, par Max Elskamp, et *Ballades*, par Paul Fort.

A. R.

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

BRUXELLES

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale
Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Trousseaux, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	FOULARD, GANTERIE
Cretonne pour Ameublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	SPÉCIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre **Catalogue général**, qui est envoyé **gratuitement**.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre, on peut toujours se renseigner sans acheter.

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS
**Exposition générale et grande mise en vente
DES ARTICLES D'HIVER**

Une prime sera donnée pour tout achat à partir de 10 francs.

Occasion extraordinaire

Tapis des Flandres première qualité. Le mètre carré **16.75**

FOYER laine à franges, toutes teintes **6.90**

L'art Jeune

SOMMAIRE

Le Calvaire	EMILE VERHAEREN
Mémoire	EDOUARD DUCÔTÉ
La Nuit aux Rossignols	ANDRÉ RUIJTERS
Le Malade.	CHARLES-LOUIS PHILIPPE
Mamma	ARTHUR TOISOUL
Chanson d'hiver.	ARTHUR TOISOUL
Chanson de mai.	ARTHUR TOISOUL
Le Captif	EDMOND PILON
Comme préface	RENÉ GHIL
En aimant.	GEORGES RENCY
La Chanson du pauvre diable	PAUL DUBOIS
Le Cirque.	<i>Gugien</i> VAN DE PUTTE
Soleil de minuit.	HENRI DE CLASSANT
Les livres : <i>Une Rose à la bouche, Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre, Poèmes, L'Homme jeune.</i>	L'ART JEUNE

Ce numéro, fr. 0.60.

15 février 1896.

2^e ANNÉE

2

Parmi les artistes belges invités à prendre part au prochain Salon international de la *Libre Esthétique*, qui s'ouvrira en février au Musée de Bruxelles, citons les peintres Emile Claus, Xavier Mellery, Alfred Delaunois, Georges Morren, Armand Rassenfosse, James Ensor, Charles Doudelet, Auguste Donnay, A.-J. Heymans, Emile Berchmans, Fernand Khnopff, Anna Boch, W. Degouve de Nuncques; les sculpteurs Constantin Meunier, Victor Rousseau, Charles Van der Stappen, Paul Du Bois, Hélène Cornette; le céramiste A.-W. Finch, etc. MM. Henri Van de Velde et Gustave Serrurier exposeront dans la section des objets d'art des ensembles décoratifs importants. Quelques toiles récentes du regretté Guillaume Vogels figureront au Salon en attendant l'exposition complète de son œuvre, en voie d'organisation.

Nous ferons connaître prochainement la liste des exposants français, anglais, hollandais et américains groupés cette année par la *Libre Esthétique*.

~~~~~

A partir de ce mois, un comité de l'*Art jeune* est formé. En font partie, jusqu'à présent : Paul Dubois, Raymond Hottat, Georges Rency, André Ruijters, Arthur Toisoul, Henri Van de Putte.

~~~~~

L'*Art jeune* est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, y exposer ou défendre des idées. L'*Art jeune* est aux artistes.

~~~~~

Adresser manuscrits, revues et livres, à l'*Art jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles.

~~~~~

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

~~~~~

#### ABONNEMENTS :

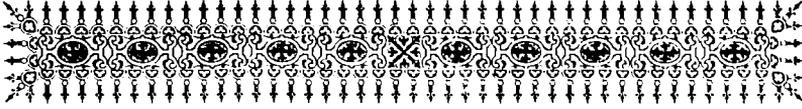
**Belgique, 5 francs. Le numéro, 60 centimes. Etranger, 6 francs.**

~~~~~

OUVRAGES NOUVEAUX :

COLLECTION DE « L'ART JEUNE ». — *Douze petits nocturnes*, par André Ruijters.

COLLECTION DU « COQ ROUGE ». — *Une Rose à la bouche*, par Louis Delattre. — *Philaster*, par Beaumont et Fletcher, traduit par Georges Eekhoud. — *L'Homme jeune*, par Henri Van de Putte.



Le Calvaire

*Avec, en main, de la lumière
Que balançait son pas
Le fossoyeur du bourg, là-bas
Gagnait, au soir tombant, le cimetière
Où longuement, de haut en bas,
Pendait un Christ en croix.*

*Vers les défunts saignait la croix
Vers les défunts saignaient les bras
Vers les défunts saignaient les mains
Du Christ immense et surhumain.*

*Depuis des temps qu'on ne sait pas
Le fossoyeur, là-bas,
Avec, en main, sa petite lumière
Montait, le soir, au cimetière.
On le voyait, dans les ténèbres,
Monter jusqu'à la croix funèbre
Et descendre — laissant brûler là-haut
Un peu de feu dans un flambeau.*

*La flamme était placée
Près des côtes violacées
Sous la tête, qui se dramatisait.
Et chaque soir, la nuit s'accomplissait
Autour de cette flamme en fleur trémière
Que l'homme à Dieu obstinément tendait.*

*Ceux qui partaient ou qui s'en revenaient
Des lointains effrénés de la mer
Ceux qui partaient ou qui s'en revenaient
Des villes terribles ou des pays pervers
Voyaient, aux heures crépusculaires,
Sur leurs fermes et leurs chaumières
Grandir le Christ et sa lumière.*

*Vers les défunts saignait la croix
Vers les défunts saignaient les bras
Vers les défunts saignaient les mains
Du Christ immense et surhumain.*

*Ceux qui veillaient, dans leurs cabanes frêles
Un mort, à la lueur de leurs chandelles
Ceux qui cachaient leur vice et leurs remords
En des greniers où fermentait leur or
Apercevaient dans le champ clair de la fenêtre
Parfois le Christ énorme apparaître.*

*Sur les défunts saignait la croix
Sur les défunts saignaient les bras
Sur les défunts saignaient les mains
Du Christ immense et surhumain.*

*Ceux qui croyaient aux sorts
Et confondaient en leur esprit retors
Leur Dieu avec le diable
Ceux qui rêvaient à l'infortune insatiable
Rongeant leur clos et leur étable
Sentaient que sur leur ferme exhérédée
S'allongeait l'ombre de la croix grande échafaudée.*

*Et telle était la peur que le village
Crédule et lourd, mettait en vasselage
Devant son Christ écartelant dans l'étendue
Toute sa mort, aux horizons pendue,
Qu'aux temps de kermesse et de fête
Sauagement on lui voilait la tête
Pour qu'il ne vît la joie ardente et rouge
Couples noués, chanter, baller et se ruer aux bouges.*

EMILE VERHAEREN.



Mémoire

POUR EMILE VERHAEREN

— *Te souviens-tu de notre villa près de Gênes,
quand on a passé le port marchand
où nos brigantins et nos corsaires
sont à l'ancre, se balançant ?*

*Te souviens-tu de notre villa près de Gênes,
quand on a passé le promontoire ?
gaie et claire au bord de la grève
avec son étage bas et son toit plat
et les balustres de l'accoudoir
au bord de la grève
où, côte à côte, le soir
nous restions appuyés, laissant nos rêves
s'égarer sur la mer jusque là-bas
vers les pays barbaresques.*

*Notre villa : ses mosaïques florentines,
et ses salles vêtues de fresques,
et ses colonnades et ses portiques,
et tout son peuple d'héroïnes
et de déesses dans des niches ;
te la rappelles-tu ?*

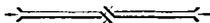
*Et alentour le jardin touffu
sur lequel dominaient les longs eucalyptus
et qu'abritait la paix des palmes.
La nuit des orangers se constellait d'oranges ;
parfois les citrons d'or pleuvaient comme des astres ;
roses sanglantes,
camélias aux fleurs pourpres et blanches
recouvraient nos sentiers
d'un tapis de pétales effeuillés.*

*Te souviens-tu de notre villa près de Gênes ?
Les paons rouaient au seuil du péristyle
et d'autres étalaient leur robe à longue traîne.
C'était un temps d'opulence et de fêtes.
Des beaux baladins et des masques...
des musiques sur les barques...
des danses sur la terrasse...
des brocarts, des parures et des perles...
te souviens-tu ?
et te souviens-tu de nous-mêmes ?*

*Par quelles métamorphoses,
par quelles métempsychoses
sommes-nous devenus
ceux que nous sommes ?
Je ne reconnais plus personne ;
ce pays-ci m'est étranger ;
nous aussi nous avons changé.
Te souviens-tu ? —*

— *Il y a longtemps de cela,
longtemps, m'a-t-elle dit ;
je ne me le rappelle pas.
De ce qui fut et de ce que nous fîmes
tout s'est dissipé dans mon souvenir.
Las !
puisse l'aujourd'hui et son amertume
de même finir.*

EDOUARD DUCOTÉ.



LA NUIT AUX ROSSIGNOLS

En un coin retiré de Fauquemont et cotoyant la Geul, il y avait une longue allée de tilleuls très vieux. Le jour, régnait là-dessous une atmosphère doucement blonde. Les feuilles bruissaient à petit bruit et s'éventaient l'une l'autre. Mille paroles légères semblaient voltiger sur elles. Le soir et la nuit, le calme y était recueilli et le silence se parfumait de l'odeur un peu lointaine des fleurs. A gauche, la Gueul coulait très basse, entre des embriquements ; à droite, des murs s'élevaient.

Georges et Margy y vinrent promener leur nonchaloir.

Et dans la paix de l'heure attentive, ils goûtèrent une pause exquise. Le menton aux poings, ils s'étaient appuyés au parapet de pierre de la rive et, de leurs prunelles vides, ils regardaient au hasard devant eux. Sous de courts souffles de vent, des feuilles se détachaient, glissaient, lentes dans l'air, et venaient enfin, avec un frôlement, choir sur le sol. Ils écoutaient la fuite murmurante de la rivulette.

Oh ! les minutes délicieuses !...

Ecouter de l'eau qui fuit!... Il semble qu'elle coule dans votre âme; il semble que votre âme coule dans l'eau! L'on s'écoute couler... C'est une communion subtile et inexprimablement panthéistique. Il y a comme de la lumière qui rayonne en vous et sourd, vivifiante et goutte à goutte, par tous les pores. Fluide, notre individualité ruisselle au fil de l'onde. Nous sommes lavés de la vie; nous sommes lavés de nous-mêmes et nous nous sentons par tout l'être, une fraîche, intense sensation de matin et de nouveau...

Brusquement, en sortant de l'allée et se retrouvant devant le ciel ouvert, Georges et Margy, ensemble, renaquirent à la conscience. La campagne était devant eux immense. Dans l'azur éperdument bleu se détachait, ronde et très simple, la lune. Et une sérénité éternelle et mélodieuse emplissait l'espace illuminé.

Les jeunes gens se redressèrent. Un frisson d'admiration émotion les avait traversés. Machinalement, ils se serrèrent la main et à pas rythmiques, suivant la Geul, ils marchèrent — dans la clarté pâle et éblouie du paysage.

Tout près d'eux une écluse coupait le flot. L'eau arrêtée et contrariée devait jaillir par deux petites vannes ouvertes. Cela faisait des remous, un bouillonnement de neige et d'écume, et une sorte de mugissement contenu. Ils passèrent outre et entrèrent dans la campagne. La ville était loin, derrière, — oubliée!

Ils marchèrent. L'intense beauté de la nuit les fascinait. Oh! il faisait simple, si simple! Et cela les ravissait. Oh! ce ciel enfantin et suprême! Ce ciel profond... ce ciel illimité... d'un gris si bleu... d'un bleu si gris!... Et cette lune, cette lune immatérielle, là-bas, en trou blanc dans l'azur!

Des aubépines murailles le sentier. Des saules pleuraient leurs branches dans le courant. L'eau était gourde et lente, veinée de fins sillages. L'eau était couleur de vieux miroir.

Et à mesure qu'ils s'éloignaient, le murmure de l'écluse s'affaiblissait. Ce n'était plus qu'un atténué, presque effacé déchirement d'étoffes molles. Et un extraordinaire silence vibrant les entourait.

Ils se trouvaient dans de grands prés... Des gazons pelucheux et tendres... des verdure si surnaturellement claires sous la lune qu'elles paraissent renfermer en elles la lumière et la suer peu à peu... Les montagnes au loin, blêmes et couchées autour de l'horizon... Ils s'arrêtèrent.

Oh! quel éblouissement! Le ciel, sur leur tête, était comme une mer! Et à le contempler, un vertige les saisit, un vertige aigu et irrésistible qui pénétra jusque dans leurs moelles! Oh! l'épanouie immensité vaste! Des étoiles, en poussière mate et menue, s'y perdaient, effrayées et éteintes. Mais la lune, la lune claire et douce, était belle, et ils l'aimaient. Elle était simple comme leurs cœurs. Elle était si blanche, si étincelante, qu'elle paraissait intimidée et étonnée. Et sa féminité tendre les rassura.

Un calme élyséen enlaçait le paysage tout entier, et voici qu'ils se découvrirent entourés d'invisibles oiseaux qui chantaient... De chaque taillis, de chaque arbre, de chaque branche, une voix s'exhalait pure et vibrante. D'abord, des appels s'envolaient, trois, quatre, cinq *la* modulés en belle force de gosier, puis une phrase se modulait, bientôt reprise, affinée et stylée. L'oiseau à coups de bec semblait ciseler sa musique pénétrante. Ah! ils étaient dix! ils étaient cent! ils étaient partout! Toute la nuit chantait.

Et Margy se pencha : « Ce sont des rossignols... n'est-ce pas? »

— Chut! Tais-toi!...

Ils firent quelques pas encore. Le sol était mou. Les gazons assourdisaient tout bruit et la lumière, au ras de l'herbe en fleurs, coulait en lucide et infinie nappe. La lumière! Ah! elle suintait des arbres, des chansons, des étoiles, de tout le ciel... Elle était filtrée en l'air ravi et pleuvait impalpablement! Il semblait vraiment que l'âme de toute cette nature s'était diffusée dans la nuit, qu'un spiritualisme enivrant et contagieux s'épanchait et que, ce soir, toutes les choses avaient un peu perdu le souvenir de leur matérialité...

Silencieusement, comme ils étaient venus, Georges et Margy s'en retournèrent.

Des haies... Des saules qui pleurent leurs branches dans le courant languide. L'eau est gourde et lente. L'eau est couleur de vieux miroir. A mesure qu'ils se rapprochent, le bruit de l'écluse va grandissant... Des gazons pelucheux et tendres... Des verdure si surnaturellement claires qu'elles paraissent renfermer en elles la lumière et la sucra peu à peu... La musique des rossignols rentre dans l'éloignement. Sur ces voix précieuses et scintillantes, l'horizon se referme comme un écrin de velours et d'azur. Et Georges

et Margy se retrouvèrent au haut de l'écluse, appuyés aux ferrailles du mécanisme et voyant filer sous leurs pieds, la Geul. Le bouillonnement doux chuchottait devant eux et une poussière humide leur en monta aux lèvres.

L'eau glou-gloussait, tourbillonnait, virante, et s'en allait.

Une large bonté fondait dans le cœur de Georges. Jamais il ne s'était reconnu si aimant, si humain, et il se sentait physiquement oppressé du besoin de faire pour Margy quelque chose d'héroïque. Mais quoi? Ah! l'aimer... l'aimer!... Et il la regardait, si heureux qu'il en avait mal.

Elle, avait la poitrine gonflée d'éperdue tendresse. Elle aurait souhaité pleurer et au travers de ses larmes, balbutier à mots tremblants des aveux et des renoncations. Mais elle n'osait pas.

— Tu ne m'en veux pas?... dit-il.

— T'en vouloir?... Pourquoi?

— Mais, chère, j'ai été si brusque tantôt... Je ne t'ai pas répondu lorsque tu me parlais... Pardonne-moi?

Elle se rapprocha de lui, *l'éclairant* de ses yeux, faisant rayonner autour de lui, la clarté qu'elle avait infuse dans les prunelles. Et toute l'irrésistible ardeur qui s'était amassée en son cœur fit explosion soudain en ces mots qu'elle lui jeta sauvagement, comme d'autres jetteraient une insulte : « Je t'aime! toi!... »

L'eau glou-gloussait, tourbillonnait, virante, et s'en allait. Tous les filets d'onde jaillis des vannes, dans un trémoussement d'écume dansante, s'unissaient pour tresser le flot houleux qui s'enfuyait, rapide, puis graduellement accalmi, jusqu'à reprendre, à quelque distance de l'écluse, son cours paisible et somnolent.

Et Georges lui dit très bas :

« Ah! chère! je t'aime!... Je t'aime pleinement, immensément! parce que je te connais, parce que je te vois toute simple et naïve devant moi, sous la grande lumière de ton amour... Ah! chère! je t'aime parce qu'en moi, il fait clair de ton âme!... »

L'eau chantait. L'ombre des murs, des hauts embriquements la caressait d'une longue tache noire. Des plantes se déroulaient dans le courant, algues onduleuses... lianes rampantes...

Georges et Margy se relevèrent. Ils rentrèrent dans l'allée des tilleuls...

ANDRÉ RUIJTERS.

Le Malade

POUR ARTHUR TOISOUL.

*Et voici ma chair atténuée en disgrâce,
éplorant son monde enfoui sous des douleurs d'ombre,
et tout est las, sans nom, dans les rides d'espace
à mes sens dévêtus parmi cet ordre sombre.*

*Amincis et vaincus, ils ont levé leur grève,
mes sens passant en raideur dolente de voix
où de la peur insiste à ne savoir de trêve,
si écouleuse longtemps de gouttes d'effrois!*

*Puis mourir ! Ah ! toute la mort, vers moi venante
avec un geste déclameur m'épaississant :
et céder au savoir de ce sombre puissant
dessus mon cœur, enfant parmi la nuit venante!*

*Oh ! mes passés sans fin à prévoir des douceurs,
et mes nombres d'orgueil sacrant des jours charmés :
j'étais en gloire à tous, et mes sens assesseurs
montaient en des jardins, sous les cieux proclamés!*

*Maintenant en ce lit, un amas de mes sens
s'échappe dans les bruits ouverts de toutes choses, —
et c'est l'abandon d'être, épars parmi mes poses
de douleur subtile sous des jours finissants.*

*J'entends la vie haute, longue en épopée
mener son bruit vainquant le grave de ma chair :
elle est nantie devers moi d'un geste, d'air
pénétrant en ma fuite ardue à l'épopée.*

*En ma chambre, il se presse du silence seul
pâmé de sous menus assumant des repos :
il flotte en la lenteur tout un soir de linceul
où se poursuit mon âme, indécise au repos.*

*Et des pas vont, si peu ! s'épandre à passer frêles
dans un chagrin de choses très douces sur moi,
car il est une ruine aux chairs de mon émoi
que ce jour de mon âme, auprès de tout révèle.*

*Mais le présent discret, derrière mes rideaux,
répond à ma détresse lourde de mourir,
avec des charmes lents de grande ombre au souffrir
de ma vie aiguë poursuivant du repos.*

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.



Mamma

Voici l'Enfance et l'Amour.

*Si pure chair qui s'offre au jour
lumineuse où le bel Amour
au léger sourire mystérieux
va dans l'éclat de sa toute-puissance ;*

*regard vague à fleur de ces yeux
pâles ; et miraculeux silence
en fleur, à fleur de ces lèvres calmes,
silence, lointain silence qui tremble
autour des filantes étoiles, étoile !*

*Offre ton sein houleux aux lèvres,
et ton souffle où ton rythme s'élève.*

*Car tu sais la grève et le grain de sable,
et la voix et la feuille périssables,
ce qui naît à l'aurore et meurt le soir,
ce qui naît le soir et meurt à l'aurore
en de la vie chantante et de l'espoir ?*

*Rappelle-toi le regard de l'agneau,
la chanson de la source et de l'oiseau,
la prière dite en la solitude
le long des mains jointes ; rappelle-toi
l'étoile vacillante qui monta
dans le soir ébloui de quiétude.*

Et voici l'Enfance et l'Amour.



Chanson d'hiver

*Enfant, le corbeau passe en l'air
de glace avec le vent siffleur ;
les lourds fruits mûrs sont chus des arbres
où dort déjà la pure neige.
— Salut, ô neige-fleur légère,
amante blanche des lunes d'hiver
si froides et du valsant cortège
en flamme des étoiles, fleur de neige! —
L'autre fleur d'or ou bleue ou rose
que frôla ta main consolante,*

*amante fraîche du clair été
de joie, est morte à l'heure morose
que fana l'automne fané.
Hélas, vois-tu de la gaîté subtile
en ce mystérieux jour sombre ?
et des bouches moins qu'étrangées ?
et de beaux rires de jeune fille ?
Vie enivrante qui s'épanche
d'une grappe mûre vers des lèvres,
choses mourantes qui grelottent,
choses qui vont au fil d'une eau,
choses frêles qui flottent sans trêve
sur d'autres choses frêles, oh
tes légers regards d'onde et tes cils...
et ta chevelure d'or flottent
au gré du vent frileux qui passe ;
et ma lèvre si calme et lasse
d'amour et de chansons douces,
hélas, et triste, hélas, d'hiver :
y viennent donc pleurer la douceur d'ombre
et le jour de ton cœur si las aussi
d'amour et de chansons douces ?
Fleur de neige sur les arbres,
fleur d'écume, fleur de mousse,
la blanche main d'hiver consolante !*

Penchons-nous vers le vent qui passe ?



Chanson de mai

*Car voici de la joie sereine
en les tendres pousses des arbres
et parmi les brebis, les béliers et les chèvres
que mène en gai troupeau le pâtre,
aux accords de sa flûte, par la plaine,
chantons les mystérieuses lèvres
où le printemps épanche sa rosée
et la simple voix de sa lyre ?
Toi dont la hanche est légère,
qui suis mon chant, pas à pas,
dans la lumière et les ténèbres,
apprends la vie et que l'espoir
se cueille sur toutes les plantes
et se boit aux sources des sentes ;
or ta main sait cueillir la rose
et te servir d'écuelle pour boire
l'eau de la terre ou du ciel.
L'espoir est un beau matin qui descend
et se pose en riant sur les choses,
c'est un rire, c'est un sourire éclatant,
selon le haut caprice de l'heure qui passe,
c'est ta bouche pâle baisée de soleil,
c'est ta main doucement posée
en le geste clair du baiser d'épousée
que tu jettes vers mes départs
en la vie profonde, loin de tes yeux qu'effarent
les clartés, les ombres et les soirs ;
c'est un jour blond où l'on songe
au lendemain que l'on appelle,
c'est ton regard et ton cœur en joie,
ta chair légère et ton heure
lumineuse et frêle d'ici-bas ;*

*c'est un doux mai de joie nouvelle.
Mai! mai! Son antique fraîcheur,
ses fleurs, ses nids et ses oiseaux chanteurs...
ses soleils, ses enfants et ses filles...
ses tendres champs et ses prairies
où Dieu ruisselle et chante Amour!*

ARTHUR TOISOUL.



Le Captif

A Monsieur OSCAR WILDE

I

Une ÉTOILE!
Elle tend par les barreaux
Sa face claire au prisonnier
Et ses doux rayons familiers
Qu'une ombre voile
Elle les met comme des baisers
Au front meurtri du captif dans la peine!
Elle étincelle, radieuse
Et fait se lever de l'ombre haineuse
Toute une aube belle d'espoir nouveau...

Une LARME!
Elle glisse par l'ouverture
Fusqu'aux lèvres sèches de soif
De celui qui, jadis, allait à l'aventure
Sous le beau soleil et la belle étoile...
Une larme chue d'une paupière
Passe la vitre, la poussière,

*Et tombe sur les mains
Du prisonnier ;
Une LARME !
Et de ses lèvres, veuves de bonté,
Sur ses mains tremblantes d'alarmes,
Il la captive et la reçoit
Et puis avidement la boit...*

*Une ROSE !
Oh ! maintenant il se souvient
De l'air libre et de la libre vie
Et de l'orgueil d'aller parmi
Les parcs, les forêts et les jardins.
Oh ! maintenant il se rappelle
La fierté de dire aux unes qu'elles sont belles
Et aux autres qu'ils ont du génie...*

*Et l'ÉTOILE au zénith reluit,
A travers les barreaux, la LARME
Ajoute à son cœur un sanglot nouveau ;
La ROSE rit au renouveau
De sa délivrance dans la nuit...
Son sommeil pardonne qui devait haïr,
Son cœur pardonne où vivait l'alarme...
Oh ! maintenant il peut mourir !*

II

*Il ne faut pas chanter trop haut,
La Haine est là avec sa faux
Et elle écoute auprès des portes
Ceux qui prient vers ce qui est beau
Et dont les voix sont assez fortes
Pour défier, ô vieux tombeau,
Ton lierre qui croît sur les mortes !*

*Il ne faut pas chanter trop fort :
La Haine est là avec la Mort
Et toutes deux avec des yeux d'envie
Regardent l'Amour et la Vie
Se baiser sur la bouche
Avec des fruits entre les dents...*

*Il ne faut pas chanter ; les chants
Qu'on balbutie à tes pieds nus,
Reine de Paphos et rose d'Enfer,
Reine des captifs du Vénusberg
Ne sont pas les mêmes que ceux
Qu'on balbutie aux pieds de Dieu...*

*La Haine est là, ignominieuse,
Avec son frère le Préjugé :
SHAKESPEARE passe-t-il parmi l'Été
Dans le Songe d'une nuit heureuse
Qu'ils restent là pour l'insulter...*

*Oh ! mais l'insulte est lumineuse
Quand elle crache sur le génie
Et toute fleur bourbeuse
Deviens belle s'il l'a bénie !*

EDMOND PILON.



COMME PRÉFACE (*)

Il me semble que nous sommes à un instant caractéristique de répit, d'hésitation, d'arrêt ou de lassitude pour plusieurs, — d'où se

(*) au volume II de l'*Ordre Altruiste*, livre V de *Dire du Mieux*, 1^{re} partie de ŒUVRE. (Sous presse.)

peuvent et doivent être appréciés les résultats du mouvement poétique des dernières années.

Laissons à l'oubli ceux du chaos initial, Décadents et autres, — et ceux de fin de lutte, Idéalistes, Mystiques, etc... — Le Symbolisme, appellation sous laquelle se groupèrent, l'on groupa plutôt un grand nombre de Jeunes qui ont passé maintenant la trentième année : c'est plus sérieuse chose, bien que différente la définition qu'en donne chacun.

Il paraîtrait, à le voir de mode, très salonnier, salué aussi parmi les Aînés, qu'il ait vaincu ! L'attitude est de victoire, des quelques Symbolistes qui ont à cette heure quelques milliers de vers en quelques disparates recueils.

Car des Maîtres du Parnasse et leurs amis de la Critique, protègent, mettons à son apogée, ce qui s'appelle le Symbolisme. — Il s'agit de savoir où, en quel point excentrique hors du Passé se trouve suprêmement tendu, leur effort ?

Or, la pierre qu'ils ont lancée, du Parnasse, — est retombée dans le Parnasse, à peine déviée de la verticale.

Examinons, d'autant mieux qu'en un volume, d'aucuns recueillent leurs recueils successifs :

— L'on ne peut, l'on n'a pu opposer des raisons à ma demande, dès ma venue en littérature, de Livres-un, d'une Œuvre une. Et nul des Symbolistes ne l'a faite — si quelques-uns tentèrent après coup, parfois de diviser selon l'inspiration et le sentiment, l'ensemble hétérogène de leurs poèmes. Avouant ainsi l'impuissance à concevoir et exécuter l'Œuvre-une.

— Ont-ils été plus loin, par la forme, que la Mélodie, alors qu'il fut tant question d'expression musicale ?

Evidemment, non. Que des Critiques amis prononcent, non loin du nom de quelqu'un d'entre eux, le mot « instrumentiste », c'est à faire sourire. L'Instrumentation verbale est une forme harmonique, orchestrale de la pensée, dont pas un poète, de telle, où telle école, ne donna le moindre thème. D'ailleurs, la forme « instrumentale » implique nécessairement l'unité symphonique d'une Œuvre.

Je suis en droit de prononcer, puisque de moi, et la théorie et la mise en œuvre, et la dénomination même d'Instrumentation verbale. Puisqu'enfin, le plus grand poète de cette seconde partie du siècle, Sully-Prudhomme, le noble précurseur, le poète philosophique auquel il ne sied de penser en disant le mot Parnassiens, — a, dans son *Traité de Poésie* si substantiel, donné droit de cité à l'Instrumentation verbale.

Jé considère donc cette expression d'art, acquise à la Poésie. Hors et loin du Parnasse, pour l'avenir.

Je puis donc aussi demander à quel apport nouveau, le nom de l'un d'entre les Symbolistes, peut s'attacher?

— L'Idée : l'idée, le procédé de penser symbolique plutôt, est inhérent à la pensée poétique elle-même dès ses origines, et surtout à ses origines! L'on peut ergoter, ce n'est, en dernier examen, que poésie d'images, donc primitive, — non intellectualisée. Je l'ai prouvé ailleurs, souvent.

L'approbation soudaine, heureuse, emphatique, s'explique maintenant — où se discerne un contentement égoïste! Les Symbolistes n'ont rien oublié, presque rien appris, depuis le Parnasse : les Parnassiens triomphent en leurs enfants — pas terribles...

Et si mince le résultat, que malgré tout, l'on dirait qu'on en convient à part soi : d'aucuns n'auraient-ils pas tendance maintenant à saluer la Nature, — de là, la Vie : comme pour mon début encore, ce fut mon appel!

Qui sait, ils me feront peut-être le plaisir de saluer aussi la Science, comme bases à la vraie poésie de la Vie!

*
* *

Ce sont là des faits. Je ne m'opposerai pas moi-même, même avec les seuls faits.

Si pourtant ma théorie « formiste » a mérité de n'être oubliée : la partie « idée », la philosophie évolutive en son développement biologique, peut-être ne sera-t-elle vaine, non plus...

J'ai lancé, moi aussi, la pierre, du terrain nouveau, — et elle

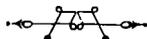
n'est pas retombée encore : preuve qu'elle partit tangentielle, et plus loin !...

*
**

Les Jeunes qui viennent (non les quelques pâles idéalistes à images romantiques qu'on trouve en des revues mort-nées, parfois), les vrais Jeunes, vont-ils s'attarder devant un succès de mode, et d'intérêts mesquins? refaire encore du passé?

Ou, étudier, apprendre avant de dire? se douer du sens psychophysologique de la nature et la Vie, — qui fait voir large et tenter le plus grand effort.

RENÉ GHIL



En aimant

A CHARLES VAN LERBERGHE

*Aubales voix d'oiseaux vers l'azur diaphane ;
un songe frémissant entr'ouvrant des corolles ;
au ciel, pâle croissant de lune qui se fane ;
et partout, dans les champs, de légères paroles :*

*l'aurore sur la mer éternelle des fleurs,
yeux mille fois changeants, lacs enivrés de miel,
sève jaillie en parfums vifs et en couleurs,
ô prismes palpitants, petits morceaux de ciel !*

*Toute la joie du monde est mon âme jolie !
Le vent me vient — si doux, si pur, que j'en défaille, —
des profondeurs du cœur infini de la Vie,
et sa caresse en moi fait chanter des sonnailles.*

*Toute la joie de l'aube, c'est toi, mon aimée,
et tes yeux roséoux, et ta bouche en ardeur,
et la terre, sous toi, qui résonne, charmée,
et ton geste où s'épuise en morceaux tout ton cœur !*

*Toute la vénusté des femmes, c'est ta chair ;
et toute leur beauté c'est ta chair ; et leur âme,
c'est ta chair. Ah ! comprends le cri de printemps clair
qui jaillit de ta chair en triomphe, et se clame !...*

GEORGES RENCY.



La Chanson du pauvre diable

*Moi, c'est le pauvre loqueteux.
Qu'ai-je ? De sales habits en guenilles.
Est-ce tout ? Non ! moi, miséreux,
J'ai un violon ; et je fais des trilles
Le ventre creux.*

*D'autres volent ; je suis honnête,
Et c'est pour ça que je crève la faim.
Pour moi, ce n'est pas toujours fête.
J'ai pas de logement ; j'ai mal aux reins,
Je ne sens plus ma main.*

*Ceux qui dorment dans des lits chauds,
Ils ne savent pas ce que c'est que la neige,
La nuit, qui tombe sur le dos
Du pauvre, sans abri, que le vent lèche.
Ils s'en moquent ceux qui ont chaud !*

*Il y en a qui ont des femelles.
Quant à moi, je ne sais rien de l'amour.
Mes souliers n'ont pas de semelles,
Et je vois de belles femmes tout le jour,
Qui ont des robes, des châles sur elles.*

*Mais voilà, il faut que je chante les amours,
Le vin, la bonne chère, les beaux jours!*

PAUL DUBOIS.



Le Cirque

Il y a des années — depuis son enfance — qu'il n'est plus venu au cirque. Ce soir, celui-ci est bondé et il doit s'asseoir avec son père au premier rang des stalles, au niveau de l'arène.

Tout de suite la salle l'enchanté. C'est bien plus beau encore qu'une salle habituelle de spectacle, cet amphithéâtre où tout autour, jusqu'au faite, s'étagent des milliers de têtes, des milliers de faces toutes roses.

C'est bien toujours le cirque d'autrefois. Il reconnaît l'immense salle mauresque, avec tout un attirail de trapèzes et de cordes suspendu à la voûte. Il reconnaît son atmosphère, ses lustres brûlant à demi avant le spectacle, les recherches inquiètes des gens qui s'installent, tandis que la musique, foraine, joue pour faire patienter.

Et tandis qu'il attend, songeur, le spectacle, s'évoquent en lui des grand'messes de dimanches quand il était tout petit, où il rêvait délicieusement, au son de la musique chaude et triomphale de l'orgue, qu'il était un acrobate et que, monté tout au haut du cirque, héroïque et contemplé de tous dans la joie de son audace, il allait bondir de là jusque dans l'arène.

Depuis longtemps il désirait cette soirée au cirque populaire, athlétique et vital...

Et voici qu'au son de l'orchestre, s'avancent dans l'arène, sur leurs chevaux tranquilles et doux, bruns ou blancs, à longue crinière flottante, seize cavaliers, huit seigneurs, pourpoint de velours, avec crevés de satin, et toques de velours la plume au côté, et huit dames, robe longue choquant en draperie sur l'animal, et grand chapeau à plumes. Oh ! la belle évocation de chevauchées passées, de seigneurs et de dames en atours splendides, voyageant beaux et dignes à travers leurs pays.

Deux acrobates leur succèdent, deux garçons d'une souplesse évidente, l'un très jeune avec des cheveux noirs et de grands yeux étonnés, l'autre plus grand qui semble avoir une fierté, une conscience tranquille de sa force.

On a établi au centre de l'arène une sorte de pyramide au sommet de laquelle ils grimpent tour à tour pour y exécuter leurs exercices. Le plus jeune s'y tient debout sur les mains, puis, harmonieusement, il incline son corps à droite et à gauche ; le plus grand s'y soutient sur une seule main et se fait tourner lentement. Et dans ces exercices qui déploient leur poitrine splendide, ils développent aux yeux de tous leur corps d'une chair une, ferme et souple. Puis, à tour de rôle, au haut de l'édifice, ils se font pirouetter lentement sur leur tête, sans même se soutenir des mains.

La pyramide fait place à deux escaliers qui convergent vers un même plancher. L'aîné prend alors son compagnon tête contre tête, et, sans le soutenir de ses mains, il le porte en équilibre, monte l'escalier et le redescend. Le jeune garçon ouvre la bouche ; ses yeux qui veulent regarder en bas prennent une expression étrange, comme lointaine. François n'aime pas cet exercice parce qu'il lui semble que cela doit déprimer leur cerveau, que tout ce qu'ils ont dans leur pauvre tête doit en être écrasé, et qu'il ne doit plus rester en eux qu'une pensée unique, tranquille et mélancolique.

Pour terminer, ils pirouettent sur eux-mêmes tout autour de l'arène, et l'aîné le fait avec une souplesse, une rapidité, une force continue de pivot, qui fait pleuvoir sur les deux compagnons les applaudissements de l'amphithéâtre tout entier.

Vient alors sur son cheval brun, un jongleur, un Grec maigre et

sec, tout vêtu de noir, qui, à la course, tient en équilibre des objets de toutes sortes, boules, balles, verres, chapeaux, bouteilles, avec une adresse qui émerveille François. Puis, pour finir, il jongle avec des flambeaux allumés. L'effet est saisissant ; son visage maigre, son vêtement noir et la robe sombre de sa bête, s'éclairent de tout le mouvement diabolique et fou des torches. Il saute à bas de son cheval, et, au milieu de l'arène, il allume deux fusées qui s'épanouissent en étoiles, et avec elles il jongle, tout noir au milieu d'un jaillissement d'or.

Un clown fait diversion, un clown à grosse face pâle, vêtu de lilas, qui débite des balourdises à l'un des régisseurs. François l'aime peu.

Puis viennent sur leurs chevaux à large croupe, deux écuyers, homme et femme, vêtus de ridicules costumes de jockeys, qui exécutent leurs grâces et tours coutumiers.

Tant qu'ils ont leurs écuyers à dos, les chevaux, deux bêtes blanches largement bâties, avec de belles crinières flottantes, blanches aussi, suivent lentement le cercle de l'arène, la tête tenue baissée par la martingale ; mais peu à peu on leur ôte selle, brides et mors, et alors, toutes nues et toutes blanches, elles dressent la tête, et le cou tendu, les naseaux humant la course et la crinière flottante, elles courent belles comme des cavales sauvages.

Oh ! le beau spectacle, la vraie beauté vivante, qu'il attendait et qui s'offre à lui. Certes, c'est un spectacle à part, vraiment de la beauté, ces chevaux, ces bêtes magnifiques, élevées pour la perfection de la race, courant et bondissant belles et libres dans cette arène ; et ces hommes, ces jongleurs qui jouent avec de la flamme, et ces acrobates qui montrent sous le maillot leur musculature puissante, leur corps merveilleusement souple et bien fait. Et cela, populaire, avec une bonne musique un peu foraine, qui accompagne et rend héroïques tous les gestes. Et sur les gradins jusque tout en haut du cirque, deux mille personnes contemplant tout cela avec une joie d'enfants.

Une sonnerie, et voici deux acrobates, d'une originalité recherchée, deux êtres absolument disloqués, vêtus de complets cocasses qui donnent à leur corps un aspect déformé et bizarre.

Une sonnerie encore, et voici entrer, sur un magnifique cheval

noir, une écuyère, une belle fille, vêtue d'une longue robe de velours émeraude brodée d'une quille d'or, et coiffée d'un chapeau à la Rubens garni de plumes d'autruche blanches. Un grand lévrier russe trotte à côté de son cheval, levant sans cesse vers elle sa gueule soumise. Et cela forme un tableau qui charme François tout particulièrement, ce cheval noir au poil luisant et parfait, cette belle écuyère dont la robe de velours vert brodée d'or le fascine, et ce chien blanc, chien de châtelaine, qui court à côté du cheval. Ces trois êtres ont un prestige : ils lui semblent merveilleusement beaux. Il a la sensation de toute la lumière du cirque, il la sent autour d'eux. Il lui semble qu'ils se meuvent dans de l'or, dans une lumière éblouissante, toute en or et belle comme le soleil. La belle dame sourit. C'est une vraie écuyère, elle est bien du cirque, c'est bien la belle fille, vêtue de velours et coiffée du grand chapeau à plumes, qui sourit à tous en guidant le pas rythmique de son cheval, celle qui est belle pour la foule et dont la foule emporte l'image prestigieuse. François en a vu de pareilles quand il était tout petit, mais jamais il n'a senti cette écuyère aussi naïvement belle et populaire.

Son père lui dit : « Quel dommage qu'elle n'ait pas une plus belle robe » et François le regarde étonné. Cette robe de velours vert, brodée d'une large quille d'or, lui semble somptueuse, de ce bon somptueux qui émerveille et n'est pas insolent.

La belle dame sourit toujours, en maniant élégamment sa baguette. Et François regarde aussi et surtout le cheval noir, le beau cheval noir, au poil ras, luisant et parfait, peut-être trop « comme il faut », qui fait la haute école, qui change son pas selon tous les mouvements de danse de l'orchestre. Comme ses gestes sont beaux et pleins de charme ! Le cheval, la belle dame qu'il porte, et le lévrier blanc à son côté, pourraient évoluer ainsi des heures sans le lasser. Vraiment, c'est comme s'ils se mouvaient dans de l'or ; il les regarde avec des yeux d'enfant, de populaire émerveillé de voir des êtres somptueusement vêtus, se mouvoir pour lui dans de la lumière.

Et soudain choit la musique qui soutient le pas du cheval. Et ils quittent l'arène. Puis, la belle écuyère revient à pied, ayant ainsi beaucoup perdu de son prestige.

Le directeur alors, correctement vêtu et solennel, fait évoluer autour de l'arène quatre zèbres, qui, avec des petits cris plaintifs,

trottent, rétifs, sous les morsures du fouet. Et François songe combien il eût mieux valu laisser à leur liberté, ces petites bêtes faites pour vivre là-bas lointainement, sans compagnonnage avec l'homme. Et il voit soudain un grand horizon de pampas, des espaces sans fin avec des huissons et des hautes herbes, où passent près de lui des fuites de girafes immenses et candides, et des courses de zèbres en pleine liberté!

En un moment on dresse alors au milieu de l'arène un haut tambour de bois, sur lequel monte le directeur avec un poney. Et voici entrer, par fuites de huit ou dix, caavales blanches à crinière flottante, gros chevaux puissants et pommelés, grands chevaux bruns, minuscules poneys soigneusement bichonnés, soixantes bêtes qui se mettent à courir par files en sens inverses. Ils sont trop, on ne les voit plus; mais une extraordinaire sensation de mouvement, de vie, émane de tous ces chevaux sans selle, qui courent dans la rumeur sourde de leur galop, soulevant le sable, et lançant d'épaisses mottes de terre en dehors du cercle.

François est aveuglé par le sable; son père, resté assis, se gare de la poussière par son journal. Et lui, éperdu, soulevé par le mouvement de cette course continue, regarde passer par delà les deux premiers rangs, dans la rumeur lourde de ce galop énorme, des têtes blanches de caavales, crinière flottante.

Oh! lâchée de toutes ces bêtes, libres, en pleine nature! Oh! chevauchée, à travers champs, avec la bien-aimée, dans l'atmosphère froide et humide d'automne!

On ouvre l'arène, et, rang par rang, les chevaux fuient...

Et voici, pour couronnement du spectacle, le steeple-chase final.

On dresse des claies énormes, et un à un, de l'ombre des écuries, les chevaux accourent dans l'arène, montés de cavaliers rouges, comme en chasse, et franchissent l'obstacle. Un peu d'angoisse prend les poitrines. Le directeur est debout à côté de la haie, une main en poche, ayant perdu sa rectitude de tantôt, tout entier à ce saut dangereux et dernier de ses plus beaux pur-sangs. Les chevaux accourent à nouveau. L'un d'eux heurte du sabot contre la claie. Le cavalier a basculé sur sa selle. Choc dans les poitrines... Les chevaux accourent encore, et franchissent l'obstacle à tour de rôle. Oh! force de la bête énorme, qui se projette tout entière et passe, emportant le cavalier sur son dos!

Les chevaux accourent. Heurt encore. Choc dans les poitrines. N'importe ! il faut qu'ils passent ! Mais ils sont las. Ils disparaissent alors un instant, et accourent pour la dernière fois. Hop ! Le premier saute. Heurt contre la claie. Le second le suit, Heurt encore. Et voici venir le dernier. Han ! Effort énorme de la bête. Et cette fois le cheval franchit l'obstacle sans le frôler !

La musique sonne la fin. Deux des lustres s'éteignent aussitôt. Et la foule, quittant la salle où va se faire l'ombre, se hâte vers la sortie, et s'épand en masse dans la rue noire où de rares cafés sont encore ouverts.

Et François, se dégageant de la foule avec son père, s'en revient sous les étoiles, tout perdu encore dans la vision des êtres vivants et beaux qui, pendant des heures, se sont succédé devant lui.

EUGÈNE VAN DE PUTTE.



Soleil de minuit

A JEAN DELVILLE

*Dans le recul où meurt une lande de neige,
la nuit noire déride son front rongé d'ombres
et s'éveille. D'abord, c'est la ligne sanguine
où lument des îlots lointains phosphorescents
et des cimes hautes, chemues et pleurantes.
Les vieux oiseaux du jour effrayés dans leurs songes
battent des ailes grandes, pareils à des proues
qui roulent aux vagues houleuses et surgissent.
Et tout à coup, pendant que la lune s'effondre
un soleil blême émerge au-dessus des rougeurs,
sévère et froid, ressuscitant les paysages.
La mouette trompée a fui les vertes grèves,
les marins attardés s'inquiètent d'une aube*

*sitôt venue en la nocturnité dolente.
Mais bientôt, les astres apparus ont pâli,
les roches sont retombées aux lassitudes,
et la nuit s'enlargit en les mornes ténèbres
où le soleil-fantôme a croulé sa splendeur.*

HENRI DE CLASSANT.



LES LIVRES

Une Rose à la bouche

par LOUIS DELATTRE (Collection du *Coq rouge*, Havermans).

Je ne crois pas qu'il soit possible de caractériser le talent de Delattre mieux et plus intimement qu'il ne l'a fait lui-même, en cette simple phrase de la *Dédicace* de son dernier livre : « Toutes les choses me sont également si délicieuses ! » Il y est exprimé tout entier, avec son ironie légère et souriante, sa naïveté ingénument rouée, sa sensibilité capricieuse et attendrie. Eh oui ! la petite Fille peut prendre les fleurs douces qu'il lui tend ou les laisser, s'en griser ou les oublier. Il peut y avoir des larmes dans son cœur ou du trouble à ses yeux. Oh ! qu'importe ! Toutes les choses lui sont également si délicieuses ! Rien qu'à entrer en lui, elles subissent une métamorphose de féerie, une sorte de transposition béate et éblouie. Espèce de chimiste psychique, il décomposera toute tristesse jusqu'à n'en plus conserver que l'essentielle vibration de vie joyeuse. Et telle histoire de deuil à couler au travers de son art, s'y revêtira soudain de je ne sais quelles teintes pures et rieuses de ciel, qui mentent à la mort et font penser à ces eaux noires, lourdes, qui passent sous le soleil et y luisent de lumière. La vie ! il la contemple toujours au travers de l'idée un peu chimérique et enfantinement radieuse qu'il s'en est faite. Et elle est toujours bonne, toujours miséricordieuse.

Ne dit-il pas, quelque part, que jamais il ne faut insulter la Destinée ? Chez lui, toute émotion se cristallise en joie claire, en émerveillement. Toute chose ne se décelera qu'en joliesse, grâce et sourire. Et c'est ainsi qu'il parle doux et est heureux ! De même les émotions ne s'imposent pas à lui *absolument*, n'évoquent même pas l'image spécifique mais éveillent le souvenir des analogies et des ressemblances. C'est ce qui explique ses sautes de phrase, ses vagabondages en plein rêve, loin du sujet, croit-on, mais plus chuchoteurs d'impression qu'il ne paraît tout d'abord.

Carses rapprochements ont des parentés subtiles en leur candeur primesautière ; ils sont aigus en leur psychologie un peu sauvage et fruste. Ce sont de fins sentiers de pensée, méandreaux, mais qui cheminent au but : le ravissement. Les huit contes du petit livre de Delattre l'affirment en nous ce délicieux prosateur que nous savions. Lecture finie, il nous demeure dans l'âme une exquisite sensation, un peu pareille à cette rose que Lowike tenait au coin des lèvres, quand dans la petite ruelle claire, il rencontra les belles jeunes filles qui riaient...

Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre

par MAX ELSKAMP (Paul Lacomblez, éditeur, Bruxelles).

Toute la semaine n'étant qu'une joie (l'année de même, la vie de même !) voici se dire la joie d'un très beau poète devant la joie de vie. Et ce livre est une bouche éclosée en paroles jolies de toutes les couleurs.

Or, mon ravissement s'en va par le pays fleuri exquis qu'est cette semaine chantée..., par ce pays

*où les cloches chantent aussi
entre les arbres qui s'embrassent
devant les gens heureux qui passent.*

Et voici se chanter Lundi, brun et beige, couleur de foule, avec

ses ouvriers en fête, ses Saints Patrons, son vin joyeux, et ses joyeux jeux populaires.

Puis voici se chanter Mardi, blanc et clair, simple et candide,

et fleurant bon les draps nouveaux.

Puis Mercredi, *lilas et rose*, — *chantant-fleurant*, — *Mercredi ainsi qu'un bouquet.*

Puis Jeudi, vert et tendre et jeune, — *baisers donnés, baisers à rendre*, — Jeudi délicieux des amoureux.

Puis Vendredi, ardent et rouge, splendide de vie

car enfin sonne l'heure des bouches.

Enfin Samedi, noir et sombre, car la nuit tombe — douce ! — sur la semaine.

Or, voici se chanter Dimanche ! Voici Dimanche bleu — *Flandre et la mer entre les branches* — *rire à la vie aux lointains bleus.*

Et ma chanson lors à sa fin.

Ah ! ne vous l'ai-je dit, ce livre est une bouche éclose en paroles jolies de toutes les couleurs !...

Poèmes

par EMILE VERHAEREN (Edition du *Mercur*e de France)

On dit que Verhaeren n'aime plus guère ses *Moines* et ses *Flamandes*, et cela se comprend presque, à considérer que ces livres n'entrent pour rien dans l'œuvre véritable du maître. Nous les retrouvons pourtant avec plaisir en cette édition du *Mercur*e, et, malgré le moule parnassien qui semble gêner parfois, nous y reconnaissons la première affirmation, déjà toute personnelle, de l'extraordinaire talent qui nous éblouit aujourd'hui. Quant aux poèmes réunis sous ce titre suggestif : *Les Bords de la route*, ils sont bien le bouquet, disparate un peu, des fleurs cueillies, de-ci de-là, au long du chemin de l'œuvre.

Il en est de doux merveilleusement, d'autres ouvragés comme de précieuses orfèvreries, d'autres tristes et sanglotants, d'autres enfin où déjà le poète prend, selon son expression :

Le mors aux dents vers l'infini.

Mais tous, profondément, sont marqués au coin de cette personnalité admirable, de cette belle palpitation humaine, qu'est l'âme d'Emile Verhaeren.

Et chanta la feuillée

par CHARLES BERNARD.

En tête de cette plaquette qui nous révèle un Jeune, inconnu de tous hier encore, et pourtant merveilleusement doué, il faudrait mettre en épigraphe bien des fragments de l'*Art poétique* du grand bien-aimé poète Verlaine :

*De la musique avant toute chose,
et pour cela préfère l'Impair...
De la musique encore et toujours !...*

Car ces vers délicieux ne sont qu'une délicieuse musique.

Poésie claire, en effet, poudrée d'étoiles fines et scintillantes, et dont les s nombreux font frissonner de très musicales soieries...

De belles lignes y ondulent ; des formes nues s'y meuvent doucement, — lointainement ; de grands décors splendides s'y érigent ou s'y meuvent ; et il s'en exhale de vaguement tristes sentiments et des rêveries.

Nuits d'étoiles, sentes rêveuses, ébauches, rêves, caresses, coloris et pierreries, phalènes bruissnantes, et *ruisselets chanteurs et berceurs de perles*, musiques enfin, exquisés ! c'est tout ce petit livre charmeur, qui me laisse

le souvenir d'harmonieuses griseries.

L'Homme jeune

par HENRI VAN DE PUTTE (Collection du *Coq rouge*, à Bruxelles).

Sous sa complexité émotionnelle, au travers de tous ses enchevêtrements de rythmes et de sensations, ce livre apparaît en très simple et pénétrante unité, d'une ligne psychique très tenuement persistante.

Ce n'est que l'élan d'un cœur avide, ce n'est que le bond d'une jeunesse vers la vie ouverte et hospitalière. D'abord, l'amour, rayonnant, en soleil illusoire, en prestige de beauté sur toutes choses, l'enivrement du soi décuplé, la joie d'être, la joie d'être doublement !... et l'aspiration folle des embrassements totaux, le désir de joindre en une seule étreinte, dont l'aimée petite et jolie serait le vibrant cœur, le ciel et l'art et la forêt et toute la nature. Puis, brusquement, l'en-mille-morceaux du rêve, la chute imprévue et lourde, la douleur, atténuée en tristesse, adoucie en mélancolie et, enfin, la convalescence et l'essor encore, plus calme, vers la vie claire et jeune et belle toujours !

En sa courbe simple, le livre m'évoque très nettement l'image du va svelte et fougueux d'un jet d'eau... En colonnette lisse, l'eau fuse d'un vol vers le ciel, vers la lumière. Ah ! joie d'être couleur de lumière ! Leurre de croire qu'on va le toucher cet ensorceleur azur souriant, et l'eau monte et, gaie, chante. Mais, soudain, le jet se reploye et c'est la chute en cent poussières, en effrittements de diamants humides.

Semblablement l'œuvre, aux premières pages, s'irruë, halète d'impatience et d'ivresse. Les aspirations sont larges, illimitées. Croit-il pas, le pauvre, qu'il tient toute la destinée captive entre ses poings ? Et après le désenchantement, le broyement du cœur, il pleure en petites proses lasses, musicales, toutes frêles flagues d'âme stagnante, où il se plaît à mirer son chagrin.

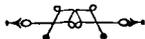
L'œuvre ainsi, tout entière, est d'une humanité très naïve, très chaude, et c'est pourquoi on l'aime. Sans doute, le style n'est pas impeccable et le métier, souvent, trahit l'artiste. Mais qu'importe après tout si elle vibre !

Vibrer !... Toutes ces proses vibrent, de couleur et d'amour ! Vibrer ! C'est le mot caractéristique qui, pleinement, en spécifie le procédé et l'émotivité. Car Vandeputte est essentiellement un *pointilliste*. Il n'a d'un paysage que la vision en taches crues de couleur, il n'a d'une passion que la sensation en grands coups de sang, en cris ! Le pointilliste se révèle même dans la forme... tous ces oh (n'y en aurait-il pas trop, peut-être ?) tous ces ah !... toutes ces phrases en un seul mot, en un seul adjectif résumées, ne sont-ils pas des touches de couleur, des effleurements d'impression ? Les paysages et les scènes en deviennent plus animés, plus remuants et lumineux, d'un papillotement chatoyant et mouvementé : vert et or !... ciel bleu... et bêtes... cris et baisers... blanc, rouge et fleurs !...

Ceci peut être l'originalité, mais c'est aussi le défaut. Il y a, en effet, dans l'*Homme jeune*, de la fougue, de la jeunesse, des crachées de sève et de talent, mais il manque la concentration, la sereine possession de soi, l'harmonieuse mélodie de l'être qui se sait. Les émotions sont fortes mais non intenses. Le poète se diffuse et se déplie, il ne sait se condenser. Il a trop de vie en lui pour songer d'éternité. Et c'est pourquoi, lecture achevée, il ne reste du bouquin non tel souvenir spécial de geste ou de parole, mais bien simplement l'impression de la parabole frémissante et gracieuse de cet amour envolé et qui tomba.

Ceci est un livre à relire. Il dit un peu de nous... hommes jeunes, nous nous y retrouvons et aux jours de lassitude, nous y viendrons boire un peu d'ardeur. Ce premier livre, s'il manque de la plénitude et de la correction définitive d'une œuvre, demeure beau d'effort et de puissance. Il est ondoyant et polychrome et affirme impérieusement, pour l'avenir, la splendide virtualité de son auteur.

L'ART JEUNE.



CHOSSES

Nous recevons la lettre suivante :

« Mes amis,

» Pour couper court aux interprétations qui se sont produites à l'occasion du banquet que vous me faites l'honneur de m'offrir, sachez que je suis très heureux d'avoir vu les jeunes prendre l'initiative de cette fête et que joyeusement et nettement je les approuve en tout.

» Bien votre

EMILE VERHAEREN. »

Le Banquet Verhaeren aura lieu le 24 février, à l'*Hôtel Métropole*, place de Brouckère. L'habit n'est nullement de rigueur.

Nous avons déjà reçu pour le Banquet un très grand nombre de souscriptions. La liste complète en sera publiée dans le prochain. La limite extrême pour leur réception est fixée au 17 février.

L'Ame nouvelle, revue exclusivement réservée aux œuvres des Jeunes, paraîtra prochainement à Paris.

Elle nous est chère par avance à cause de la similitude de tendances qui existe entre elle et *l'Art jeune*.

Font déjà partie de son comité : Maurice Dumont, administrateur; Charles-Henry Hirsch, Paul Fort, Edmond Pilon, Saint-Georges de Bouhélier, Tristan Klingsor, Jean Weber, André Lebey, André Ruijters et Henri Van de Putte.

Le *Salon d'Art idéaliste*, qui s'est ouvert en janvier à la Galerie Saint-Luc, manque absolument de diversité, de révélations et, encore davantage, d'unité, malgré l'uniforme dogme idéaliste sur lequel l'a bâti Jean Delville. Nous n'y avons remarqué vraiment que les très belles œuvres, déjà vues, de Delville, un délicieux groupe d'enfants par Lagae et le pur chef-d'œuvre d'un maître qu'est *l'Amour virginal* de Victor Rousseau.

Le Salon *Pour l'Art*, lui, nous ressert en somme le menu de l'an passé. Mais ne parlons pas des horreurs qu'on y peut voir; il nous faudrait des pages! Disons seulement que *l'Enterrement de Laermans* est d'une originale et poignante splendeur, et que les nombreuses œuvres d'Emile Fabry nous révèlent un admirable artiste, sachant donner avec une ligne, un regard, un geste, une infinie émotion.

Dans le *Soir*, Piccolo nous révèle une particularité vraiment intéressante des symbolistes. Il paraît qu'ils ont eu l'audace de se servir du mot « or »! (ah! si c'était au moins celui de la publicité du *Soir*!) Mais le plus amusant de la révélation, c'est que, parmi tous les vers de versilibristes infâmes que cite péle-mêle le Mûsieur, il a glissé — oh! avec une naïveté si sereinement ignorante! — ce bon brave vers parnassien de Giraud : « Crève sous le soleil comme un grand abcès d'or ».

M. Georges Dwelshauvers a fait le 6 février, au *Salon d'Art idéaliste*, une conférence splendide sur *l'Ame dans l'Art*.

A lire : A la *Revue blanche* : *Les Persécutions en Russie*, par Léon Tolstoï. Au *Coq rouge* : *Le Rire de Mélissa*, un éblouissant poème de Francis Vielé-Griffin; *Le Tatouage*, par Georges Eekhoud; des vers d'Elskamp; *Sur la Route*, par Blanche Rousseau, une prose d'une merveilleuse palpitation; et enfin, de Maurice des Ombiaux, un très juste article affirmant *Notre Esthétique*, et un conte : *Au Vert*, dont nous poigne intensément la belle sentimentalité. Dans le même *Coq rouge*, Camille Mauclair soufflette d'un geste magnifique la lâcheté cabotine de M. Coppée envers Oscar Wilde. Non seulement tous les artistes, mais tous ceux qui ont le cœur droit et bellement humain, applaudiront avec nous à sa fière splendide indignation. A la *Renaissance idéaliste* : *Paul Verlaine*, par Albert Fleury, et certains beaux vers d'Edmond Pilon. Au *Rêve et l'Idée* : une superbe et claire méditation de Saint-Georges de Bouhélier sur *l'Emotion*. Cela nous fait heureusement oublier de malencontreuses pages de dénigrement sur l'énorme Henrik Ibsen. Au *Réveil* : du Van Lerberghe, du Rency, du Stefan George et du Rousseau (M. Albert Arnay dirigera désormais le *Réveil*). Aux *Pages de la Wallonie de l'Indépendance belge* : *Rosamonde et Lancelot*, une légende jolie de Paul Dubois. A la *Ligue artistique*, de notre ami Lévêque, une lettre splendide d'exaltation vitale, que Delville ferait bien de méditer.

Au prochain : Comptes rendus de *Ballades*, par Paul Fort; *Le Poème de mes soirs*, par Edmond Pilon; *Les Villes tentaculaires*, par Emile Verhaeren; *César-Antechrist*, par Alfred Jarry; *Aux Ecoutes*, par Edouard Ducôté; *Emile Verhaeren*, par Albert Mockel, etc.

Erratum : Au numéro précédent, dans la *Ronde* de Charles Van Lerberghe, 2^e vers, au lieu de : *dans ma main rose et ronde*, lire : *ta main dans ma main rose et ronde*.

H. V.

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

BRUXELLES

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale
Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Trouseaux, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys FOULARD, GANTERIE
Calicols, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	SPECIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.
Cretonne pour Ameublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre **Catalogue général**, qui est envoyé **gratuitement**.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre, on peut toujours se renseigner sans acheter.

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS Exposition générale et grande mise en vente DES ARTICLES D'HIVER

Une prime sera donnée pour tout achat à partir de 10 francs.

Occasion extraordinaire

Tapis des Flandres première qualité. Le mètre carré **16.75**

FOYER laine à franges, toutes teintes **6.90**

L'Art Jeune

15 mars 1896

2^e ANNÉE

3

- Discours . . . Henri Van de Putte
» . . . Georges Eekhoud
» . . . Francis Viélé-Griffin
» . . . Albert Mockel
» . . . A.-Ferdinand Herold
» . . . Camille Mauclair
» . . . Camille Lemonnier
» . . . André Ruyters
» . . . Emile Verhaeren

BANQUET
VERHAEREN

Des 150 exemplaires de la plaquette : Emile Verhaeren, dont si gracieusement, l'éditeur Edmond Deman fit don aux souscripteurs du Banquet, il ne reste plus que cinq ou six exemplaires. Les souscripteurs qui, n'ayant pu assister au Banquet, désireraient pourtant en avoir le Souvenir, sont priés d'envoyer leur demande à l'*Art jeune*. Les premiers arrivants recevront la plaquette immédiatement.

Nous donnerons, au prochain, une brève étude sur le Salon de la *Libre Esthétique* et sur les conférences qui y seront faites.

Au prochain : Fragment de la *Légende de Vie*, livre à paraître en avril, de Camille Lemonnier ; poème de Viélé-Griffin et comptes rendus de tous les livres en retard.

L'*Art jeune* est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, y exposer ou défendre des idées. L'*Art jeune* est aux artistes.

Adresser manuscrits, revues et livres, à l'*Art jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

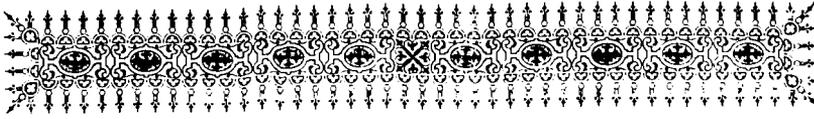
ABONNEMENTS :

Belgique, 5 francs. Le numéro, 60 centimes. Etranger, 6 francs.

OUVRAGES NOUVEAUX :

COLLECTION DE « L'ART JEUNE ». — *Douze petits nocturnes*, par André Ruyters.

COLLECTION DU « COQ ROUGE ». — *Une Rose à la bouche*, par Louis Delattre. — *Philaster*, par Beaumont et Fletcher, traduit par Georges Eekhoud. — *L'Homme jeune*, par Henri Van de Putte.



LE BANQUET VERHAEREN



GRÈS simplement, l'œuvre entier d'Emile Verhaeren fut célébré le vingt-quatre février dernier, en la salle de l'*Hôtel Métropole*.

Fête familiale et intime, mais aussi, ainsi que nous l'espérions, manifestation grandiose et fervente, toute palpitante d'admiration et d'amour! Aussi, la plus cordiale réunion de frères d'art, dont le charme se prolongera infiniment en notre souvenir. Ah! n'est-ce pas que ce fut un beau geste d'enthousiasme vers le Poète?...

Tous nous l'avons senti entrer en nous, infuser aux bouches béantes de nos cœurs son irrémédiable chant de beauté, de force et de passion. Et c'est pour cela que nous étions cupides d'une fête pareille où, enfin! nous avons pu exprimer la haute tendresse exaltée de nos cœurs, pour son œuvre et pour Lui.

Les luttes dernières, les attaques de quelques rares mais fieleux doctrinaires de lettres — peuh! convulsions d'agonie, spasmes hystériques d'une dégénérescence indéniable — eussent trouvé leur fin dernière et triomphale dans ce Banquet, s'il n'y avait longtemps que toutes ces choses étaient oubliées et annulées aux yeux des artistes. Aussi ce que les organisateurs du Banquet avaient voulu, uniquement, c'était réunir tous les fervents de l'œuvre de Verhaeren, à la même heure, en une seule pensée d'admiration et une seule acclamation éclatante! Et encore! les réunir tous eut été impossible. Car la ferveur pour ses vers balbutie à toutes les bouches : ici, là, très loin aussi, partout! où encore? que sais-je! Les admirateurs des

Flambeaux, des *Villages* et des *Villes*, sont perdus dans le cycle anonyme des continents ! Ils sont légion, mais on ne saurait les nommer ni les préciser : parce qu'ils sont n'importe où, en n'importe quelle parcelle de nature où l'on pense large, neuf et beau, où l'on rêve, où l'on vit vraiment... Aussi le vingt-quatre février, n'était-ce que l'avant-garde seule de ces légionnaires qui dardaient vers le Poète leur lumineuse enthousiaste joie de le fêter.

Et ceux-là lui disaient : « O Maître ! voici des fleurs, voici nos cœurs, voici des phrases, prenez, et songez que c'est l'offrande symbolique de toutes les admirations et de toutes les amours épanouies vers vous, par toute la terre ! Et dites ? ces présents ! ne sont-ils pas bons et chauds à votre grande et vaillante âme d'homme et d'artiste ? »

Or, nous osons croire qu'il songea : oui. Car son émotion et ses paroles furent une récompense chère et une significative réponse au tressaillement des lèvres, au regard des yeux, à l'effusion des mains et des cœurs !

*
* *

A sept heures, la presque totalité des souscripteurs encadraient les tables du *Métropole*. A la table d'honneur avaient pris place : à la droite de Verhaeren : Camille Lemonnier, Constantin Meunier, A.-Ferdinand Herold, Henri Van de Putte et Paul Sainte-Brigitte ; à sa gauche : Francis Viéél-Griffin, Georges Eekhoud et Albert Arnay. Aussitôt après venaient, continuant l'immense table « fer à cheval » : Maurice Maeterlinck, Camille Mauclair, Edmond Picard, Marie Mali, Maurice des Ombiaux, Fernand Brouez, Albert Mockel, André Fontainas, Elisée Reclus, Georges Rency, Blanche Rousseau, Henry Maubel, André Ruyters, Charles Van der Stappen, Xavier Mellery, Erasme Raway, Firmin Van den Bosch, Octave Maus, Marie Closset, Bertha et Marie Mertens, Charles Van Lerberghe, Grégoire Leroy, Victor Gilsoul et d'autres, et d'autres, mais il faudrait les citer tous, puisque tous étaient des artistes connus et des amis du Poète ; il est plus simple de renvoyer pour cela, à la liste des souscripteurs que nous publions à la fin de ce numéro.

Le repas — faut-il en parler ? — a paru à chacun copieux et exquis ; les rires ont allumé bien vite partout de la jeune et amicale

gaîté; et les causeries nous ont insensiblement amené à l'heure attendue des toasts et des discours.

Notre ami Henri Van de Putte s'est alors levé, le premier, et a prononcé les paroles suivantes, d'une voix haute, mais parfois tremblante d'émotion :

Ce n'est pas uniquement, cher maître et grand ami, au nom d'une revue d'art que je prends ici la parole; mais plutôt au nom de tous les Jeunes, quels qu'ils soient, c'est-à-dire de tous ceux qui expriment, dans leurs œuvres, cette éternelle et splendide jeunesse de la vie dont votre œuvre a atteint le paroxysme. Donc, je parle, à la fois, au nom de tous ceux qui sont ici présents et de ceux qui sont loin, n'importe où, mais qui vous savent et vous aiment, au nom de toute l'actuelle génération artiste et vraiment humaine qui se résume magnifiquement en votre œuvre et en vous!

Ah! aujourd'hui tout naît, tout se crée, tout s'épanouit! Nos âmes sont de vie et de soleil gonflées à en éclater! Car, comme a dit Francis Viélé-Griffin, les temps héroïques sont révolus. L'heure humaine, elle aussi, dans tous les domaines du cœur et de l'intelligence, est une heure émerveillée d'éclosions inattendues, et éblouissamment envolée l'éternelle lumière de vie et la claire aube pure de l'ère nouvelle. Et celui-là qui, dans son œuvre, nota cet essor libre des cœurs, cette extraordinaire jeunesse exaspérée de vie; celui qui nous conserva, avec toute sa splendeur exaltée, le geste d'envol jeune d'aujourd'hui vers demain; c'était celui-là qu'il fallait fêter et acclamer! et que nous étions éperdûment avides de saisir en les bras et de serrer contre le cœur de notre bel exultant enthousiasme.

Telle, en effet, est la vraie, et j'affirme, Messieurs, l'unique raison d'être de ce banquet : permettre à l'ardente voix de notre admiration d'acclamer Verhaeren au nom de tous et devant tous!

Or, voici réalisée en toute sa joie la fête que nous espérions. L'*Art jeune* en prit l'initiative première, et il serait de mon devoir, parlant en son nom, de le rappeler. Mais il n'importe! puisque, je le sais, tous dès longtemps vous la désiriez du fond du cœur.

Et c'est même pour cette raison, n'est-ce pas, que ce banquet est

en même temps pour nous tous, la plus belle des fêtes et la plus pure des joies? Fête et joie! oui, car il nous y est enfin permis d'y exalter, hautement, dignement, et avec ferveur, un tel poète et son œuvre.

Messieurs, je bois à notre bien-aimé Emile Verhaeren!

D'un Jeune, au nom des Jeunes, donc des derniers venus dans la littérature, au nom aussi de notre revue qui en Belgique en est l'organe, ces paroles de chaude admiration ont été coupées fréquemment par d'enthousiastes applaudissements.

Puis Georges Eekhoud a parlé, très ému lui aussi, de l'œuvre splendide et libre de Verhaeren, de sa forme personnelle, violente et pure, mais aussi de l'homme au cœur infini de beauté et de bonté, le plus loyal ami de ses frères d'art, des Jeunes et de tous :

MESSIEURS,

En offrant ce banquet à Emile Verhaeren, nous fêtons le poète intransigeant et le généreux esprit; nous saluons en notre ami un écrivain génial, interprète du meilleur des hommes.

Je m'incline profondément devant ce noble caractère en même temps que j'exalte l'œuvre puissante et originale. Ce n'est pas le moment et le lieu d'analyser cette œuvre. D'autres que moi vous évoqueront sans doute, en quelques phrases, les grandes lignes et l'ensemble de cette série de poèmes pathétiques.

Je me bornerai à proclamer Verhaeren un « créateur » dans la plus haute acception du mot. C'est un maître de la forme et de la règle qu'il a triomphalement dégagées des formules et des règlements. Il a créé sa propre forme, sa propre règle. Et il a bien fait. Son art lui a donné raison, car il n'y a de formes et de règles que celles imposées par notre propre conscience et adaptées aux exigences de notre tempérament. L'art n'est pas plus immuable que la nature; comme elle il évolue sans cesse, comme elle il se transforme et se renouvelle constamment.

Verhaeren a écrit ce qu'il sentait, ce qu'il voulait et comme il le voulait, en dépit des assimilateurs et des pasticheurs qui se flattent

d'imposer aux artistes libres et inspirés, leur fétichisme et leur servitude. Verhaeren s'est forgé une langue à part au diapason de son âme orageuse, une prosodie à l'image de son cœur passionné et volcanique.

Pour exprimer des idées nouvelles et rendre des sensations inédites, il a inventé un verbe nouveau. Celui-ci est inséparable de celles-là. Je ne vois pas plus Emile Verhaeren voué à l'alexandrin classique que Michel-Ange obligé de soumettre ses compositions titanesques aux retouches prudentes de son contemporain Raphaël.

Non, Verhaeren appartient à cette race de novateurs et de poètes absolus dont les créations ne se mesurent pas aux syntaxes et aux grammaires de rimeurs assagis et conformes. Sans vouloir contester le talent et l'habileté de ces répétiteurs de la littérature, il est naturel que la jeunesse leur préfère les écrivains d'avant-garde, les conquérants de domaines nouveaux. C'est très bien Racine, Voltaire, Hérédia et Anatole France, mais que diable, Messieurs les pépiniéristes de lettres, nous en avons assez de vos boutures et de vos greffes de ces arbres estimables. Faites-nous grâce de vos sous-Baudelaire et de vos sous-Banville ! C'est assez d'arbrisseaux de la même essence. Si nous estimons les Vestales parnassiennes qui entretiennent dévotement le foyer allumé aux foudres du génie de Victor Hugo, nous acclamons et nous vénérons les apôtres, les novateurs hardis, ceux qui se chauffent de leurs propres flammes, ces nouveaux Prométhée qui dérobent un rayon nouveau à l'astre éternel, ces forgerons téméraires mais sublimes, qui semblent frapper leurs poèmes sur l'enclume des orages et incendier leurs métaphores aux éclairs mêmes de la tempête !

Et notre cher Verhaeren est un de ces ravisseurs du feu divin !

Les plus forts sont les plus doux, a-t-on dit souvent.

En songeant à Emile Verhaeren, nous ajouterons :

Les plus grands sont les meilleurs.

Jamais cet artiste robuste et fougueux n'a connu les mesquineries, les basses compétitions, les envies cuistreuses qui dégradent tant de gens de lettres et qui finissent par déteindre sur leur art, par imprégner celui-ci d'un relent rance et moisi qui pue la vieille bigote, le cafard et l'impuissant.

Verhaeren est allé tout droit son chemin sans se préoccuper de ses censeurs et de ses pions.

Plongé dans son noble travail, l'esprit peuplé de conceptions grandioses, comment vouliez-vous qu'il songeât aux aboiements des roquets et aux piqûres des mouchérons ?

En revanche, je ne sache pas qu'il se soit produit un événement littéraire, qu'un débutant sincère se soit révélé, qu'il ait paru un beau livre, sans que Verhaeren ait applaudi chaleureusement et ait spirituellement fraternisé, communiqué avec celui qui lui procurait cette émotion artistique.

Dirai-je les encouragements qu'il n'a jamais marchandés aux nouveaux venus, son incessante collaboration à toutes les jeunes revues, son enthousiasme, son appui, ses conseils prodigués à tout ce qui, comme lui, a soif de liberté, de justice, de renaissance, à tout ce qui est désireux, altéré d'*art nouveau*, de *vie nouvelle*.

Foin des pastiches et des conventions ; à bas les masques et les préjugés ! Tels sont ses cris de guerre.

Personne plus que lui ne se réjouit du mérite et du succès de ses frères d'armes. Personne n'exalte ses émules et ses féaux, ne les défend au besoin contre les dénigreur et les envieux avec une si ardente crânerie ! Et pour ce qui me concerne, c'est en l'estime de Verhaeren que j'ai puisé mon principal encouragement.

Aux étapes de notre rude chemin, aux relais de cette vie d'écrivain, particulièrement douloureuse en Belgique, nous avons pu chaque fois nous serrer loyalement la main, sans méfiance et sans arrière-pensée, heureux l'un de l'autre, solidaires, la tête haute, et je me suis remis en route avec un nouveau courage, prêt à affronter des persécutions qui, d'ailleurs, ne se sont pas fait attendre, après qu'il m'eut dit, lors du banquet que les Judas m'offraient avec les apôtres : « Ton art a raison, tu fais bien ! Courage ! »

Toute sa carrière est une leçon d'honneur, de dignité et de tenue. Il est tout le contraire du « gendelette », du scribe à tout faire qui, pour de l'argent, salit et bafoue les grands caractères, et se livre aux pires félonies.

Pour me servir d'une expression de Camille Mauclair : Verhaeren incarne la véritable aristocratie intellectuelle.

Dans sa vie, dans sa conduite, il a répudié et flétri tout ce qu'il méprise dans les choses de l'art, c'est-à-dire : l'égoïsme, la bassesse, la fausseté.

Il a compris et proclamé, par son éblouissant exemple, que la véritable esthétique ne pouvait être que le triomphe d'une absolue noblesse d'âme.

Aussi, Messieurs, vous tous qui l'aimez et l'admirez, est-ce avec une émotion orgueilleuse que je bois non seulement au superbe poète, à l'auteur des *Villes tentaculaires*, des *Flambeaux noirs*, des *Débâcles* et des *Campagnes hallucinées*, mais encore à l'ami, au frère d'armes, à l'*homme*, à notre cher, à notre grand Emile Verhaeren.

Au nom des poètes français, Francis Viélé-Griffin a salué alors le génie de Verhaeren en les nobles paroles que voici :

MESSIEURS,

En parcourant, naguères, pour la première fois, cette belle et hospitalière cité, je me demandais — nous nous demandions, quelques amis et moi — si, fière à bon droit de son activité et de ses richesses, elle avait conscience d'un privilège rare entre tous, si elle s'enorgueillissait autant qu'il lui sied de la gloire de son poète;

Messieurs, votre présence ici, ce soir, nous soit une altière réponse.

Venu de loin porter à Emile Verhaeren, l'hommage d'une admiration profonde et que j'eusse préférée muette, j'ai peu de titres, hors l'invitation aimable des organisateurs de cette fête, pour prendre parmi tous, la parole; souffrez donc que ma voix impersonnelle assume l'hommage unanime.

Il est bon de vivre, une heure, nos communs enthousiasmes; je chercherais en vain un meilleur prétexte à cette réunion. La gloire du poète a lieu de son fait : il a suffi que son œuvre soit. Tardif ou précoce, l'assentiment de la foule n'anoblit qu'elle : la noblesse du poète préexistait.

Le bénéficiaire de cette soirée, ce n'est pas Emile Verhaeren Poète, c'est nous tous — et, en nous, la foule — qui, nous haussant à l'intelligence de son œuvre, avons enrichi notre âme de ses prodigues largesses.

Notre joie de ce soir se décuple, sans doute, de la présence parmi

nous d'un homme de bonté et de beauté ; mais elle est née de la certitude que nous est, par lui, dévolu une richesse et une noblesse : nous fêtons, sous ses yeux, l'agrandissement du patrimoine de l'art, du commun héritage ; vous vous réjouissez que le poète soit fils de votre race dont il exalte le prestige et éclaire la conscience, et nous, nous écoutons avec joie chanter encore, en nouveaux rythmes fiers et sûrs, le doux et mâle langage de France.

Messieurs,

Par les rues tortueuses ou rectilignes des *Villes tentaculaires* où tous nous avons erré, la statue du Capitaine victorieux s'est dressée à notre rencontre, « au carrefour des abattoirs et des casernes » ; — la carrure métallique du Bourgeois constituant et volontaire y fait face à l'effigie du Saint de qui la foi douce groupa les hommes à l'ombre de sa bonté, — nous n'y vîmes pas la statue du Poète.

C'est que lui-même et lui seul, il en est l'architecte et le ciseleur :

ΚΕΚΡΟΤΗΤΑΙ ΧΡΥΣΕΑ ΚΡΗΝΙΣ

La base en est d'or sonore à Thèbes

Aere perennius :

A Rome elle est plus éternelle que l'airain.

Verhaeren s'est dressé une statue ; elle est de bronze et de granit, elle affronte un ciel orageux et tragique, elle regarde au septentrion, au-dessus des mers de tourmentes, de hasards et de victoires, la seule étoile qui ne dévie pas.

Au piédestal s'adosse un *moine* étique qui songe ; une *flamande* charnue y accoude le large rire des kermesses ; les *soirs* l'ensanglantent aux carnages des couchants ; le *flambeau* brandi de la lune en fantomatise la silhouette ; le fleuve devant elle pousse la *débâcle* du printemps et voici, sur les *chemins*, les passants *apparus*, en exode des *campagnes hallucinées* vers les *villes tentaculaires* ; le crépuscule du matin s'éclaire, nous guettons les *Aubes*.

La statue est belle, farouche d'attitude, volontaire, grave et exaltée à la fois, puissante du geste, hautaine un peu de front, et le regard s'en va vers l'infini.

Elle est de taille haute, et telle qu'elle en impose au plus indifférent, au plus hostile; qu'importe, vraiment, au bronze que le frôle, inconsciente où malicieuse, impuissante en tous cas à nuire, l'aile grêle et crochue des chauve-souris.

Ce soir, tourné vers l'artiste qui nous honore par l'admiration qu'il a provoquée en nous, vers l'homme de qui la vie est un exemple et l'amitié un titre, je m'écrie avec une joie intime de participer Messieurs, à votre enthousiasme :

Honorons tous le grand Poète!

Selon le vœu de toutes les personnes présentes, Edmond Picard a ensuite été prié de lire un des poèmes de Verhaeren, ce à quoi il s'est d'ailleurs prêté avec une bonne grâce charmante et après quelques laudatives paroles. Il lui a été d'autant plus aisé de nous dire *Le Fléau*, le plus beau poème des *Campagnes hallucinées*, que l'éditeur Edmond Deman avait gracieusement fait don à tous les souscripteurs, quelques instants auparavant, d'une luxueuse plaquette contenant une pièce de chacun des cahiers de vers du Poète. Tous l'en remercient ici infiniment.

Après cette lecture, il y eut une interruption dans les toasts. Le dessert fut servi. Les conversations reprirent plus ardentes. Et le champagne coula.

Dans l'entre-temps, étaient arrivées de la part de M^{mes} Lemonnier et Van der Stappen, deux admirables gerbes de fleurs. Elles jonchaient de coloris frais la blancheur de la nappe, devant Verhaeren.

Le silence s'est refait après le dessert. Et au nom du *Réveil*, Albert Arnay a dit quelques aimables paroles de sympathie « au poète, au critique et à l'ami ».

Puis ç'a été Albert Mockel qui a porté à Verhaeren ce *Toast* :

TOAST A ÉMILE VERHAEREN

*Jadis, au temps farouche des épopées,
les grands guerriers chevelus, bondissants,
brandissaient les éclairs indomptables des épées.*

*Chevauchant, marchant à travers les forêts,
ils étaient venus vers les villes
où des hommes aux longues mains pâles
semaient de fleurs épanouies les voies stériles.*

*Pour éluder le poids lourd de leurs pieds débiles,
ces hommes-ci marchaient d'une cadence égale,
harmonieux et blancs comme glissent les cygnes ;
et jamais, sous l'appel du couchant triomphal,
ils n'avaient dépassé les remparts rectilignes
qui devant eux dressaient les murs de l'horizon.*

*Mais quelques-uns, lassés de leur morne prison,
levaient des yeux avides vers la plaine
et, parfois,
ils rêvaient de soleils nouveaux, d'étranges mers
et d'aubes suspendues sur des plages incertaines ;*

*et, quand parurent les grands cavaliers rouges,
ouvrant alors les portes toutes larges,
leurs mains aux mains guerrières unies,
avec eux, à travers la plaine,
vers la forêt, vers les mers sans limites,
ils partirent, marchant de montagne en montagne
vers les conquêtes à venir.*

*Ainsi vers toi, frère d'une autre race,
vers toi qui as passé, fougueux et fort, devant nos villes,
je lève mes mains étonnées ;*

*vers toi que, du haut des remparts immobiles
nos yeux suivaient, lorsque tu vins avec tes beaux chevaux cabrés,
j'agite à la lumière l'allégresse des oriflammes
et nos cœurs, bondissants de vivre, te saluent.*

*Là-bas, aux rives douces de la Meuse
parmi le rire ailé des ramures,
et la cantilène balancée des yeuses
en confidences,*

*parfois il semblait à nos fronts juvéniles
qu'un souffle libre passait aux feuillures
et montait, par delà la courbe des forêts,
vers la patrie immortelle de l'azur.*

*Alors tu es venu, avec ton regard fier et sûr,
menant de front, de val en plaine,
la course indomptable de tes jeunes étalons.*

*Il y avait autour de toi des bruits de glaives ;
des cercles d'éclairs éblouirent la nuit,
et devant toi stridait le cri de la victoire.*

*Or, nous t'avons suivi
lorsque tu chevauchais aux territoires sans limites ;
et par les plaines, par les forêts,
vers les mers aux lignes infinies,
vers l'orient vermeil où l'or fleurit Ophir,
notre joie saluait, aux routes triomphales,
ta gloire qui marchait de montagne en montagne
à la conquête de l'avenir.*

Le poète Henri de Régner, absolument empêché, étant absent, A. Ferdinand Herold a pris la parole au nom du *Mercur de France*, et pour rappeler une fête similaire qui eut lieu quelques jours auparavant à Paris :

Quelques écrivains et quelques artistes, amis ou admirateurs d'Emile Verhaeren, se sont réunis jeudi dernier à Paris, en un dîner intime. Ils voulaient, eux aussi, célébrer l'apparition des *Villes tentaculaires* et la réimpression des *Flamandes* et des *Moines*; et ils ont signé l'adresse que voici :

« Réunis à Paris, ce soir, pour nous associer au banquet qui lui est offert à Bruxelles, nous adressons à Emile Verhaeren l'hommage de notre admiration et de nos sympathies.

Brasserie d'Harcourt, 20 février 1896.

Signé : Henri de Régner, Francis Viélé-Griffin, Stuart Merill,

Alfred Vallette, Edouard Ducôté, A.-Ferdinand Hérold, Rodolphe Darzens, Adrien Mithouard, Jean de Tinan, Albert Saint Paul, Paul Valéry, Robert de Bonnières, André Fontainas, Pierre Louys, Charles Henry Hirsch, Edouard Dujardin, Jacques Emile Blanche, Henry Gauthier Villars, André Lebey, Armand Point, Paul Fort, Maxime Dethomers, Ligné-Poë, Paul Armand Hirsch, Henri Albert, Rachilde, Félix Fénéon, Alfred Jarry, Remy de Gourmont, Gaston Danville, Robert de Souza, Léon Paul Fargue, Henry Bataille, Maurice Beaubourg. »

Et je suis heureux, au nom de ces artistes, comme au nom du *Mercure de France*, que je représente ici ce soir, de vous dire, mon cher Verhaeren, quels vœux nous faisons tous pour votre prospérité et votre gloire.

Le dernier toast, mais non le moins substantiel et charmeur, fut celui de Camille Mauclair. Voici :

Emile Verhaeren,

Par ma voix, et par ce geste, je vous propose ici le salut du voyageur, l'hommage de l'artiste, et l'accolade de l'ami.

Des souvenirs, des amitiés précieuses m'ont attaché à ce pays : je ne m'y sens point étranger, j'y pense comme à une des plus chères provinces de ma patrie spirituelle. Je l'ai parcouru : et en ses régions diverses j'ai pressenti les rapports secrets qui l'unissent aux œuvres des rénovateurs de votre art national, dont les plus considérables testateurs sont près de vous à cette heure de joie, comme ils le furent aux heures de lutte.

En l'eau obscure, dense, mystérieuse des canaux, propageant aux horizons les mirages qui naissent du ciel et du songe, en les grandioses houillères, en les herbages fraîchis des plaines naïves où déjà s'élève la senteur marine, j'ai entrevu l'idéal ingénu et tragique, l'alliance de simplicité et de rêve qui est toute cette race. Pour tous ceux qui sont présents, le pèlerinage des Flandres m'a éclairé sur la renaissance d'une génération qui a marché avec nous, mes cama-

rades venus de France et moi-même, tranquillement, loyalement depuis des années, malgré tout et selon le droit.

Mais lorsque j'ai envisagé votre œuvre, Emile Verhaeren, j'ai compris que vous aviez apporté en ce pays plane quelque chose d'inusité qui sans doute lui manquait : un amoncellement majestueux et colossal de montagnes aux faces violentes, où se lit encore le bouleversement de l'ardente terre première !

Oui, par la persévérance de votre esprit et l'ingénieux acharnement de votre art, vous avez, Emile Verhaeren, au milieu même de cette contrée méditative, démenti son visage natal, calmement étendu sous le ciel et vers l'eau, par l'exaltation d'un tumultueux monument lyrique qui ne ressemble à aucun autre !

Là, l'air libre et glacé des altitudes circule ; et du haut de ces rochers surprenants, veinés d'or et de sang, débris de cités éteintes ou laves pétrifiées hors du sein de l'antique terroir, descendent inépuisablement des sources de vie, lucides et riches en énergies, vers l'eau qui dérive dans vos plaines, et y confrontait seulement jusqu'ici le visage de la rêverie à celui du silence !

Emile Verhaeren,

Mon âme bien moindre, ma bonne volonté du moins aussi fidèle, en ce soir sont venues à ces fontaines vitales que vous nous avez révélées : et c'est vers elles que par ma main, allégoriquement, elles tendent cette coupe que dédie à la vôtre le geste de mon toast cordial !

Que nous soit dévolue à nous tous l'existence hautaine de constructeur et de penseur dont nous vous devons l'exemple et le bienfait ! Emile Verhaeren, que le sentiment d'avoir été dignement vous-même vous tienne en sérénité ! Joyeusement je bois à vous.

C'est alors que Henri Van de Putte s'est levé pour donner lecture des télégrammes de félicitations et de sympathie arrivés pendant la fête, de la part de Maurice Beaubourg, Antoine Van Dyck, Max Elskamp, Victor Remouchamps, Maurice Van der Meylen, José Perrée, Gustave Kahn, Georges Rodenbach, Maurice Wilmotte, Robert de Souza, Charles Stuyts, Edouard Ducôté, les admirateurs

anglais de Verhaeren, Henri de Régner, Eugène Demolder, Hector Denis, Félicien Rops, Hubert Stienet et Richard Ledent.

Camille Lemonnier a clôturé la série des toasts par cette rapide mais magnifique étude de l'œuvre entier d'Emile Verhaeren. Nous la reproduisons ici *in extenso* :

Je me reporte aux jours anciens : je revois la petite maison amie là-bas. Il venait des jeunes gens, des poètes, des artistes ; on s'y préparait pour le combat ; on y disait des paroles ardentes ; et je n'étais pas encore l'aîné, nous avons tous le même âge de rêve et d'espoir... C'est là, mon cher Verhaeren, que je vous ai connu. C'est là que vous m'avez lu vos premiers vers. Vous êtes de ceux qu'on aime tout de suite parce qu'on sait qu'on les aimera toujours. J'eus la joie de ne pas vous admirer par degrés ; je vous fus conquis sitôt que me fut révélé le signe qui vous prédestinait. Rien ne s'en est allé, ni la voix, ni le geste avec lesquels m'étaient dits ces vers tumultueux. Un cor rauque et dur y sonnait, le beau cuivre déjà de votre âme de plus tard. Il y a une chose de nous qui nous précède dans nos œuvres jeunes ; elle grandit, elle se transsubstantie ; elle n'en est pas moins l'homme que nous allons devenir ; et peut-être, je le crois, les forts ne connaissent que le recommencement de la jeunesse à chaque livre. C'étaient les *Flamandes*. Un moût puissant tout à coup, après des siècles, fermentait. Ce fut la sensation de quelqu'un entrant, la serpe d'or au poing, dans les vignes lascives autrefois saccagées par l'ivresse des peintres panthéistes et à son tour vendangeant le meurtre et l'amour. Un rut convulsait les rythmes, grappant au long des vers les images forcenées. Mangeailles, buvailles, copulations et tueries se débridaient en ces rouges kermesses, allouviées de vin et de sang. La priapée flamande fut restaurée, la grande fête des symboles païens qui fit la joie des maîtres de Flandres. On perçut le bouillonnement d'une sève âcre et longtemps recuite, le coup de sang aux tempes d'une hérédité pétulante et qui crève en des spasmes. Ce fut l'explosion d'un tempérament épris d'outrances dans le coloris et la sensualité. Une race se délivrait en ce bouquet d'essences enragées aux aromes de marais et de terreau gras, aux fleurs poivrés et crus odorant la sueur et le blé

mûr, les râbles et l'herbe foulée. Les *Flamandes* mémorèrent les bacchanales copieuses de Rubens et de Jordaens comme ces eponymes de la bombance et de la luxure eux-mêmes avaient, en les ruralisant, mémoré les furieuses mythologies.

Emile Verhaeren n'a pas recommencé ce livre : celui-ci garde dans son œuvre une valeur d'exception ; il a la signification d'un retour aux origines ; il libère la filiation, la sujétion patriale, l'être vierge régi par l'instinct et les milieux. Il fut le livre qu'il fallut qu'il fit avant d'écrire les autres. Tout ainsi s'ordonne dans la destinée de ceux qui sont voués à laisser de leur passage une expression qui vive après eux. Verhaeren écrit les *Flamandes* ; il y scelle, sous les métaux lourds, la part de son âme qui lui vint des ancêtres ; mais elle renaît sous d'autres formes, et il y a toujours de la mort et de l'amour à cette âme magnifique et barbare. Elle était épique déjà dans la joie ; celle-ci se déchaînait si forcenée qu'elle en hurlait plutôt de douleur ; le vers éclatait comme un cri et comme un râle ; toutes les roses de l'amour étaient écarlates de ressembler à des caillots de sang ; la pastorale était barrée de croix comme les routes d'un cimetière. Eh bien, c'est la Mort seule qui va rester après les violons, cassés de rire jusqu'au sanglot. Elle est comme la démence énorme de cette œuvre du poète qui commence par l'ivresse rouge et se poursuit à travers les hallucinations noires. Ne cherchez plus ici son image voluptueuse et fardée ; nous sommes dans le cycle de l'horreur. Elle est la mort bruyante qui va devant les tambours, la mort cauteleuse qui guette au fond des puits, la mort ironique qui danse sur les routes en agitant son trousseau de vers... C'est elle qui, sous le froc et la cagoule, trouant les crânes de ses bruits de cloches, affolant les âmes d'un vertige de damnation, râpant les genoux aux pentes de la révolte et de la pénitence, passe dans les *Moines*, la croix aux poings où même un Dieu en trépassant consacra sa royauté éternelle. C'est elle encore qui, au seuil des *Soirs*, ce porche merveilleux qui ouvre le monde hanté où va séjourner le poète, se dissimule, à l'affût de l'âme déjà chancelante, et, avec des paroles insidieuses, lui persuade de la suivre aux ombres sans espoir :

*Je veux marcher vers la folie et ses soleils,
Ses blancs soleils de lune au grand midi, bizarres,
Et ses lointains échos mordus de tintamarres
Et d'aboiements, là-bas, et pleins de chiens vermeils.*

Et ces deux vers comme le tintement frêle d'un jouet qui se casse :

*L'inconscience gaie et le tic-tac débile
De la tranquille mort des fous, je l'entends bien!...*

Puis la voilà qui, dans les *Débâcles*, se démasque, hypocritement apitoyée, et mêle ses doigts d'ossements, avec lesquels elle sonnait les tocsins furieux de la tuerie, aux poings qui l'appellent et sonnent le glas :

*— O la folie! — et la cloche tragique où pendre
Mes mains, mes pauvres mains, pour appeler la mort!*

Et la voici encore, la mort des minuits hagards, des nuits de démence et de révolte et de doute. C'est elle qui, au fond des chapelles de la dérélition, allume les *Flambeaux noirs*. Elle parle bas, d'une voix chuchoteuse, comme la prostituée des carrefours. Elle est la *Dame noire* offrant ses seins à la douleur du monde :

*Je suis belle comme la mort
Et suis publique aussi comme elle.
Aux douloureux traceurs d'éclairs
Et de désirs sur mes murailles,
J'offre le catafalque de mes chairs
Et les cierges de mes funérailles.*

Celui qui fut le passant de la démence phallique, d'un songe lourd de sensualité animale est devenu le pénitent de la démence des âmes, le poète visionné par l'ironique et fragile fantôme de la raison humaine. Le Flamand des jardins de la joie qui, d'une serpe ivre, vendangeait le vin et le sang, s'est frayé avec la hache les halliers de la désespérance. Parti des confins de l'humanité élémentaire, il franchit les territoires intermédiaires pour aboutir aux hautes spiritualités, aux domaines du rêve et de l'hallucination. Les *Soirs*, les

Débâcles, les *Flambeaux noirs*, les *Apparus dans mes chemins* sont les étapes de cette progression vers des horizons sans cesse élargis, vers le chanaan de son terrible et sombre idéal. C'est alors qu'il s'atteste un des poètes absolus de ce temps, un de ces redoutables autochtones qui demeurent isolés parmi les langages courants... Il y a là d'effrayants puits d'affliction où quelqu'un se lamente et hurle avec une voix comme chez Dante et Jérémie. Il s'entend là des cavernes de vociférations et de sanglots comme ressuscités des Prophètes. Il en descend les spirales, il en veut sonder le tréfonds. C'est comme l'endosmose de toute une humanité misérable qu'assume ce plongeur aux ténèbres de la conscience. La suggestion est consternante : on perçoit les stades indubitables de la rupture d'une âme. Des orgueils préliminaires, de la graduelle vacillation du sens, elle roule vers les agonies de la raison :

*Mon orgueil tait son blasphème
Et s'exalte sous les abois de mes douleurs.*

Aux *Débâcles* s'angoisse la certitude de l'irréremédiable :

*Mes doigts, touchez mon front et cherchez là
Les vers qui mangeront un jour de leur morsure
Mes chairs. Touchez mon front, mes maigres doigts, voilà
Que mes veines déjà comme une meurtrissure
Bleuâtre étrangement en font le tour, mes las
Et pauvres doigts
.
Et vous aussi, mes doigts, vous deviendrez des vers
Après les sacrements et les miséricordes,
Mes doigts, quand vous serez immobiles et verts
Dans le linceul, sur mon torse comme des cordes,
Mes doigts qui m'écrivez, ce soir de rauque hiver,
Quand vous serez noués — les dix — sur ma carcasse
Et que j'écraserai sous un cercueil de fer
Celle orde carcasse qui casse.*

Enfin, la raison est morte :

*En sa robe de joyeux morts que solennise
L'heure immobile à l'horizon,
Le cadavre de ma raison
Traîne sur la Tamise.*

La Douleur partout crie matériellement en ces vers, qu'on dirait étirés sur des claies, strapassés sur des chevaux et qui sont vraiment de la chair vivante aux nerfs régrédillés, aux muscles tordus comme le câble d'un cabestan. Un symbole, physique à force d'intensité, tangibilise, chez ce poète d'une race si plénièrement physique, jusqu'aux plus subtiles nuances de l'abstrait. La décroissance de la raison revêt ici, au fond d'une chambre de tortures, les apparences d'un supplice corporel où l'âme est sa propre tortionnaire et inexorablement se scarifie et se dépèce recommençant sur elle-même les furieuses imaginations de Jan Luyken. Des trois volets de ce tryptique de l'orgueil, de la démence et de l'effroi, une odeur d'inceste et de pourrissoir émane lourde, féline, vertigineuse comme émanait des *Flamandes* la senteur viride et fauve des animalités au giron des étés. Par des schémas outrés, par des correspondances essentielles d'images et de couleurs, s'avère le don prodigieux de tout incorporer et d'exprimer, à l'égal d'un organisme, l'inorganique même, les pures entéléchies spirituelles. Verhaeren est le poète optique des régions de l'Être et du Mystère. C'est par là qu'il ne cesse pas de s'affilier aux extraordinaires peintres de ses Flandres et qu'il persiste lui-même le plus substantiel et le plus féroce des coloristes. Sa vision est comme le foyer même de son art concret, réalisateur, synthétique : elle a l'intensité brûlante, la force d'attraction et de centralité d'une lentille ; elle est le creuset où, en vue des transfigurations idéales, se résorbe le Réel. Et cette vision toujours est forcenée, hallucinée, paroxyste, signalant d'inouïes aptitudes à transposer dans le rêve les évidences, à se conférer les affres de la loi rompue, à vivre l'anormal, les épouvantes de la raison sur les margelles de l'abîme, les interlaps des cataclysmes, le frisson de l'imminent, en sorte qu'elle devient, cette vision, l'expression exacerbée de la Panique. Dans le cirque en proie aux mimes et aux histrions, parmi nos mièvres langues de rhéteurs, Verhaeren est le Barbare méprisant des esthé-

tiques byzantines et qui pousse une clameur d'art sauvage. Ses vers se congestionnent de fracas rauques et lourds ; ils évoquent des gongs de beffrois, des tumultes de laminoirs, des ronflements de meules, de puissants chariots roulant dans un port. Ils ont des polychromies d'ors et de pourpres, brasiers flambants où furent concassés des vitraux et des pierreries, où rutilent du soleil et du sang. Instinctif, spontané, touffu, tourmenté, irréductible, le poète se propose le violateur du temple, le briseur des vases sacrés. Il apparaît, dans le tourbillon de ses images, un grand ingénu violent.

Mais ce n'est encore là que de la littérature et une telle âme échappe aux procédés par lesquels on voudrait la définir. Elle va plus haut et plus loin ; c'est sa beauté de défier les esprits symétriques qui, pour la comprendre, se souviennent encore d'eux-mêmes. Elle est grande de tous les excès qui la font dissemblable des autres ; elle a le vertige de ne ressembler à aucune ; et elle demeure, dans sa grandeur, infiniment solitaire et triste. Par là, elle échappe à la mesure ; ceux qui espèrent l'amoinrir en la mesurant n'aboutirent qu'à mieux faire sentir qu'elle les dépassait... Verhaeren s'apparente à la famille des Tragiques. Il est hanté par le mystère perpétuellement et les destinées. Il a les pleurs de la douleur, il en a bien plus « les abois ». Elle est l'Isis noire de ses cryptes, gemmée des lourdes et précieuses joailleries de sa terreur et de son adoration.

Le paroxysme et son génie spécial ; c'est la flagellation sans trêve dont il fait saigner son âme parmi les calvaires et les charniers. Il a le goût de la mort et du sang, des fontaines de sang comme chez Rubens et Ribera, de la hideuse mort putride et verte annelant à ses doigts des chapelets de viscères ou, comme la mort du moyen âge, pesant en ses balances d'os la fragilité des Dominations. Elle traverse ici tout le Cycle. Elle est comme la main effrayante qui nous guide à travers ses passages, et elle ressemble à la folie ; elle rit et sanglote ; elle porte un masque sur sa face camuse ; elle ne cesse pas d'être la grande épouvante. Elle était déjà dans la vigne luxurieuse ; elle nous ouvre les seuils d'ébène des *Soirs* ; elle nous fait descendre les marches de la crypte qui se prolonge sous les *Débâcles* et les *Flambeaux noirs*... Vous la verrez paraître une dernière fois dans les *Campagnes hallucinées*.

*La mort a bu du sang
Au cabaret des trois cercueils.*

Déjà c'est la farce macabre de Klauber, de Holbein et de Rethel : ce n'est plus la *Dame noire*, ni le spectre qui sonnait le glas de la raison ; ce n'est plus le destin vers qui montaient les abois de la Douleur. La Mort s'est extériorisée : l'âme bientôt va guérir. Rappelez-vous, dans les *Apparus*, les deux pièces finales : *Celle du jardin* et *Très simplement*. C'est le signe annonciateur : tout le mal n'est pas encore en allé, mais un commencement de paix signale l'alanguissement délicieux de la souffrance. Elle ne rugit plus du fond des cavernes, comme un lion altéré. Il passe un murmure léger d'oraisons. Peut-être l'excès de la souffrance était encore de l'orgueil ; le poète s'est humilié ; il s'écoute espérer en du silence : on sent la douceur d'une délivrance prochaine.

Si dans les *Campagnes* une convulsion de l'ancien mal perce encore, ce n'est déjà plus que le lancingement d'une blessure qui se ferme. La douleur va mourir d'avoir touché à la mort et de n'être plus que le dernier cercle des ondes par-dessus le gouffre où l'âme sombra et d'où elle est remontée. Ainsi s'achève le grand Cycle noir ; la Mort, ménétrier de la kermesse des *Flamandes*, râcle ici, de l'archet enragé dont elle faisait danser Luxure et Tuerie, l'âme toute vive et nue. Comme elle menait là-bas la sarabande des instincts rués, elle disloque et désarticule, en ces vers de morgue et d'hôpital, la pauvre raison humaine pantelante sur les tables et les lits. C'est la grande chorée des affres et de la douleur. Et ensuite elle s'en va ; on la voit, troubadour militaire, trimbulant sur son cheval bonhomme, décroître au lointain des *Campagnes hallucinées*. Elle n'est plus qu'un symbole terrible et ridicule qui annonce la venue des autres, consolateurs. Le patient des *Soirs* et des *Débâcles* s'en amuse comme d'une poupée surannée ; il la raille et la bafoue, et toute peur cependant peut-être n'est pas partie. Quand paraîtront les *Villages illusoires*, vous n'apercevrez plus par-dessus la haie que son suppôt, le funèbre et machinal fossoyeur.

L'ère de la douleur est révolue : le poète sort des ombres et interroge les vivants. Il va par les berges, il va par les bourgs. Lui, le pèlerin de la mort, il devient l'hôte du chemin des hommes. Ce ne sont que de bonnes gens comme aux vieilles estampes, des artisans, les petits métiers qui sont la vie. Mais prenez garde à leurs gestes minutieux et sournois, à leurs yeux clandestins, et ils ne disent rien :

ils en demeurent hagards et inconnus d'eux-mêmes. Et c'est la Parabole. Ils ont un sens dans la destinée humaine ; leur labeur est essentiel comme les vérités éternelles. Ils sont l'ombre de quelqu'un qu'on ne voit pas et qui est devant eux...

Voici le *Passeur d'eau* :

*Le passeur d'eau, la main aux rames,
A contre-flot depuis longtemps,
Ramait, un roseau vert entre les dents.*

Voici les *Pêcheurs* :

*Les vieux pêcheurs de la rivière
Qui longuement depuis hier soir
Pour on ne sait quelle pêche nocturne
Ont descendu leur filet noir
Dans l'eau mauvaise et taciturne.*

Voici le *Menuisier* :

*Le menuisier du vieux savoir
Fait des cercles et des carrés
Tenacement, pour démontrer
Comment l'âme doit concevoir
Les lois indubitables et fécondes
Qui sont la règle et la clarté du monde.*

Et puis, c'est le *Sonneur* et ces extraordinaires *Cordiers*, les plus belles peut-être et les plus étranges de toutes ces figures de l'aventure de la vie :

*Dans son village, au pied des digues
Qui l'entourent de leurs fatigues
De lignes et de courbes vers la mer,
Le blanc cordier visionnaire
A reculons, sur le chemin,
Combine avec prudence entre ses mains
Le jeu tournant de fils lointains
Venant vers lui de l'infini.*

Et lui aussi, le poète, il est le cordier de tous les fils lointains venus du Mystère et de l'Infini. Il les tresse et les détord : il y sent son âme nouée et toutes les choses humaines. Il s'est dépris de ses douleurs anciennes, mais il demeure le captif du Rêve, il rôde avec inquiétude parmi les analogies. C'est l'heure où il est requis par les Symboles. C'est le premier pas aussi vers cet art des vieilles images et des signes énigmatiques, comme sur les tarots, comme aux très anciens grimoires, et qui sera pour lui l'occasion de se renouveler en renouvelant la chanson populaire. Il recherche les formes simples de la complainte et de la légende, et selon la loi de son esprit, il ne cesse pas de s'y montrer tragique et puissant. Une lointaine humanité s'y réveille, cette humanité du temps de la mort et de la souffrance qui fut la sienne, où il vécut comme en un trouble moyen âge de l'âme. Mais elle n'y crie plus dans la démence; elle-même, comme lui, a senti passer le souffle qui délivre. C'est parfois un charme subtil de mélancolie, un émoi d'espoir et de choses qui vont naître; la bonne chanson chante et ignore qu'elle s'afflige encore dans l'*Almanach* que guirlanda d'ingénieuses vignettes son ami, le beau peintre Van Ryselberghe. Et c'est un elleluia comme au mois de Marie, ce sont les Grâces d'une âme revenue de la mort à la Bonne Dame, après l'autre, la terrible *Dame Noire* des *Flambeaux*, l'Isis ténébreuse de son culte morbide et de ses râles... Tout à coup, par un retour brusque à la grande forme du Cycle, voici que se dessinent à l'horizon, dans d'aigres ciels tourmentés, les *Villes tentaculaires*. Mais ce n'est plus qu'un tonnerre lointain, c'est le dernier spasme de cette âme amère qui, du fond d'un tombeau de marbres et de métaux, hurlait vers la Douleur. Il la transporte chez les hommes; il doute maintenant qu'elle soit éternelle.

*Et tandis que la foule abat, dans la douleur,
Ses pauvres bras tendus vers la splendeur,
Parfois, déjà, dans le mirage où quelque âme s'isole
La beauté passe — et dit les futures paroles.*

Vers quelle évolution le haut vol de la pensée, après les livres merveilleux où régna la Mort, portera celui qui pour notre race s'est attesté l'expression la plus émouvante du Poète? Je ne préjuge rien,

je sais seulement que les *Aubes* vont succéder aux ténèbres et je retiens ces deux vers admirables ; ils ont pour moi un sens de prophétie :

*Parfois, déjà, dans le mirage où quelque âme s'isole
La beauté passe — et dit les futures paroles.*

C'est bien la délivrance cette fois ; le cor rauque et dur qui sonna l'hallali de la mort s'est effacé au lointain de la paix enfin venue. Et d'autres musiques, je crois, vont être entendues, simples et grandes, puisque c'est le génie d'un tel poète de ne rien faire que de grand.

Je me défends d'avoir voulu faire une étude littéraire ; elle eût été bien inutile devant vous qui connaissez la splendeur de l'Œuvre. De lumineuses pages furent écrites pour en exprimer le sens et que signèrent de Régnier, Viélé-Griffin, Mockel, Picard, de plus récentes aussi où les Jeunes, venus après ces aînés, à leur tour avec dévotion voulurent être les ambassadeurs de ce Prince des obsessions magnifiques. J'ai seulement désiré me mettre un peu près de l'âme exceptionnelle qui le voua à être un homme plus triste et plus haut que les autres. Pieusement, fraternellement, je me suis penché, j'ai écouté sa lamentation infinie ; elle l'accorda avec la douleur de l'humanité à travers les âges. Grand poète et poète humain entre tous, il ne lui a manqué ni la gloire d'être passionnément aimé ni celle, plus amère et précieuse cependant, d'être méconnu. Aujourd'hui est jour de réparation et d'acclamation. C'est l'œuvre accomplie que nous célébrons et c'est l'œuvre à venir. De pareilles réunions servent à marquer l'étape franchie et à faire présager l'étape prochaine... Esprit libre, âme infiniment véhémement et douce, âme sauvée et promise aux métamorphoses, très aimé Verhaeren, des poètes ici vous ouvrent les seuils de mémoire.

Ses paroles ont soulevé notre joie la plus splendide à nous tous, amateurs de Verhaeren, dont il disait l'amour si bellement en phrases luxuriantes et mélodieuses !

André Ruyters lut encore alors ce noble toast de Stéphane Mallarmé :

*A Verhaeren
au neuf et grand poète
si je ne suis un de ceux, ici,
pressés, auprès de l'ami valeureux
pour toast
j'élève, avec une solennité
intime
en le lisant, ce soir, dans
les dix livres de Poèmes aux
Villes Tentaculaires
ma joie du grandiose, du
vrai jusqu'au poignant et au
tendre, de l'étrange, du tumultueux,
du grave qu'accorde, entre eux,
selon un génie humain, son Vers.*

Et il finit par ces mots : « Et donc, Verhaeren, au nom de Stéphane Mallarmé, au nom de notre Prince, je bois à vous! »

Le silence total se fit, et Verhaeren se leva. Nous n'accompagnons d'aucun commentaire ses paroles, par une douce gêne que lui et tous comprendront, mais nous jurons seulement que les larmes en jaillirent des yeux et du cœur à plus d'un d'entre nous... Et ces paroles furent vraiment trop belles d'abnégation et de bonté.

D'abord, un instant, il ne sut parler, tant l'émotion l'étreignait... mais il raffermi vite sa voix, et dit :

MES AMIS,

Je voudrais trouver un mot non encore banalisé par les circonstances pour vous exprimer ce que depuis quelques jours et en ce moment-ci, j'éprouve. Tant de joie me ravit, que les mots pour la dire défont et que ce sont précisément les plus simples qui apparaissent les moins insuffisants. Laissez-moi donc proclamer ici, que tout bonnement je vous remercie du fond de mon être et que je mets dans ce remerciement toute mon émotion, toute ma force de sentir et toute ma violence d'âme.

Ce remerciement, je l'adresse et aux poètes qui jeudi dernier, à Paris, se sont réunis à mon intention, et à chacun de vous, qui, à cette heure, entourez cette table. Je l'adresse d'abord à mes aînés et à mes maîtres : Edmond Picard, Camille Lemonnier, Georges Eekhoud; je l'adresse à mes si chers et si brillants camarades, à mes frères intellectuels de France et de Belgique, qui font si nombreuse et si belle ma vraie famille; je l'adresse à mes collaborateurs au *Cog rouge*, à l'*Art moderne*, à la *Société nouvelle*, au *Mercur*, à la *Revue blanche*, à l'*Ermitage*, à *Pan*, au *Réveil*, au *Magasin littéraire*, à l'*Idée moderne*, à l'*Art jeune*, à la *Lutte*, au *Libre Journal*, à l'*Art wallon*, à la *Plume*; je l'adresse à mon déjà ancien ami et éditeur Edmond Deman; je l'adresse à vous tous mes lecteurs et mes attentifs qui vous êtes rassemblés ici; je l'adresse enfin à tous ceux qui à cette heure pensent à moi et rendent cette manifestation vraiment trop large et trop fervente pour ne s'adresser qu'à un homme.

Depuis quinze ans, que se sont succédées chez nous ces fêtes littéraires, ce qui intéresse particulièrement, c'est que, toujours, elles ont été provoquées par la jeunesse. Les nouveaux venus s'affirment en classant ceux qui les précèdent. Ils les admettent ou les récusent. Ils en font des drapeaux ou les piétinent comme des ruines. Ce fut d'enthousiasme qu'ils acclamèrent jadis Camille Lemonnier, qu'ils célébrèrent Georges Eekhoud. En ces deux triomphes, la beauté de l'heure fut réalisée par leur lyrisme et par leur foi. On sentait qu'ils inauguraient ou qu'ils continuaient ce qui désormais en Belgique ne doit plus périr : l'exaltation d'une œuvre et d'un nom, ou plutôt l'exaltation des lettres à travers un nom. Car le culte pour un écrivain n'est que prétexte à un amour plus haut et plus réel : l'amour des jeunes pour l'art. Et aujourd'hui comme il y a dix ans, comme il y a trois ans, c'est leur passion tenace pour la beauté, c'est leur adoration, genoux ployés mais front haut, vers l'idéal, qui donnent la vraie signification à ce banquet.

Après les deux premières générations littéraires de notre pays, en voici une troisième aussi ardente et confiante que ses devancières. Elle se présente nette en ses haines et ses admirations, pavoisée d'espoir et de hardiesse, âpre et violente et haletante de vie et de bataille, telle enfin qu'apparaissent ceux qui partent pour la glorieuse et dangereuse aventure. Elle sait combien en cette Belgique d'indif-

férence grise, de sommeil littéraire, où l'on connaît beaucoup mieux les titres de bourse que les titres de nos livres, où le ventre semble la capitale du monde organique qu'est notre corps, où le cerveau est le carrefour de toutes les idées banales, de tous les jugements usés, de tous les axiomes éculés, qui se croisent dans l'espace et le temps, il lui faut d'énergie pour résister à la veulerie nationale, pour oser dire carrément qu'on est dans la vie uniquement un romancier ou un poète et pour faire admettre, grâce à la survivance d'une flamme merveilleuse qu'on détient en soi, que la race dont on sort est authentiquement la même que celle qui produisit jadis les Van Eyck, les Paul Rubens, les Quentin Metsys et les Jordaens. Sinon comment légitimer que de tels arbres miraculeux eussent pu grandir en d'aussi pauvres et stériles bruyères ?

C'est donc une joie et un orgueil pour nous tous de voir les jeunes de ce temps-ci se vouer de toute leur âme aux lettres comme on se voue à quelque grande cause sacrée : soit à la science, soit à l'humanité, soit à Dieu.

Tous ceux d'entre eux que je connais sont de superbes enflammés. Quelques-uns déjà se sont propagés, cœur et âme, en des livres; d'autres se détaillent en des revues.

Tous résistent au milieu torpide, à la bassesse et à la nullité ambiantes. Ils refusent de se contenter de la médiocre existence d'argent et d'honneur pour en rêver une autre de tenace vaillance et d'aiguë volonté, et ce sera peut-être grâce à eux, et à ceux qui après eux feront comme eux, que la notion de fierté et de dignité intellectuelles ne périra point dans notre race.

Et voilà pourquoi en vous remerciant avec toute ma gratitude, vous tous qui êtes ici, c'est cependant à eux, aux jeunes, que je songe surtout en levant mon verre.

Et Verhaeren se tourna vers les Jeunes ! et il but à eux ! Et tous criaient leur joie et applaudissaient.

* * *

Mais, mes amis, voici la fin de la fête... Chacun serre la main du Poète ou l'embrasse, exprimant à nouveau sa fraternelle sympathie.

Verhaeren, en ce moment d'émotion, paraît heureux du bonheur ressenti de tant d'amitiés franches, spontanément offertes !

Des groupes se sont formés bientôt au fond de la salle, et l'animation se divise en conversations affectueuses qui disent la joie éprouvée d'une telle fête, trop brève hélas !

Pour nous, elle est inoubliable, cette fête ; elle constitue l'hommage suprême et passionné rendu au génie du poète, la plus fière attestation de notre vitalité littéraire, et la plus belle et claire espérance en l'avenir.



LISTE DES SOUSCRIPTEURS AU BANQUET VERHAEREN

Adam, Paul, homme de lettres.
Arnay, Albert, directeur du *Réveil*.
Barbasch, Boris, étudiant.
Beaubourg, Maurice, homme de lettres.
Benham Hay, correspondant du *Corriere di Napoli*.
Bernard, Charles, de l'*Art jeune*.
Biernaux, Auguste, secrétaire du *Coq rouge*.
Blème, Gaston, de la *Lutte*.
Bonhomme, Marcel, de l'*Art wallon*.
Brouez, Fernand, directeur de la *Société nouvelle*.
Cardon, Charles-Léon.
Le Caveau verviétois.
Chainaye, Achille, directeur de la *Réforme*.
Chainaye, Hector, homme de lettres.
Charpentier, Alexandre, artiste peintre.
Chomé, Léon, professeur au Conservatoire.
Ciamberlami, Albert, artiste peintre, de *Pour l'Art*.
Closset, Marie, de l'*Art jeune*.
Colmant, Prosper, artiste peintre, de *Pour l'Art*.
Cooremans, Armand, étudiant.
Coppens, Omer, artiste peintre, de *Pour l'Art*.
Cousin, Fernand.
Culus, Gustave, avoué.
de Bousies, Maxime, hommes de lettres.

de Gouves de Nuncques, William, artiste peintre.
De Groux, Henry, artiste peintre.
Delattre, Louis, du *Coq rouge*.
Delchevalerie, Charles, du *Réveil*.
Deltenre, Ernest, étudiant.
Deman, Edmond, éditeur.
de Marès, Roland, homme de lettres.
Demolder, Eugène, du *Coq rouge*.
Denis, Hector, professeur à l'Université libre.
de Régnier, Henri, homme de lettres.
des Cressonnières, Jacques, professeur à l'Université nouvelle.
Desmet, Alfred.
des Ombiaux, Maurice, du *Coq rouge*.
de Souza, Robert, homme de lettres.
Destrée, Jules, homme de lettres, représentant.
Deutscher, Paul, secrétaire de la *Section d'Art*.
Dubois, Paul, de l'*Art jeune*.
Ducôté, Edouard, directeur de l'*Ermitage*.
Dwelshauvers, Georges, professeur à l'Université nouvelle.
Eekhoud, Georges, du *Coq rouge*.
Elskamp, Max, homme de lettres.
Ensor, James, artiste peintre.
Fabre, Gabriel, artiste peintre.
Fabry, Emile, artiste peintre, de *Pour l'Art*.
Flé, Georges, artiste musicien.
Fontainas, André, homme de lettres.
Fort, Paul, secrétaire de *Pan*.
Geefs, Adrien, artiste peintre.
Gérardy, Paul, du *Réveil*.
Gevaert, Gustave.
Gide, André, homme de lettres.
Gilsoul, Victor, artiste peintre.
Godart, Olivier.
Guequier, Albert, du *Réveil*.
Hallet, Max, avocat.
Hannotiaux, Alexandre, artiste peintre, de *Pour l'Art*.
Havermans, Xavier, éditeur.
Héger, Paul, professeur à l'Université libre.
Hennebicq, Léon, avocat.
Héroid, A.-Ferdinand, du *Mercure de France*.
Heymans, A.-J., artiste peintre.
Hippert, Théodore.
Horwath, Clément.
Kahn, Gustave, homme de lettres.

Khnopff, Fernand, artiste peintre.
Khnopff, Georges, homme de lettres.
Laermans, Eugène, artiste peintre.
Lameere, Auguste, professeur à l'Université libre.
Lebœuf, Henry, homme de lettres.
Lecomte, Emile, homme de lettres.
Ledent, Richard, du *Réveil*.
Leempoels, Jef, artiste peintre.
Lekime, Léon, homme de lettres.
Lemonnier, Camille, homme de lettres.
Leroy, Grégoire, homme de lettres.
Mabille, Valère, industriel.
Maeterlinck, Maurice, du *Coq rouge*.
Mali, Marie.
Mallarmé, Stéphane, homme de lettres.
Marlier, Paul.
Marlow, Georges, du *Réveil*.
Massin, G.
Mabel, Henry, homme de lettres.
Mauclair, Camille, homme de lettres.
Maus, Octave, de l'*Art moderne*.
Mellery, Xavier, artiste peintre.
Merill, Stuart, homme de lettres.
Mertens, Bertha, de l'*Art jeune*.
Mertens, Marie, de l'*Art jeune*.
Meunier, Constantin, statuaire.
Mithouard, Adrien, homme de lettres.
Mockel, Albert, homme de lettres.
Monnom, Hector, éditeur.
Monseur, Eugène, professeur à l'Université libre.
Mussche, Paul, de la *Lutte*.
Neujean, Xavier, avocat.
Nocq, Henri, artiste peintre.
Nys, Francis, artiste peintre.
Olin, Pierre, du *Réveil*.
Otlet, Paul, avocat.
Ottevaere, Henri, artiste peintre, de *Pour l'Art*.
Paillard, Henri, artiste peintre.
Perrée, José, homme de lettres.
Picard, Edmond, avocat, sénateur.
Pierron, Sander, secrétaire du *Coq rouge*.
Ramaekers, Georges, directeur de la *Lutte*.
Rassenfosse, Edmond, du *Réveil*.
Raway, Erasme, artiste musicien.

Reclus, Elisée, professeur à l'Université nouvelle.
Remouchamps, Victor, du *Réveil*.
Rency, Georges, de l'*Art jeune*.
Richelle, Stéphane, du *Réveil*.
Rodenbach, Georges, homme de lettres.
Rops, Félicien.
Rousseau, Blanche, de l'*Art jeune*.
Rousseau, Victor, sculpteur.
Royer, Emile, avocat.
Ruyters, André, de l'*Art jeune*.
Sainte Brigitte, Paul, homme de lettres.
Schlobach, Willy, artiste peintre.
Schwartzenberg, J., éditeur.
Serigiers, Georges, avocat.
Signac, Paul, artiste peintre.
Stuyts, Charles, du *Réveil*.
Stiernet, Hubert, du *Coq rouge*.
Tassel, E., professeur à l'Université libre.
Thys, Hector, artiste peintre, de *Pour l'Art*.
Toisoul, Arthur, de l'*Art jeune*.
Vallette, Alfred, directeur du *Mercure de France*.
Van den Bosch, Firmin, du *Magasin littéraire*.
Van den Steen de Jehay, F.
Van de Putte, Eugène.
Van de Putte, Henri, de l'*Art jeune*.
Van der Meylen, Georges.
Van der Meylen, Maurice, administrateur du *Réveil*.
Van der Stappen, Charles, statuaire.
Van de Velde, Henri, artiste peintre.
Van Dyck, Antoine, ténor du Théâtre de Bayreuth.
Vandrunen, James, homme de lettres.
Van Lerberghe, Charles, du *Réveil*.
Van Mons, Emile.
Van Rysselberghe, Théo, artiste peintre.
Verhaeren, Alfred, artiste peintre.
Viélé-Griffin, Francis, homme de lettres.
Vinck, Emile, avocat.
Wauters.
Wilmotte, Maurice.



LES LIVRES

La Pluie et le Beau Temps

par GUSTAVE KAHN (chez Léon Vanier, Paris).

Après un silence assez long, Kahn nous rend la joie de ses vers, ses vers à la fluctuation si mélodieuse, au rythme si flexible et si adéquat.

Peintre merveilleux, en ses paysages de « pluie ou de beau temps » il nous donne inoubliablement la vision du ciel et de la mer. Le soleil trompeur d'entre deux averses, la pluie perfide et prodigue, le silence obtus et tassé de la nuit, la mer riante ou tourmentée, sollicitent son pinceau. Et il nous en fait de délicieux tableaux qui sont de pure et grande poésie.

S'il n'y avait que cela, ce serait peu, sans doute, pour révéler une âme. Mais il s'est penché aussi vers la vie paysanne, la vie des marins, et il nous la chante doucement, dans sa banalité poignante et naïve : La mer

*... déchaîne sa tourmente blême
Autour des barques qu'elle aime,
Qu'elle aime disjointes,
Pleines de mains jointes.*

Et puis, son imagination, prismatique extraordinairement, reprend le dessus. Les souvenirs de la Flandre communieraient, cette Flandre où il écrit, lui revenant, il revoit :

*Les haches aux mains des forbans,
Les torches aux mains des rebelles...*

En présence de la brume marine, de la désolation uniforme des horizons, il dresse la Ville du Sourire, musicale et lumineuse, en une admirable évocation. Et il accueille aussi, de toute sa chanson, les

légendes que se disent les gens, à la veillée, avec la mélopée, au loin, de la mer spumante.

*Dame Viviane a forcé
Si souvent la lune à danser...*

Enfin, la voix elle-même du poète brode sur l'ensemble les arabesques délicates de son émotion personnelle. Elle est ténue et résignée, de sourire mélancolique et fatal un peu. Les lieder la traduisent parfois directement, et parfois elle s'objective en des images :

O Jésus couronné de ronces...

Et c'est ainsi que le poète semble s'être assis, pour écrire ce livre, dans une salle gothique, à trois fenêtres. La première regarderait vers la nature fruste et orageuse des côtes marines, la seconde vers l'harmonie chantante du rêve, et, devant la troisième, passerait un cortège légendaire de chevaliers, de dames, et de rudes communiens la hache à l'épaule. Autour de son travail, des voix seraient venues, voix de l'amour et de l'espoir, et se seraient appariées à la sienne. Et de ces visions si diverses, et de ces voix si étrangères, et de la belle émotion humaine de l'artiste, émane, en somme, un hymne de joie claire, vers la douleur ou le bonheur, vers la Pluie et le Beau temps.

L'ART JEUNE.



CHOSSES

Il a été fait don à Emile Verhaeren, à l'occasion de son Banquet, d'un dessin superbe, gracieusement exécuté par Willy Schlobach sur son poème *En Flandre*. Emile Fabry lui a également offert une de ses œuvres : *Vierge anxieuse*.

A la suite du Banquet Verhaeren, plusieurs ont émis l'avis qu'une semblable fête, uniquement d'art et d'affection, devrait être offerte vers cette époque-ci au grand Constantin Meunier. Ses succès en France sont, nous semble-t-il, la plus naturelle des occasions.

A ce sujet, un des Maîtres parmi nos prosateurs me suggérait l'heureuse idée d'une fête plus intime qu'un banquet — avec fleurs, champagne et compliments, que sais-je? — à offrir à Meunier, par exemple à la Maison d'Art. Et certes, en tous cas, elle s'impose, cette fête offerte à notre plus beau sculpteur, alors que tous les artistes français le proclament, que nous l'aimons et l'admirons depuis si longtemps comme le Premier de son art, et que, pourtant, quelques-uns de ses confrères les plus connus nient encore jalousement son génie magnifique. Mais, voyons! ce n'est vraiment pas l'affaire des écrivains que l'initiative d'une fête à la gloire de Meunier. Et est-ce que, parmi les artistes de son art à lui, il ne s'en trouvera pas un seul assez grand d'enthousiasme pour prendre sur lui une aussi noble entreprise? Il est certain de toutes façons que le jour où celui-là se lèvera, il pourra compter sur tous les artistes, et sur nous en tout premier lieu.

Sur l'initiative de MM. Paul Adam, Henri Albert, Victor Barrucand, Jules Case, Léon Dierx, Félix Fénéon, Paul Fort, Charles-Henry Hirsch, Stéphane Mallarmé, Catulle Mendès, Jean de Mitty, Lucien Muhlfeld, Alexandre Natanson, Edmond Pilon, Robert Scheffer, Jules Soury et Alfred Vallette, a eu lieu à Paris, le 14 février, un dîner à la gloire de Gustave Kahn. Nous joignons notre acclamation joyeuse à celle de ses admirateurs de là-bas.

M. Catulle Mendès a prononcé là des paroles de sympathie pour les poètes nouveaux. Ces paroles, venant de lui, étonnèrent le grand public. Et pourtant n'y a-t-il pas longtemps que tels sont les sentiments des plus parnassiens des poètes français aujourd'hui consacrés, à l'égard de la juvénile et débordante génération nouvelle, et n'y a-t-il longtemps aussi que, contrairement à ce que prétendent quelques « cadavres récalcitrants » de notre journalisme hebdomadaire — des poètes comme Hérédia, Mendès, Richepin et Mallarmé témoignent de leur admiration pour les Griffin, les Kahn, les Elskamp, les de Régnier et les Verhaeren?

La Plume a ouvert un congrès des poètes, pour élire, comme l'a très bien dit le plus beau d'entre eux : un poète de poètes. Stéphane Mallarmé fut nommé — à tort, nous semble-t-il, car, malgré la splendeur pure de ses poèmes, son bagage littéraire est vraiment trop mince!

Deux autres questions furent encore posées : Quelles sont les meilleures parties de l'œuvre de Verlaine? et quelle fut son influence sur l'évolution poétique? Nous citons ici les lambeaux de réponse les plus compréhensifs, selon nous, et les plus synthétiques : Verlaine, tout simple et tout ingénu, a chanté (Maurice Beaubourg). Son rôle dans l'évolution littéraire? Mais n'a-t-il pas écrit : « Et tout le reste est littérature! » (Edouard Beauvils). Miroir du dicton : « Le style c'est l'homme » (Eugène Georges). Tout Verlaine est admirable. Son œuvre est un bloc de Paros pur; toute son âme pleure, tout son cœur y saigne. Peut-on dire quelle partie du cœur de l'être aimé l'on préfère? J'aime tout le cœur de Verlaine (Fernand Hauser). C'est lui qui a exprimé le plus parfaitement l'inexprimable (Léonce de Larmandie). Verlaine, le consécrateur d'une poésie *impressionniste*, spontanée, rythmée par l'instinct seul (Maurice Leblond). Il a poussé logiquement l'évolution du vers, qui est un organisme vivant, comme il l'a bien vu (Charles Le Goffic). Ce sera sa part dans l'histoire de la poésie de n'avoir été qu'un homme, et le plus malheureux et l'un des plus admirables (Camille Lemonnier). Il ouvrit la fenêtre! (Rachilde)... le sentimental... (Georges Rency)... le poète de la chair... (André Ruyters). Quant à son influence sur l'évolution poétique, elle me semble énorme, mais non encore totalement épanouie. Verlaine est grand surtout parce que, le premier, il fit vivre, onduler et palpiter ses vers selon sa rêverie et sa passion, selon la vie (Henri Van de Putte).

Les trois Art jeune : Ruyters, Rency et moi, qui, sans s'être le moins du monde entendus, répondirent, donnèrent la palme à la fois, sans parvenir à choisir entre les deux, à Emile Verhaeren et Francis Viéty-Griffin.

A. V. H /

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

BRUXELLES

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale
Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Trousses, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys FOULARD, GANTERIE
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	SPECIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.
Cretonne pour Ameublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre **Catalogue général**, qui est envoyé **gratuitement**.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre, on peut toujours se renseigner sans acheter.

ACTUELLEMENT

Exposition et grande mise en vente de nombreuses occasions
Grand choix d'Articles pour Première Communion
POUR JEUNES FILLES ET JEUNES GENS

Occasion extraordinaire

Tapis des Flandres première qualité. Le mètre carré **16.75**

FOYER laine à franges, toutes teintes **6.90**

L'art Jeune

SOMMAIRE

La Légende de vie	CAMILLE LEMONNIER
Identité.	FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN
Messieurs! notre Joyeuse-Entrée! . . .	HENRI VAN DE PUTTE
Pourquoi?	ANDRÉ RUIJTERS
Crépuscule.	BLANCHE ROUSSEAU
Premier Soleil	GEORGES RAMAEKERS
Céruléa.	CHARLES BERNARD
Ce Soir de lune	ARTHUR TOISOUL
Une Fontaine.	GEORGES RENCY
Les Douces	CHARLES-LOUIS PHILIPPE
Crépuscule brabançon	PAUL DUBOIS
Les livres : <i>Ballades</i> , par Paul Fort . .	L'ART JEUNE

Ce numéro, fr. 0.60.

15 avril 1896.

2^e ANNÉE

L'ART JEUNE

REVUE DE LITTÉRATURE, ORGANE DES JEUNES

paraissant le 15 de chaque mois

Fondateurs : ANDRÉ RUIJTERS et HENRI VAN DE PUTTE

COMITÉ PATRONAL :

Adolphe Deconinck, Max Elskamp, Raymond Hottat, Valère Mabille.

COMITÉ DE RÉDACTION :

Blanche Rousseau, Charles Bernard, Henri de Classant, Paul Dubois, Paul Fort, Georges Rency, André Ruijters, Paul Sainte-Brigitte, Arthur Toisoul, Fernand Toussaint, Henri Van de Putte.

L'Art jeune est ouvert à tous. Écrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, y exposer ou défendre des idées. *L'Art jeune* est aux artistes. Il n'a donc pas de directeur. Adresser seulement, pour la facilité, manuscrits, livres, revues et communications diverses, à Henri Van de Putte, rue de Brabant, 131, à Bruxelles.

ABONNEMENTS :

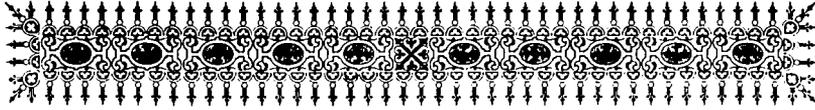
Belgique, 5 francs. Etranger, 6 francs. Le numéro, 60 centimes.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

OUVRAGES NOUVEAUX :

Les Villes tentaculaires, par Emile Verhaeren (chez Deman); *Ballades*, par Paul Fort (*Mercur de France*); *Poèmes de mes soirs*, par Edmond Pilon (chez Vanier); *Aux Ecoutes*, par Edouard Ducôté (*Art indépendant*); *César-Antechrist*, par Alfred Jarry (*Mercur de France*); *Le Roi fou*, par Gustave Kahn (chez Havard); *L'Eau du soir*, par Aimé Pfinder (chez Lacomblez); *Le Rive de Mélissa*, par Francis Vielé-Griffin (*Coq rouge*); *Œuvre*, par René Ghil; *Les Classiques allemands*, par Léon Riator (librairie de la France scolaire); *Erythrée*, par Jean de Tinan (*Mercur de France*); *Filles-Fleurs*, par Tristan Klingsor (*Mercur de France*).

Sous presse : *Berthille d'Hageleere*, roman par Sander Pierron (collection du *Coq rouge*).



LA LÉGENDE DE VIE (1)

LES DIEUX D'ÉOLIE



LE dernier char par les champs tangué et roule comme une carène d'or. Il ramène aux granges ce qui reste de la dépouille de l'été, la glorieuse toison enflammée de soleil. Et deux paires de chevaux, aux crinières torsées d'épis, la traînent royalement, car il faut honorer la terre en ses biens. Le chef des moissonneurs est en haut du char ; il a la barbe des patriarches ; il ressemble à un saule noueux, chevelu d'argent ; et les deux plus âgées des servantes sont assises auprès de lui, brunes et crevassées à l'égal des sillons. Ainsi va le vermeil quadrigé, balancé par-dessus les campagnes, haut comme les tours et les dômes. Près des essieux grinçants marchent en files les gars roux et les blondes varlettes, tout fumants de leur labeur, et chacun porte à son épaule ses outils, les faucilles, les fourches et les rateaux. Ils ont connu les chiens enflammés de la canicule ; ils ont vu s'éteindre et se rallumer sur les glèbes roses la luciole des galaxies, Vesper ami des fils de la terre. Et voici que l'août s'achève, clôt le cycle d'or dans les airs rutilants. C'est la coutume à Éolie que la fin de la moisson soit célébrée comme les noces accomplies de la Genèse et de

(1) Pour paraître chez Dentu, en avril.

l'Homme, et la terre infiniment est nuptiale en ses œuvres. Parfois l'énorme char s'arrête. Les filles et les jeunes hommes, d'un rythme pesant, nouent une danse. Quelques-uns lèvent en cadence leurs orteils nus, les autres heurtent au sol le bois des sabots. Et tous en dansant, chantent une chanson de joie et d'amour. Puis de nouveau le char roule comme une meule d'or, la meule broyeuse des murs froments; et un grand nuage blond s'élève du sillage des roues, pareil aux pailles du grain moulu.

Dans les cours, les serviteurs achèvent de dresser une table vaste. Ils ont vu arriver les moissonneurs, ils avertissent Barba. Et le maître d'Éolie à son tour appelle Sylvan et ses filles; ensemble ils saluent le char, symbole des fructifications. Le chef des moissonneurs s'est laissé glisser jusqu'à la croupe des chevaux et ensuite il a pris pied sur le sol, et les aouters, les varlets autour ont fait un large cercle. Barba serre avec cordialité les mains du probe et ponctuel artisan versé aux semailles et aux récoltes.

— Ami, dit-il, voici deux fois vingt étés que toi et tes fils moissonnez en cette île, et toujours je me louai de vos services. Un tel serviteur, je le déclare, honore celui qui l'emploie. Or maintenant écoute : afin que cette date soit commémorée, je te donne en propriété, à toi et à tes enfants, vingt arpents de terre dans cette île et je ferai construire pour toi une demeure, et celle-ci et la terre t'appartiendront et tu ne travailleras plus que pour ta propre subsistance.

Le moissonneur, père d'une tribu de dix garçons, baisse la tête, savourant la récompense. Mais les ans et les labeurs ont rouillé son esprit : il demeure un assez long temps les lèvres tremblantes, pleines de choses qui remuent au dedans de lui et ne peuvent sortir. Et tout d'un coup il frappe fortement de son poing le creux de sa poitrine, ses larmes s'égouttent. Il ne sait que balbutier : « O notre maître ! » Alors l'aîné de ses fils, quadragénaire robuste et velu, le soutient sous les aisselles. Et celui-là dit à Barba avec respect :

— Notre père aura donc une maison où il pourra attendre son jour de repos. Grâce vous soient rendues, ô maître d'Éolie. Alors ce sera mon tour de diriger les moissonneurs, alors je tâcherai d'être aussi un loyal serviteur. Maintenant je veux vous adresser une prière. Voilà six ans que moi et celle qui est là (et son geste désigne une des servantes descendues du char) avons échangé des promesses. Elle a vieilli à

votre service, elle ne le quittera que si vous me la donnez pour femme. Ensuite nous ferons souche afin que le maître soit honoré dans la lignée de ses serviteurs.

— Qu'il en soit donc ainsi, décrète Barba en souriant.

Il appelle la fidèle ouvrière. Des hâles saurent son dur visage, étoilé de couperose; ses bras grumeux pèlent comme une vieille écorce; et elle s'est avancée, gourde, rigide, les yeux humides et soumis. Il leur prend leurs mains à tous deux, et en se joignant, les paumes râpeuses grincent d'un bruit de noix broyées. Et il leur dit : « Maintenant, allez. Vous êtes mari et femme. Et je veillerai aussi à ce qu'un toit vous abrite, vous et ceux qui sortiront de vous. » Un large rire heureux fend leurs faces terreuses et ne s'en va que lentement, comme les ors du couchant par la plaine.

Ensuite Barba invite les moissonneurs à prendre place à la table. Celle-ci est faite d'ais aboutés et pose sur des tréteaux immenses : et une extrémité touche aux étables, l'autre s'allonge vers le fenil. Le vieux roi des faux s'assied au milieu, grave, la barbe secouée par les paroles, car à présent ses silences se sont déliés, il aime revivre à voix haute ses âges de jeune homme. Les autres moissonneurs se placent à ses côtés, et tous sont de son sang, car il y a là ses fils et les fils de ses fils, et ensemble ils forment la tribu fille du brillant été et sœur des cigales musiciennes. Aux deux bouts s'attablent les varlets et les varlettes. Alors Barba rompt le pain parfumé, pétri avec le jeune froment de l'année et, par-dessus les fronts, il remercie le Dieu de la terre et des moissons. Un grand silence plane. Toutes les têtes sont découvertes, et les bouches remuent. Chacun adore le dieu qu'il apprit et tous les dieux en un seul, éternel... Ensuite les filles de Barba apparaissent au seuil des cuisines, vêtues de longues robes flottantes, de kitons aux plis harmonieux. Et Florie a pétri la pâte et le miel des gâteaux, Hylette et Élée en surveillèrent la cuisson au four. Maintenant elles apportent ensemble les corbeilles combles leurs mains passées dans l'anse. Sur la table, de copieux plats de riz au lait, comme des vasques d'or, oscillent et volatilisent un fleur de safran. Et les servantes aussi sortent des demeures, chargées de cruches pleines.

Alors la race de Triptolème sent s'éveiller sa gourmandise pour ces nourritures, faites du suc des abeilles et du lait des vaches choisies.

Une gaîté rit et bruit comme le vent matinal, les mâchoires tournent d'un mouvement actif de meules. Et les ors célestes s'épandent, ruissellent sur les gâteaux blonds, les torses roux. L'âme de la terre est en ces hommes; ils ont gardé à la peau recuite les feux de la fournaise divine; une odeur de froment mûr fume de leurs aisselles. Maintenant Florie, Hylette et Élée, comme de petites servantes de Cérès, vont de l'un à l'autre, et entre leurs épaules leur passent les gâteaux en forme de palets. Une bière amère coule des cruches fraîches et éteint leurs haleines ardentes. Le houblon en fut cueilli et brassé à Éolie, car Barba voulut que toutes choses fussent en Éolie afin qu'elle demeurât isolée du reste du monde. Et trois serviteurs constamment binent la houblonnière et veillent aux cuves.

Barba et Sylvan ont bu et mangé avec les moissonneurs. Le Père en soi les compare aux grands bœufs des enclos, puissants et doux, âmes élémentaires confondues au mystère. Et il songe : « Chair primordiale, printemps et jouvence des races! En toi est le secret des renaissances, la vertu des rédemptions. Je ferai de mon fils le héros laboureur, mes filles resteront vouées aux choses de la terre et de la maison. Et tout autre espoir de rachat est captieux. Une âme virile s'enferme en sa force et bannit la pitié, conseillère de mollesse. C'est pourquoi je n'écouterai pas Côme et le laisserai pleurer avec les femmes. » Il savoure ce penser orgueilleux. Il a fait Éolie semblable à lui; il la tira de sa seule volonté, et à présent elle vit et se meut à son image, comme une part de son esprit, comme son idée vivifiée et debout. La douleur est demeurée en exil sur l'autre rive.

Cependant la courbe du soleil s'est abrégée. Apparaissent les six Pauvres, hôtes des soirs; et l'un d'eux, resté droit sous les ans et les calamités, salue noblement Barba. Celui-ci les fait asseoir à sa table; et Florie, Hylette et Élée reviennent avec les corbeilles. Des fruits, un jardin de poires, de prunes, de pommes hâtives circule, arc-en-ciel de pourpre et d'or. Les pauvres ont fait le signe crucial; et ensuite, d'une large faim, ils meuvent leurs mâchoires. Un repos détend leurs visages pétrés; ils goûtent ce relai réconfortant et s'éprouvent redevenir des hommes. Alors Barba est frappé du triste et majestueux visage du vieillard entré avec eux; et celui-là ne ressemble pas aux misérables canapsas errant par les chemins. Il lui dit : « Vos traits, ô étranger! sont scellés, et pourtant on y lit une

destinée. Dites-nous, si ce n'est pas un secret, quelle fortune vous poussa jusqu'à Éolie? »

Le Pauvre lève ses yeux brumeux et répond : « Je viens de très loin, des confins du monde et des âges, ô maître de ces demeures. Je marche depuis si longtemps que je ne sais plus quelles furent les contrées où, pour la première fois, je fus visité par le malheur. Les miens avant moi pareillement avaient pâti, ils traînaient le souvenir de maux sans nombre. Et je fus enfanté au coin d'un bois, pendant une halte de la caravane, comme une louve met bas son fils velu. Ensuite, la caravane a poursuivi sa marche; elle traversait de longs déserts, des territoires arides et sans citernes, et tantôt l'un tantôt l'autre restait en chemin. Et un jour arriva où je me retrouvai seul, ayant laissé les ossements des miens le long des routes. Alors je tendis les mains vers les hommes, mes frères. Les villes devant moi se fermaient. J'étais le banni partout où je passais. Je n'avais commis d'autre crime pourtant que de naître. Je cherchai du travail, on cracha sur mes mains. Je fus jeté au baigne pour avoir pénétré dans un jardin et y avoir cueilli trois pommes : elles étaient amères; elles avaient le goût de la soif et ne désaltéraient pas. Et je demeurai là dix ans, personne ne se souvenait plus pourquoi j'y étais entré. J'en sortis éclairé et purifié. Je compris que les temps n'étaient pas venus, que l'humanité ne sera régénérée que par l'amour. Et, reprenant mon bâton, je recommençai ma marche. Je redevins le marcheur des âges, l'éternel pèlerin que les miens avaient été avant moi. En même temps ma pitié s'éveillait pour les hommes : je les vis livrés aux furies, se déchirant d'amour et de haine, la chair ulcérée de maux infinis. Je les plaignis : ils inventèrent les dieux et ne surent devenir des dieux eux-mêmes. Maintenant, si vous me demandez qui je suis, je vous répondrai. J'appartiens à la race d'Abel, mes pères connurent le pur et vierge Éden; mais Caïn tua Abel et en Abel la paix sacrée d'Éden. Et les fils de Caïn depuis ce temps règnent et n'ont plus cessé d'immoler les fils d'Abel. Pourtant on m'a dit qu'Éden était rené à Éolie, et c'est pourquoi je suis venu. Et, en effet, je vois ici des visages heureux. »

Le Pauvre cesse de parler; et un vieil âne est arrivé en boitant et a posé sa tête aux lourdes oreilles sur son épaule. Des brebis aussi ont quitté le pré voisin, et ces bêtes amies ne sont plus parties,

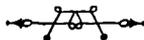


l'entourant comme un saint des vieilles images, innocentes et charmées. Barba caresse ses ondes d'argent et songe : « Celui-là certes a souffert. Il porte en soi des siècles d'affliction. Pourtant la pitié et le pardon sont sur sa bouche, comme le miel et les abeilles. » Ensuite il le loue ainsi : « O notre hôte respecté ! une grande paix vous est venue et rachète vos maux cuisants. Aussi ne vous parlerai-je plus de ceux-ci, mais sachez que nous honorons en vous une destinée malheureuse et accomplie. » Or : « Les vieillards, pense Sylvan, sont enclins à longuement discourir. Les gonds de leur âme sont usés, ils ne savent plus enfermer en eux la vie. Moi, j'ai scellé dans la mienne un secret terrible. Cette table verrait se lever, comme des ombres éperdues, ses convives en fuite si seulement je desserrais les lèvres. »

Les flammes occidentales glissent obliques d'entre les arbres et les toits ; d'un vent de soies au clair, s'abat et remonte en éventail le vol des pigeons. Ils entourent Florie, se posent sur son épaule, le long de ses bras tendus ; toute duvetée de leurs plumes, dans un bruissement d'ailes, elle a l'air d'un pommier fleuri. Elle se dirige vers la maison, et les deux faons gambadent aux plis de sa tunique. Ensuite elle plonge les mains dans le coffre aux avoines et les grains blonds grèlent sur l'aire. Puis la nue ailée repart, décrit de larges orbes très haut dans la lumière. A la crête des toits rouent les paons vermeils aux longs cris aigres. Et par la charrière se rapproche le mugissement des troupeaux.

Le soir tombe comme une pluie de roses sur la table et les vieillards. Mais les jeunes hommes et les servantes nouent des danses en alternant des chants. Alors Edmée, le ponctuel serviteur, s'en vient vers le chef des moissonneurs et lui remet une pleine manne de pains dorés. Et les étoiles l'une après l'autre s'allument ; la lune, de sa faucille d'argent, après les moissons terrestres, à son tour moissonne les champs de la nuit. Soudain, par-dessus les bois, sonne le cor héroïque.

CAMILLE LEMONNIER.



IDENTITÉ

Moi — même toi! — qu'importe?...
La mer monte vers nous de l'infini,
Vague sur vague, tumultueuses cohortes
Où le million des casques d'acier houle et luit
En marche lourde vers les portes de la nuit ;
— Le ciel est calme d'éternité.
— Et si ta main se pose, dégantée,
Le granit est brûlant contre ta peau plus rose ;
Viens à mon ombre,
Ne soyons qu'un sous le soleil
Fondant le nombre
En l'unité ;
Mon rêve t'a couverte dès là-bas,
Du manteau chaste de ma volonté,
Et pas à pas...

Ici,
Devant l'amère immensité,
Soyons plus forts en emmêlant nos doigts
— Soyons un être, un tout qui se suffit,
Rêve accompli, désir comblé,
La joie réelle, un peu de terre fait homme,
Et le dessein de Dieu réalisé ;
Et, comme Dieu, disons : nous sommes !

Moi, toi!... vieux mots d'hier
Qu'on inscrit sur le lierre ;
Vieux mots d'aveu, plainte secrète,
Inconsciente et claire :
Qui disent qu'on se cherche éperdûment pour être ;
Vieux mots d'espoir, de désir et de doute
Au long des solitaires routes,

*Jusqu'au carrefour ;
Mots qui tâtonnent dans l'aube, avant le jour ;
Mots lâches de solitude qu'on élude ;
Vains mots criés de loin
Qui tombent sans écho quand on s'est joint,
Qu'un seul est né de deux,
Selon la loi de Dieu qui s'est miré
En Soi,
Et se procrée d'éternité...*

*Une âme est née, un soir, de quelque baiser double ;
Et la voici sereine et calme dans le trouble
Des errants esseulés qui se cherchent ou s'évitent,
Se heurtent et se repoussent, se rejoignent, se quittent,
Avec le remords sourd d'une faute inconnue
Qui fait leur rêve morne et leur volonté lâche :
Aux lèvres de l'Amour un pli haineux grimace ;
Chacun porte un miroir, nul ne s'est reconnu ;
Car, défiant de soi, chacun a mis un masque
Si vil sur sa face de frère ou de sœur,
Que chacun se détourne, et désespère, et meurt !*

Pour nous, j'ai fait dès l'aube un rêve doux et fort :

*J'ai fait un rêve d'or et d'ombre
— Les mots pour le dire sont trop clairs ou trop sombres —
Un rêve tissé d'ombre et d'or,
Je l'ai rêvé et le rêve encore
Que le jour se lève, que la nuit tombe —
La Vie marchait auprès de la Mort...*

*Un rêve, un rêve tout d'or sonore
Aux vastes portiques de métal roux
Et des chants sans fin qu'on chante à genoux,
Toute une vie, à devenir fou,
Et la sagesse vient, et c'est la mort,
C'est la mort sereine aux grands yeux doux !*

*Et mon rêve est d'ombre muette et bleue,
Comme les yeux qui gardent en eux
L'ombre des longues nuits de veille,
Des yeux sans sommeil,
Des yeux de dieux,
Des yeux profonds qui regardent en eux,
Des yeux ouverts sur la nuit immense
Et qui voient plus loin que l'âme ne pense...*

*Et l'or et l'ombre, la nuit et le jour,
La vie et la mort, sont tour à tour,
La même chose et le même mot ;
Les ris, les pleurs,
Le semoir et la faux,
Et ce qui passe et ce qui demeure
— La Vie et la Mort n'ont qu'un manteau —
Et tout est de même qu'on vive ou meure !*

*Mon rêve brillait comme un flambeau.
Alors je t'ai baisée sur la bouche
— Les heures, les jours et les mois sont beaux ! —
Qu'il importe que l'Amour ou que la Mort nous couche
Dans le même lit ou le même tombeau ?
Si nos sommeils se mêlent et si nos mains se touchent
Notre âme surgira vers l'aurore farouche
Car nous avons conquis du baiser de nos bouches
L'identité promise à des soleils nouveaux.*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



Messieurs! notre Joyeuse-Entrée!

La nuit était suprême de douceur, d'une douceur féminine qui haletait. L'air était de soie et bleu et pâlement frais, dehors... La nuit était suprême de douceur.

Aux fenêtres, les pots de fleurs avaient une drôle mélancolie. Cela parce que, lorsque la nuit est assez claire, les teintes rouges et les teintes vertes ont comme des cernures de noir, et par suite une drôle mélancolie.

Dans la chambre, l'horloge et la pensée de ces jeunes gens vivaient seuls, selon un rythme haut, uniforme et rêveur.

Ah! dites? la nuit n'est-elle toute, un sanglot dilué, triste, mais parfois délicieux, à cause de la soie de l'air bleu?

Or, tandis que ceux-là — tous mes amis! — rêvassaient dans cette chambre de ténèbres, en contemplant se former et se déformer les faces variables, rouge et or, des braises..., palpitérent soudain, autour de la demeure, de furtivement frissonnements d'ailes et des cris petits ébauchés...

Ils s'étonnèrent d'abord, puis vite tendirent l'oreille, l'ouïe offerte tout entière à cette musique, avidement et multiplement, ainsi qu'un prisme.

Et ils écoutaient leur ambiance, qui chuchotait toute, mystérieusement. Même, leur cœur à tous s'extasiait en l'éveil d'ils ne savaient quelle joie ravie d'espoir.

Bientôt pourtant, les oiseaux — car c'était évidemment eux, ils le devinaient, et ils devinaient aussi que leur voix, lorsqu'elle jaillirait, serait neuve et scintillante, et gaie et claire! — les oiseaux semblèrent bientôt demeurer planants en un endroit précis de la bleue atmosphère nocturne. Il semblait même aussi que chacun d'eux désirait, plus particulièrement, révéler le délicieux mystère qu'il portait en lui, à l'un ou l'autre de ceux-là qui rêvassaient depuis si longtemps dans cette chambre de ténèbres, en contemplant se former et se déformer les faces variables, rouge et or, des braises... Et à

chaque instant, les petits annonceurs risquaient une sonorité de voix plus aiguë!

Et eh! oui! ils étaient là, songeurs, depuis longtemps... Après la belle libre lâchée de leurs jeunesse dans l'exubérance de l'été, après l'ensanglotement magnifique des couchers de soleil d'automne — où de même sanglotaient leurs cœurs et leurs vers — harmoniquement, — l'hiver était venu, jetant sur eux sa glaciale mélancolie, et il les avait enclos dans ses ténèbres et son silence.

Songer! et le dire, tel avait été pour eux tout l'hiver! Parfois, cependant, la nuit scintillait de constellations aux lumières limpides... L'éblouissante neige vêtait tout l'alentour... Des débâcles de ciels énormes emportaient leur imagination... Mais sauf cela, c'était le silence et la songerie qui régnaient dans cette chambre de ténèbres, devant les faces variables, rouge et or, des braises.

Et voici que soudain, tout autour, des oiseaux faisaient crépiter le feu hardi de leur voix.

Cependant, malgré le chant des oiseaux, qu'il pouvait bien, mon Dieu! à la rigueur, ne compter que comme une sourdine, André, accoudé dans un coin d'ombre plus dense au piano, ouvrit celui-ci, et velouta sur le clavier d'ivoire luisant un ballet d'*Orphée*, cent fois joué et cent fois bien-aimé.

Mais les autres réclamèrent. Il dérangeait tant, en effet, leur rêvaserie, et surtout leur attente!

Blanche, jusque-là adossée au mur, se promenait maintenant fébrile par la chambre, follement envieuse de s'en aller, et demandant s'il n'y aurait donc plus jamais un de ces clairs matins jolis, semblables à son âme et à son art. Charles, lui, appuyé à la tablette d'une des fenêtres, regardait l'au-dehors, et y imaginait quelque lunaire et musicale féerie vague; tandis que Henri, debout devant l'autre fenêtre, assurait à chaque instant qu'il voyait se lever la jeune aube tant espérée. Et il y avait encore, assis de-ci de-là : Albert qui se souvenait avec hélas des promenades de jadis sous le soleil, au bras de l'amante enfantine, à qui l'on raconte pêle mêle des choses philosophiques et des baisers; puis, Paul, que cela embêtait enfin de demeurer ainsi éternellement assis dans les ténèbres, au lieu de s'en aller galoper libre par la vaste campagne de Brabant; enfin, Arthur, qui ciselaient quand même des vers soleilleux, où il était dit que les chairs, les gestes et les regards étaient heureux.

La nuit était suprême de douceur...

Alors, brusquement! d'incandescentes voix d'enfants chantèrent devant la porte!

Et la porte s'ouvrit. Et l'on put voir que réellement le soleil s'épanouissait.

Mais ce qui émerveilla surtout les regards, ce fut cette légion de bambins roses et nus chantant devant la porte!

Ils avaient tous des yeux comme des firmaments. Les petits seins des petites filles étaient éclos en roses roses de Bengale; mais la poitrine des garçons n'était éclos — en rose rouge — qu'au sein gauche, sans doute à cause de leur cœur, sans doute en symbole de leur cœur. Certains tenaient une fleur en main, et la contemplaient d'un air ravi. D'autres embouchaient de très grands lys, ainsi que des cors, et ils y criaient stridentement, vers tous les points de l'horizon. Et plus loin, c'était des fillettes qui se donnaient la main — guirlandes de chair! — et qui faisaient des danses et des farandoles! Et plus loin, plus loin encore, c'était le flux infini des chairs fraîches et roses et des chevelures lumineuses...

Ah! ils chantaient, devant la porte, d'une pure voix claire! Les oiseaux, eux, chantaient aussi, trillaient et gazouillaient... Et les bambins disaient à chacun des jeunes gens une chose qui semblait bizarre, et qui n'était qu'intentionnelle et cajoleuse. Et ils disaient au fond à tous la même chose...

« Toi, André, laisse là ton piano et tes bémols de crépuscule; viens-t'en comme jadis chanter la vie ardente sous le ciel; viens-t'en vers la joliesse du renouveau... Il y a des parfums et de la fine féminité dans l'air...

» Toi, Albert, prends le bras de ces deux amis-là : Arthur et Paul — laisse Henri aller seul... Tu gênerais ses gestes de joie! — et allez vous-en, à trois, gai-chantant, vers la Femme et les ciels d'étoiles, et la joliesse du renouveau...

» Toi, Charles, enromantise encore ton attitude mélancolique, pour que tu sois tout à fait conformément décoratif, lorsque tu erreras avec nous sous la belle nuit clairdelunaire...

» Puis toi donc, homme jeune, disaient-ils à un autre que je sais bien et vous aussi, viens-t'en de même vers la joliesse du renouveau.

Eh! nous mettrons partout, dans tes campagnes baignées de bleu, de ces jeunes éclatderieuses de vie que tu chéris, et nous les supplions de faire fuser encore leurs voix très claires, hautes et joyeuses, semblables à des arcs-en-ciel jaillis et éparpillés.

» Puis vous enfin, Mademoiselle, aux si exquises mines de songerie mystérieuse — à votre âge! est-ce permis? — venez aussi vers la joliesse du renouveau. Ah! nous savons les chemins de tendresse, les jolis chemins dénoués, et parfumés, menant au cœur de Celui-là qui nous est apparu, un soir de Noël, pendant le sommeil des vieilles choses, de la lumière et des promesses plein ses yeux.

» Enfin, vous tous, crièrent-ils à pure voix claire, suivez-nous vers votre royaume! »

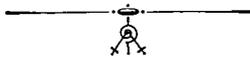
Le soleil rayonnait. Les oiseaux chantaient, trillaient et gazouillaient. Les bourgeons fraîchement éclos mettaient autour des branches fines autant de minuscules et verts oiseaux. Ceux qui cornaient des cris joyeux dans de grands lys allèrent devant. Les autres bambins se donnaient la main, riaient, se bousculaient, et de petits baisers chantés faisaient le rythme de la marche.

Et tous sortirent et les suivirent. Tous pleuraient ou criaient de joie. Les enfantelets roses et nus venaient fleurir leurs costumes d'hiver des primes naïves pâquerettes.

Et lorsqu'on rencontra le premier arbuste entièrement feuillu, ce fut une joie de l'arracher. On éleva un gosse au pavois des épaules; et haut, dominant le flot rose des enfantines chairs nues, et le groupe des nôtres, il élevait l'arbuste d'avril, sur le ciel bleu, comme un drapeau!

C'est ainsi que l'*Art jeune* entra dans le printemps.

HENRI VAN DE PUTTE.



Pourquoi?

*Le soir était si beau, le soir était si doux
que nous vîmes nous accouder à la fenêtre,
muets et recueillis, avec en nous, peut-être,
le puéril désir de nous mettre à genoux.*

*Un clair de lune, exquis et bleu, s'était dissous
au ciel, éperdûment, et jusqu'à n'en plus être
au travers de l'azur où la nuit vient de naître
qu'un nimbe colossal de lumière sur nous.*

*Le soir était si doux et tu étais si belle,
qu'enlaçant, à deux bras, ta taille souple et frêle
je t'attirai vers moi, fol et les yeux ardents,*

*afin qu'en la chaleur d'une étreinte commune
je puisse m'écraser les lèvres sur tes dents!...
— « Oh! ne me baisiez pas, ici, devant la lune!... » —*

ANDRÉ RUIJTERS



CRÉPUSCULE (1)

Les enfants n'étaient déjà plus que de petits bonshommes, au bout du chemin. — « Revenez ! » cria Jacques... Le soleil s'éteignait au ciel, et l'air calmé planait en paix silencieuse sur l'herbe du talus.

(1) Extrait d'un roman en préparation.

Nany marchait en avant avec l'idée fixe d'être seule et contrariée d'entendre les autres. Déjà se reculait la ligne des bois et le ciel s'étendait immense, là-bas, vers quelque mer lointaine. Toute menue, la voix d'un petit secoua des mots argentins : « Ici... il y a des myrtilles. » Les verts s'intensifiaient et se découpaient mieux sur le ciel, et un vent paisible agitait les feuilles.

Un petit sentier capricieux grimpaît au long d'un talus où dominait le bois. Nany le prit. Il sinuait, bordé çà et là de vieux arbres et de touffes d'herbe jaune.

... Nany, rêveuse, prit à droite, s'engagea dans une étendue de buissons... et de très loin, très loin, la voix d'un petit s'entendit encore : « Nany va se perdre, les loups la mangeront ! » La pensée jolie fit flotter devant ses prunelles des tableaux d'enfance, d'anciens contes... Elle s'enfonça plus avant, les arbustes touffus ne laissaient pas de sentiers frayés, et elle allait, fermant les yeux instinctivement, les mains en avant pour protéger son visage.

« Nany va se perdre, les loups la mangeront. » Nany souriait...

« Le petit prince aux yeux de paradis s'est sauvé dans le bois. Il court entre les arbres... Le petit prince court, court, et ses petites jambes de satin blanc sont comme deux plumes dans les hautes herbes. »

Le sourire amusé flottait sur les lèvres de Nany.

« Les cheveux du petit prince sont d'or ; on dirait le reflet d'un petit soleil couchant. Et sa tête de soleil brille, brille sur ses yeux de paradis.

» Le petit prince marche en joie : il respire un air tout neuf... Et il y a un espace si grand ! des arbres si hauts ! un ciel si doux ! Son cœur est un oiseau au cœur battant ; il met ses doigts dessus et ses doigts bougent... soulevés, abaissés, comme un peu d'écume sur une vague. »

Nany souriait lentement ; le ciel prenait des tons fanés, rose et bleu... les yeux toujours fermés, elle avançait en rêve, à la suite du petit prince. Il avait plu, et les branches mouillées lui fouettaient le visage, éperlaient de l'eau sur ses paupières et ses cheveux. A une brusque secousse, une pluie l'inonda et sa blouse de toile se colla sur elle, tachée largement. « J'ai l'air de sortir des vagues ! » pensa-t-elle.

On n'entendait plus rien que le bruit continu des feuilles remuées, et Nany s'acheva le conte :

« — Où va le petit prince aux yeux de paradis? » Une voix s'entendit et c'était celle d'une herbe où balançait un moucheron. Et le moucheron parla : « Où va le petit prince aux cheveux de soleil? » Et toutes les herbes et tous les mouchérons répétèrent : « Où va le petit prince? » Et la nuit tombait.

» Le petit prince s'arrête : il a si peur que ses jambes tremblent comme des jambes de duvet. Sa voix de clochette en cristal brise ses notes tristement : « Mesdames les herbes! laissez-moi m'en aller... » Il revoit son lit de prince où plane un aigle en bronze ; il revoit sa maman, avec son col de dentelles tissées de fils d'argent, et la chaînette brillante qu'elle porte toujours à la ceinture... Il revoit tous ses amis, les petits princes aux culottes de satin, à l'habit brodé de perles, avec leurs souliers aux talons hauts qui frappent impérieusement les dalles des palais... Et leurs jeux, le soir, quand on allume les lampes d'or suspendues au plafond et que les précepteurs s'asseyent gravement, en causant à voix basse... Et le loup le mangea. »

Brusquement, la pensée de Nany sauta à la dernière phrase, à l'image du petit prince dévoré par le loup féroce dont les yeux ont brillé dans la nuit comme deux flammes méchantes... Puis tout s'évanouit : elle était seule, entre les buissons mouillés. Elle eut l'impression d'avoir marché longtemps, des heures, des jours, des espaces de temps, et qu'il ne restait rien de son époque. Vite, en ronde folle, des phrases d'autres contes lui battaient la tête : « Voilà qu'elle se retrouve vieille, une petite vieille aux cheveux blancs, aux dents branlantes, elle qui était partie si jeune, si jeune, comme une rose de printemps...

» Et quand il rouvrit les paupières, les arbustes avaient grandi jusqu'à devenir des arbres gigantesques dont la cime se perdait aux cieux. »

Nany avait joint les mains ; le bord de sa robe alourdie d'eau lui battait les jambes ; la fatigue la prenait maintenant, un dégoût de cette lutte contre les branches... « Si jeune, si jeune, comme une rose de printemps. » Elle égrenait des mots absentement. Du ciel fané s'élevait une vapeur de nuit, et personne ne l'appelait plus. Les autres devaient avoir tourné là-bas, dans le chemin qui monte entre des sorbiers... A travers ses paupières abaissées, elle les vit,

Jacques paresseux, et les petits qui traînaient la charrette, — si loin ! — après l'avoir abandonnée dans ce fourré d'où elle ne sait sortir.

*
* *

Nany se laissa tomber assise entre les herbes. Un silence tiède immobilisait toutes choses autour d'elle, un silence qui semblait la regarder. — Elle avait étendu sa jupe en éventail, ses deux mains posées à plat sur l'étoffe sombre, de chaque côté du corps. Elle les regardait l'une après l'autre : « Ses mains sont blanches d'avoir filé, son front est blanc d'avoir pensé. » Une mélancolie très douce lui fermait à demi les paupières. Elle songeait, immobile comme une statue dans sa niche de feuillage vert, et, tout autour d'elle, la solitude se faisait plus grande. « Jacques ! » Parfois, elle se soulevait, jetant l'appel d'une voix de rêve, puis écoutait : au loin, tout au loin, la pioche d'un paysan, contre les pierres frappait des coups irréguliers. A force d'écouter intensément, Nany se mit à chercher un sens à ces coups et des mots sur leur rythme... « Courage!... courage, courage... » Elle eut l'idée d'une voix se levant de la terre pour la rendre vaillante, et pourtant, ses mains lasses de plus en plus, mouraient à ses côtés, son corps mollissait, s'affaissait doucement dans les mousses et les herbes... « Courage! courage! » chantait la pioche. Et Nany se sentait forte, d'une force inutile, inactive, jetée sur elle comme un parfum grisant qui l'étourdissait peu à peu.

Lentement, à travers les feuilles, l'image de Christ glissa, furtive, et sous les paupières closes, s'approfondit soudain un visage d'inexprimable tendresse, se fondant peu à peu en deux yeux brûlant les yeux de Nany.

Elle levait les paupières : l'image s'éloignait, se complétait, un homme debout, aux contours vagues... Elle les refermait, et, dans une ombre intense, des blancheurs nacrées se levaient, éclairées par les yeux immenses... Un mystère, maintenant, planait sur les choses attentives... les feuilles avaient des visages fermés, et tous ces visages, réfléchis et sérieux, mettaient un voile triste autour du cœur de Nany... Elle se leva, fit quelques pas dans l'herbe.

Un peu de nuit s'était épandue dans les arbustes, très peu, à peine perceptible, mais assez cependant pour boucher les petites éclaircies

ruisselées de toutes parts... Les branches entrelacées comme des bras, formaient un rempart encerclant la jeune fille... Elle s'avança, puis s'arrêta encore, tout de suite découragée par les rameaux grêles qui lui fouettaient le front : Je ne puis plus sortir d'ici, pensa-t-elle... Perplexe, elle froissait des feuilles entre ses doigts, songeant que très peu d'énergie suffirait pour passer à travers l'obstacle, mais cette énergie elle ne l'avait pas ou ne voulait pas en disposer ainsi... Très blanc, avec un pâle sourire sur ses lèvres ouvertes, le visage de Christ brillait à terre, sur des mousses tendres. Elle le regarda et n'y reconnut point l'habituelle pensée, et puis, tout de suite, dans un ardent élan de passion, toute son âme vola vers Jacques.

— Je ne *peux* pas aller vers lui, mais s'il m'appelle je l'entendrai, pensa Nany.

Elle leva les deux bras, les mains jointes sur sa tête et songeant au soir où elle avait souhaité entendre l'orgue du mendiant. L'idée qu'un drame se jouait en elle et autour d'elle, comme le symbole d'un autre à venir, étendait du froid sur son cœur... « De n'importe où je l'entendrai... », murmura-t-elle, répétant des paroles anciennes. L'âme suspendue, elle écoutait. Parfois les feuilles claquaient, sous l'aile d'un oiseau, puis, soudain, une fusée de rires enfantins monta de la route, des petits pas coururent au long du talus et la voix de Jacques s'éleva, un peu inquiète : Nany ! — Alors, elle bondit, tout une vie passionnée ressuscitée soudain, et faisant des trouées à travers les branches, insensible aux épines qui lui déchiraient la peau, entre ses mains en cornet, elle cria joyeusement : Ici, Jacques ! Ici !

BLANCHE ROUSSEAU.



Premier Soleil

A LOUIS DELATTRE.

*Évivat! voici le soleil!
le soleil tout au long de l'hiver attendu,
le jeune et gai soleil vermeil
dans le ciel tout en bleu tendu!
soleil riant en or vibrant!
soleil dans l'azur éclatant!
et matin rose!
et de candeur!
et soleil aussi dans mon cœur!
et vers les loins qui se reposent
lumineuse toute la joie
qui se déploie
en des fanfares de bonheur!*

*Tous les oiselets sont en fête
dans les branches, dessus ma tête,
et se disent à qui mieux-mieux
en cris joyeux,
de proche en proche,
que le temps des amours est proche,
qu'il va venir!
Et mon âme qui s'émerveille
à voir cette lumière en joie s'épanouir,
mon âme aussi, comme eux, chante vers l'avenir...*

— Oh! ce coin de buisson, là-bas, qui s'ensoleille! —

GEORGES RAMAEKERS.

CÉRULÉA

Lune! éblouissance au ciel en floraison blémissante voluptueusement de pâleur morte, ô lune, de glaciales splendeurs apothéose au ciel, blanche et rieuse, en épanouissement de baiser splendidement de beauté froide. Lune, Fileuse de gaze insaisie partout en évaporée radiation de blancheur, gaze infinisée de rayons lunaires, dans sa diffusion de trame fluide, insaisissablement pâle, la traîne lunaire rêveusement de par le sommeil des choses, où ronde, stagnée dans ta splendeur frigide, tu souriais, lune...

Et pas d'harmonie... O! les silences en nappes blêmes s'épandant des lunes éblouissantes, et le calme immensément des choses, mortes, dans ton sourire, lune, d'immobilité glaciale. Et morne le sommeil des oiseaux; et les aulnes, dans ton étrangeté pâle silence étaient des spectres, de longs spectres croulants, en désolation tragique dans l'épouvante des ciels. Plus loin, tranquille le rêve des roseaux dans la plaine, où une mare mettait un peu d'argent.

Et tant de néant était sur la stagnation des choses, que semblaient au fond du ciel les étoiles implacablement mornes, de fixité lourde; dans les étoiles l'épouvante des yeux morts.

Et tout était silence...

O! dans le chaume, la chambre de mystère, où traînait la lune, la frigidité métallique de sa lumière, en traînée de robe vaporeusement vague de mystère.

Et son rêve... le rêve des yeux de ciel, des long yeux céruléens de Céruléa; pâle, ô de pâleur chaude dans l'albescence froidement du clair de lune. Et son rêve clairement dans ses yeux s'extasiait en une apothéose, et d'ombre et de brume tissait insensiblement l'éclosion en azur de ses yeux, ses longs yeux de ciel, où quelque hantise mettait du trouble, indéfinissablement étreignant jusqu'au réveil, dans la stagnation d'un regard démesurément d'épouvante. O! l'épouvante, la nuit mystérieusement de lune, d'obsession et de hantise... Et son silence plus mort que la mort silencieuse des choses qui dormaient autour d'elle, et son geste figé, qui mettait une rondeur

solide sous la tension de la peau fine, d'une immobilité vivante et plus effrayante, dans l'ambiance des choses de morte immobilité. Et maintenant, la ligne hardie, grandie sculpturalement, elle s'éri-geait dans la chambre, la petite chambre où la lune traînait sa robe de frigidité métallique; et dans la lune aussi, transfiguration, Céruléa semblait s'anéantir, s'immatérialiser, vaguement forme rêveuse dans l'éblouissance du clair de lune. Blancs étaient ses pieds sur la pâleur du carrelage, et blanches ses épaules, et blanche aussi, vaguement l'ébauche de ses bras dans un geste d'anxiété!

Et le silence céda...

Et chantaient les sylphides en souffles berceusement voluptueux dans la diffusion de l'air pâle, et chantait leur voix en douceur languoureusement irrésistible, et passaient les souffles de leurs ailes en albescences vagues, dans la splendeur vaguement, de blanche diffusion du clair de lune. Et s'éveillait la mort des choses devers elle, et chanterellait son rêve d'angoissée désolation. O! son rêve, loin devers le sommeil du village, là, où des petites croix noires, lugubrement écartelaient à l'infini la splendeur du clair de lune. Et morne était le cimetière, là-bas, le petit cimetière où des saules pleuraient à l'entrée, frêle porte, bois vermoulus, tragiques, noirs sur fond pâle, irrémisiblement lourde dans sa vétusté pourrie, gardienne des Dormeurs. Et c'était d'infinie beauté l'attendrissante désolation, rêveuse sur ces choses, — le petit cimetière, où des petites croix noires écartelaient la splendeur du clair de lune — et c'était, ô! de bonne tristesse, et douce immensément; et plus haut, le clocher dans la beauté de son ambiance, comme leurs rêves — les rêves des choses rêveuses de par le petit cimetière — essorés splendidement vers les ciels.

Comme une Elfe, dans le tragique de ses bras étendus, ses bras d'albe pâleur lunaire, Céruléa marchait. O! là-bas, devers les petites croix noires, et les herbes bruissaient, et chuchotait la feuillée dans une douleur infinie d'effeuillaison. Là-bas, Céruléa dans une splendeur d'étrange radiance, la radiance de ses grands yeux de ciel où baignait un rayon de lune, et fluide sa chevelure, de blanche fluidité sur l'albescence de ses épaules.

.

Elle était parmi les tombes.

Le mystère des tombes dans les nocturnes pâles, silencieux, morts, dans l'écartèlement lugubre et tant mélancolisé des petites croix noires ; leurs silences... ô leurs silences où des Voix passent, souffles insaisissablement de mystère exaspérant d'angoisse, l'angoisse des voix tombales de par les tombes, de souffles en vibrances inconnues. La Voix des tombes, pleureuses à l'âme, dans une attirance de mystère insaisissablement de terreur vague, envahissante charmeresse et terrible dans son enveloppement magnétique. Vibrances des tombes, leur âme, l'âme errante des en-allés par les petites croix noires, petites voix, à l'oreille immensément d'indéfinissable épouvante. O ! l'âme des tombes, hiératique et fatale qui pleure, les nuits d'implacable sérénité de clair de lune ; rêve tant mélancolisé d'infinie tristesse, dans une éblouissance brutale de blancheur crue.

Céruléa ! sans doute elles étaient douces, toutes ces Voix, et charmeresses aussi, et terribles, Céruléa, dans son épouvante tranquille, d'attirance et de désir, le désir de ces tombes froides et le charme de ces Voix, en souffles berceusement à ton oreille. Et plus entraînantes t'appelaient ces Voix, et de tristesse infinisée te priaient les petites croix noires sur les tombes chuchotantes, les tombes herbues, gardiennes d'âmes, pleureuses et chanteuses les nuits d'éblouissance lunaire, les Voix des tombes dans le silence.

Et le charme de ces choses à ton oreille était immense, immensément éclatait le chœur formidable de toutes ces âmes en un souffle, dans une orchestration splendidement harmonieuse, lugubre de terreur indéfinissable à ton oreille. Puis une, appellation impérieuse d'une âme esseulée, te remplissait de pénétration immensément douloureuse et tendre, ô ! tendre, de tendresse infinisée d'âme esseulée, veuve de son âme sœur. Et noire devant toi, et plus grande, surgissait une des croix, démesurément de ses bras désolés écartelant le clair de lune, de ses longs bras en geste de désolation poignante à l'infini. Et grandissaient ces bras, et s'élargissaient, et traction éperdument d'épouvante étreignaient dans leur attirance enfin suprême ta pâmoison transfigurée...

Et souriait la lune au ciel, immuable, froide et ronde dans la diffusion de ses rayons de trame fluide, et tissait de pâleur la pâleur de Céruléa, roide le long de la tombe molle ; le sommeil de Céruléa

parmi les petites croix noires, son sommeil le long de la tombe fraîche, dans l'étreignante crispation de ses bras blancs, ses beaux bras blancs autour de la petite croix noire, lugubrement dans la nuit blanche, noir écartèlement du clair de lune.

CHARLES BERNARD.



Ce soir de lune

*Le rossignol en la forêt hantée de lune
et de songe et de paix sororale a chanté,
et la paupière lasse et mi-close d'été
j'ai si doucement pris en mes mains simples l'une
de tes mains que je sais depuis bien des matins,
et pour toujours, ce calme soir où l'ombre est molle
et que dit ton silence ainsi qu'une parole ;
en la forêt le rossignol musicien.*

*Tu fus et tu seras l'aube claire et le soir
en tes réveils de joie où le jour s'en vient boire
un peu de ta fraîcheur et de riant espoir,
en tes sommeils que veille l'étoile du ciel.*

*Sourie ta bouche étrange à la source qui t'aime,
où tu baignas jadis ta légère ombre frêle,
la voici bruissante en de la lune blême,
à tes pieds bruissante et légère, la source ;
car n'es-tu sœur des choses de la terre ?*

ARTHUR TOISOUL.



UNE FONTAINE

A PAUL DUBOIS.

Ami, revois-tu, comme moi, le chemin zézayant et puéril, le petit chemin rougi de briques concassées, enrubannant l'ondulation de ces campagnes? A droite et à gauche de notre marche, revois-tu l'étal voluptueux des terres, dénudées de leur vêtue de moissons, gardant çà et là des éblouissances d'herbages, comme des mousses sexuelles? Le ciel très bas, sans nuage et sans azur, et semblable à une immense coupole de verre dépoli? Un vent exquisément humide mettant des baisers à toutes les petites vies des atomes de nos joues : revois-tu ce jour et cette heure, revois-tu le ciel et le paysage, et revois-tu surtout notre âme d'alors et sa jeune joie?

Nous marchions, nous marchions, sans but. Et la vie était pour nous cette fumée, libre, extasiée, qui montait là-bas en spirale bleutée sur la teinte rousse de l'horizon. Tous les drapeaux de la joie humaine étaient arborés plus loin dans un pré. Il y pendait des linges éblouissamment blancs, des flanelles rouges, grises, bleues, des tabliers bleus pointillés de blanc; et tout cela flicflaquait à la brise, comme des banderolles tourbillonnant au mât des noces. Mais, sans doute, la joie de la terre était trop grande pour qu'elle se contentât de si peu de festoyance : car voilà que tous les arbres du chemin eurent des gestes merveilleux. Souviens-toi de leurs petits bras ramifiés, plaqués à même le ciel, et y treillissant un délicieux ouvrage de dentellure. Je t'assure que parfois je croyais lire un nom parmi les vagues signes qu'ils dessinaient ainsi. Et ce nom me paraissait aussi chantonné inlassablement — quel était-il donc? — par le petit ruisseau que nous longions. Oh! ce ruisseau, ami, tu sais quels ciels d'étoiles m'évoquait chacun de ses gloussements. Des tas de fleurs montaient de son bruit vers mes lèvres, et des émotions m'en venaient aux petits cerveaux de mes doigts. Tu sais combien souvent nous parlons de l'harmonie, et que c'est elle que nous chérissons divine. Eh bien, je l'ai connue, en ces instants, je l'ai connue plénière, et

j'en jouissais jusqu'en la dernière de mes cellules. La vie n'était plus pour moi cette fumée de tantôt, depuis longtemps dépassée, et qui peut-être ne fumait plus. Elle était l'atmosphère légère et bondissante qui caressait ma peau d'un si délicieusement délicat picotement. Le chemin, il se faisait doux et facile sous nos pas, et ses ornières entre lesquelles éclataient d'or de beaux crottins récents, me paraissaient admirables comme des chants d'oiseaux. Il est des heures, n'est-ce pas — tu l'éprouves aussi — où nos sens sont haussés à des visions plus profondes, et où nous atteignons la substance de la joie des choses. Cela ne dure que la durée d'un éclair, et cela suffit pour qu'un peu de Vérité entre en nous. Le Beau étant à la fois le Bien et le Vrai, ne sommes-nous pas seuls, nous qui concevons le Beau, à vivre et à savoir selon la Vérité!

Maintenant, des maisons apparaissaient dans la brume déjà tombante. C'étaient des estaminets champêtres, aux noms très doucement suaves : *Château d'Amour*, *Foli Château*, *Château Rose*, *Fontaine d'Amour*. Et c'est dans le jardin de celui-ci que nous entrâmes, pour voir de près cette fontaine.

Au centre du demi-cercle formé par six arbres, dont les rameaux infiniment et menûment s'entrecroisaient, la fontaine sourdait en une vasque de pierre, et la comblait jusqu'à bomber son eau moirée. D'être restée là si longtemps, cette eau avait pris des apparences de vieille, et le moindre attouchement la faisait se rider toute et grimacer. Et, pourtant, quand le calme y était rentré, quel délicieux et transfigurateur miroir! quel bercement immobile de couleurs et de musiques! Derrière la vasque, un bloc de pierre émergeait du sol, comme un socle. Et, pour fond de tableau, il y avait l'horizon merveilleusement et ondulairement palpitant des collines brabançonnnes.

Nous restions là, sans dire un mot, songeurs de choses identiques, échafaudeurs de mêmes rêves, sans qu'il nous plût de considérer la simplicité très quelconque de ces choses. Et, certes, c'était seule la joie d'être jeune et de sentir le sang courir ardemment dans mes veines, qui me fit voir ce que je vis alors.

Il me parut soudainement que l'hiver ambiant se muait en un jaillissement de printemps. La terre, d'abord, prenait des teintes plus claires, et le sang noir qui la baignait devenait une lave d'or. Au long des troncs des arbres, la sève montait, comme les baisers d'une

amoureuse couchée, et qui se redresserait lentement, lentement, baisant le corps debout et nu de son aimé. Et voici que de petites feuilles pointèrent, timides, enroulées, et qu'elles déploierent l'émerveillement puéril de leurs parasols de verdure. L'ébrèchement délicat de leurs bords s'accorda en une délicieuse bigarrure de formes, et leur ombre se dentella sur le sable doré, cachant un soleil miraculeux, qui fanfarait soudain, là-haut, la joie du monde. — Tout ne vient-il point, dans le rêve, selon le désir de toutes nos vies? — Les feuilles, donc, furent annonciatrices, et les fleurs exultèrent en une magie. Elles éclatèrent, mignonnettes taches, blanches, bleues, rosées; devinrent des cœurs unis, en bouquets; leurs membres en grappes se prolongèrent voluptueusement, et des voûtes de fleurs, pressées à étouffer, jetèrent multiplement des gammes éblouissantes de couleurs. Mes yeux levés se perdaient parmi la caresse, en beau geste de courbe, de toutes ces vies de soie, ces fleurs jaillies, et j'en étais évanoui d'amour, sentant des fleurs en moi, depuis mon cœur jusqu'à mes lèvres.

En même temps, s'ouvraient entre les arbres cinq avenues, rayonnant vers la lente montée des collines à l'horizon; cinq avenues dont le sable était d'éblouissante lumière, avec, par toute leur longueur, des éclats semés de diamants. Leur perspective se bordait de buissonnantes roses, dont les teintes, ardentes d'abord, s'en allaient en pâlissant, jusqu'à la finale blancheur des lointains. Les buissonnantes roses grandirent en peu d'instant, grandirent et s'exaltèrent. Elles formèrent des murailles, au haut desquelles les plus hardies se penchaient vers celles de la muraille d'en face. Un grand amour, sans doute, les attirait, et elles finirent par se joindre, en enlacements de branches, de boutons, de pétales et d'épines. Ce fut un beau coït de roses! Les avenues s'étaient muées en couloirs infinis, bâtis de fleurs, au fond desquels se mouvaient des formes — vaguement...

Tout à coup, quel bruissement d'ailes, quelle musique! Les papillons, qui attendaient que tout fût prêt, jaillirent des fleurs en bel essor d'antennes. Vol de couleurs multiples, vol exquisément en débandade de petites vies soyeuses! Les papillons, venant du loin des avenues, en rangs serrés, se diffusaient, s'éparpillaient à leur entrée dans la clairière: autant de prismes fous, décomposant la lumière et la chantant selon leur type. Comme ils volaient, de-ci de-

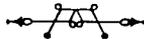
là, partout, et comme ils se posaient et butinaient parmi les fleurs ! Il en venait sans cesse d'autres, plus merveilleux toujours. Et c'était un assaut féérique de teintes, de rouges sanglants, de mauves pâles, de verts et de bleus, d'oranges lumineux et d'extatiques noirs humides, d'où paraissait couler une rosée. Leur vol, en un rideau mouvant, me cachait la fontaine. Et je n'avais plus devant moi qu'un miroitement éperdu, vertigineux, quand se fit la trouée...

Beauté ! tu m'apparus idéalement nue ! Beauté, sur ce socle de prestige, tu m'apparus femme. Et quel donc était ton corps, sous le demi-voile de tes cheveux bleuâtres, pour que, soudain, toutes les roses, tous les papillons, et le sable de radieuse lumière en défluèrent ? Et quels étaient tes cheveux, pour que de leur cascade l'eau de la vasque découla en un cristallinement timide chuchotis ?

Alors, les oiseaux chantèrent, — car ils manquaient à la fête ! — et ce fut ta voix qui les chanta, les chants d'oiseaux. Toutes les ondes de l'air, et ma chair, en vibrèrent. Et la brise — parfumée — naquit de ton haleine.

Tout était là, tout était bien là ! Mon imagination avait créé l'Harmonie, et je sentis son âme qui palpait sur la mienne. Je la sentis si bien, je l'étreignis si ardemment, je la possédai si intimement, qu'elle se fondit en moi, devint moi-même. Je rouvris les yeux sur la réalité, et ce furent les linges — drapeaux de joie — banderollant au vent, que je revis d'abord. Linges, terres luxuriantes où dort la vie, arbres nus beaux de promesses, fontaine vagissamment fluante dans le soir, vos âmes habitaient la mienne, et je les emportais. Et de toute l'émotion que vous m'aviez donnée je formai un cri, un seul, que je clamai juvénilement, tête versée, et dont la vibration se prolongea longtemps autour de nous.

GEORGES RENCY.



Les Douces

ANTOINETTE.

*En ta robe rouge, — doucie comme un désir,
au soir grisé de rose... et ta voix en mon songe !...
oh ! je suis pur de liesse, en ta voix de mon songe,
au rouge de ta lèvre doucie d'un désir !*

*Toi, belle ! Et ton nom se pose aux chansons voilées :
il dit, en la douceur du piano sous tes mains,
l'espoir ouvert des voix en le doux des demains...
Et ton nom va d'arome, à des brises volées !*

*O la nuit de tes mains, à des sentiers mi-noirs,
comme une ombre de lune emmi le blanc d'une âme !...
Ce ciel est l'or à moi, caressé hors la flamme
sinistrée des dieux morts, au bleui de nos soirs !*

*Tes yeux et ta robe, par mon souci nacrés...
Et sois-moi pieuse en rêve ainsi que rires d'anges,
par ton regard posé, et ta voix en des langues
de Jésus d'ombre et d'or en mon cœur reposé...*

LOUISE.

*Sainte Louise, c'est vous en lenteur, sous la grâce
au long de vos cheveux adorés de ce soir, —
et c'est vous à moi, parmi cette lenteur lasse
des yeux de tout mon cœur, adorable à vous voir.*

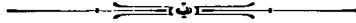
*Et dans vos yeux, se plaît le chemin de ma vie,
très bonne sous le pâle de vos mains menues :
j'adorerai, voulez-vous ! l'histoire des yeux nus
de votre face jeune, là-haut sur ma vie !*

*Nous irons, en profondeur de nos longues âmes,
épandre les retours de l'aimer de nos seins :
Vous, bénigne en la nuit d'étoiles et de femmes,
et moi sommeilleur à l'ombre de vos desseins.*

*Toujours, nos mains malades du bonheur de nous
mêleront des doigts doux à tressaillir leur tact,
puisque nos cœurs enfants vivront dans l'air intact
des frissons éternels, abondants dessus nous.*

*Puis, le long de votre voix baignant mon extase,
je saurai la gaieté de vos yeux attiédés.
Donc, il sera l'amour, aux abandons jolis
de vos bras à mon cou, ployé sous cette extase!*

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.



CRÉPUSCULE BRABANÇON

POUR HENRI VAN DE PUTTE.

Un train passa, oblitérant de noir les grands espaces de ciel et de plaines qui s'étendaient jusqu'aux très loins d'un horizon de soir tombant.

Il n'y avait plus de soleil dans le ciel.

Et le ciel riait de ce que ce grand enfant si vieux et pourtant si beau de lumineuse jeunesse, se fût caché comme pour une de ces parties de « papillon d'or » qu'au pensionnat, jouent les petites filles. Le ciel riait tant qu'il en était devenu tout rose, avec de grandes, très grandes fossettes engrisées d'ombres violettes; et il jetait sa gaieté dans les étangs, dans les ruisseaux, dans les vitres des maisons, tellement il la voulait communiquer à toutes choses. Seules les terres labourées restaient sombres; elles songeaient peut-être qu'elles allaient avoir froid — les pauvres! c'est si triste le froid — sans beau

soleil de clartés vivantes, sans irradiantes traînées d'or au fond de leurs sillons.

Et le ciel se tissait de silence.

Georges sentait en lui, se mouvoir le ciel, la terre, la nature toute, et il concevait qu'il ne la retiendrait pas en lui. Trop belle, trop grande, elle lui montait au cerveau, en longues poussées de sève. Il frissonnait, il palpait, il pantelait, car elle le secouait en vibrantes émotions.

Un moment, il croyait éclater, et c'étaient des hans qui s'irruaient en spasmes de sa gorge serrée. Crier, hurler et élever jusque là-haut, près des étoiles, tout ce qui l'étreignait, il n'aurait pu le faire : les mots ne venaient point. Ah ! s'il avait pu s'anéantir, se résorber en la matière, d'où il sortait, pour ne plus faire qu'un avec la terre aux flancs toujours riches, avec l'air qui jouait autour de lui en subtiles et délicates traînées, pour ne plus se sentir défaillir et crisser en cruellement voluptueuses jouissances.

Et comme de la portière d'un train passant, une femme émergeait la jeunesse de son beau corps, à pleines mains, il lui envoya des baisers et encore des baisers.

PAUL DUBOIS.



LES LIVRES

Ballades

par PAUL FORT (*Mercur de France*).

Une belle âme étonnamment prismatique, exprimée en images colorisées diversement, tintantes et nettes : tel ce cher artiste. Il nous chante des Ballades de tous les temps, de tous les sentiments, de tous les coloris, avec leur bigarrure de rythmes, parfois bizarres et parfois même puérils, comme s'il s'en souvenait d'enfance, mais toujours très adéquats et évocatifs. Chacun de ses mots, en effet, chacune de ses tournures est un jeu scintillant de miroitements.

Car c'est un véritable symboliste. Chaque ligne et chaque nuance du paysage matériel qu'il nous évoque, est en même temps la ligne ou la nuance d'un paysage d'âme. Quelquefois la forme et le fond se mêlent, et les cris de l'âme elle-même éclatent parmi les cris des personnages qui l'objectivent. Et je ne sais si ce n'est alors vraiment que l'œuvre est le plus belle.

La forme de cela est merveilleuse. Les mots chatoient et palpitent d'une multiplicité extraordinaire de sensations. Et ce n'est pas de la prose, malgré l'apparence typographique, et c'est purement de la pure poésie, aux sublimes ou fantaisistes guirlandes de rythmes.

Car écoutez la belle folie lâchée de ceci : « Non ! Et toute cette folle ronde, bousculante, ivre-vive, de rousses, de noires, de blondes flottantes chevelures, qui se mêlent, qui s'emmêlent au souffle de la ronde ? — Hé, c'est quelque incendie où les ors et les cuivres, à s'entre-déchirer les ombres, se dévorent... »

Et prêtez à nouveau l'oreille au délicieux chuchotement fin de cette Ballade qui parut en l'*Art jeune* : « Une petite main pâle fleurit à la serrure... »

Et entendez enfin chanter la claire gaieté matutine et la douceur béatifiée de soleil d'après-midi de cette autre Ballade où l'on est « enfin bien au long, en un pré, tout couché... où on entend les grenouilles causer... où on écoute on ne sait quoi qui chante dans les herbes... »

Pour ce qui est de dire le fond de ce livre, la chose est ardue sinon impossible. Chaque Ballade est en effet une conception d'un genre, d'une époque, et souvent même d'une âme différente. Comment donc vous dire tout cela ?

Pourtant, ce que l'on y voit surtout, c'est d'abord des visions étranges et splendides, lucidement regardées et limpiment dites ; puis les bizarres gestes sentimentaux de clowns tels que Miousic, Analytic et Coxcomb, incarnant toute l'intense et exultante vie de cœur de l'artiste, ainsi que ses fols jaillissements de rêveries... Et bast ! ceux dont l'âme ne sait voir ni entendre, n'apercevront là que pirouettes, gammes, rires vifs et rythmes éperlés... Alors que, inconsciemment, c'est pour mieux les laisser voir (à ceux qui savent voir), que l'artiste, un peu comme un Laforgue ou un Rimbaud, dissimule à demi ses sanglots sous des cris, et éparpille à chaque instant

son âme claire en feux d'artifice de rires, sachant bien que ces rires, lancés dans certain décor ou certaine atmosphère, sont plus lamentables que des plaintes !

Il y a enfin des extases religieuses devant certaines scènes, devant le Silence, devant l'Aimée; et des exaltations bondies vers des magnificences, comme en ces très compréhensives paroles chantées à la Beauté : « Qu'un sourire m'éclaire ta face insaisissable. Ne sois plus éternelle, colore-toi de vie; sois sensible, souris. Il n'est plus de barbares, il n'est que barbaries. Ne sois plus éternelle, prends un peu de ma vie... Mué ton marbre en chair, je te dirai, bien sage : — Façonne mon image, ma chère, à ton image.

Toi la mieux belle, toi qui te connais telle, toi, la seule belle, ah! te cambrer mienne!... »

Et plus loin dans la même pièce : « Et malgré tout régner! de me leurrer, soudaine, à tel clair, en telle ombre, d'indulgence lointaine que mon désir veut croire avoir touché de l'aile, avant qu'elle ne s'efface aux mains pensées vers elle. — « Sur ton marbre, en reflet, ma pourpre humanité » si souvent délirais-je. Mirage! le soleil écartant les nuées, féal baisait tes neiges.

Toi, la plus belle, toi qui te sais bien telle, toi, la seule belle, te posséder! »

En résumé, voici un livre de belle clarté de langue et d'idée — et ceux qui n'en voient le sens des moindres mots sont des myopes ou des crétins — un livre qui nous apporte une âme d'aujourd'hui avec ses infiniment pêle-mêlées émotions, et une langue éblouissante de variété et appropriée bellement à l'humanité de cet artiste, que l'on devine très spontané, et que de suite on aime...

Donc, une œuvre substantielle, qui, aux heures ternes et mornes, nous remplira le cœur d'ardentes vitales crépitations, et le cerveau de multiples mirages.

L'ART JEUNE.



CHOSSES

Ce mois est mort ici Francis Nautet. Ce n'est pas seulement l'artiste, le critique large et aigu, aux études profondes, que l'on regrettera en lui, mais l'homme qui à tous était bon et les deux mains tendues.

Le *Livre d'art*, la revue qu'on attendait et que Paul Fort depuis si longtemps nous promettait, est née ce mois-ci à Paris et la voici — très belle. Elle sera littéraire, artistique et philosophique, ouverte pour tous et à tous les jeunes cris de vie. Et déjà dans le premier numéro, nous lisons des vers suprêmement jolis de Francis Jammes, d'autres sourieusement mélancoliques d'Henry Bataille, et d'autres encore de Tristan Klingsor, Léon-Paul Fargue et Albert Fleury. Puis des proses, une Méditation, très déroulée, de Saint-Georges de Bouhélier, des Ballades, polychromiques et tintinabulantes de Paul Fort, une page d'à-pleine-poitrine et ardente de Henri Van de Putte.

Le groupe s'affirme là-bas, compact et d'âme mélodiante (n'est-ce donc pas tous ceux qu'en France, parmi les jeunes, nous chérissons?) et viennent à lui tous ceux auxquels il fait appel, et ce sera vraiment la revue nécessaire et que l'on souhaitait.

Avoir espéré comme une illumination d'âme et de cœur cette *Scène religieuse de Parsifal* et l'avoir entendue, dimanche, aux Concerts populaires, torturée et abîmée. Quelle misère! Des chœurs, opaques et brutaux, un orchestre maladroit et violent et des coupures!! Et pas un rythme perçu, pas une harmonie atteinte, pas un thème! Rien qu'une exécution lourde, cahotée et malencontreuse. Nous sommes sortis de là en souhaitant que jamais — oh! jamais plus! — l'on ne touche à Wagner avec des mains si grossières.

A la *Libre Esthétique*, ce nous fut une joie de contempler Carrière, le maître des chairs obscures, et d'admirer ses toiles d'ombre vivante et lumineuse. Nous y vîmes le portrait de l'aimé Verlaine, tête penchée et les yeux doux de souffrir; le *Théâtre populaire*, remuant et concentrique, d'une émotion mystérieusement simple. Vraiment, il y avait là de belles choses! Knhoppf, avec une eau délicieusement dormante, de Gouve de Nuncques d'une velouteuse pensivité, Renoir, Ensor... Plusieurs y confèrent : Mauclair, l'aristocratique et chatoyant penseur, de Marès, Gérardy et l'abbé Charbonel.

A retenir ces phrases culminantes :

1^o « Ces jeunes gens se contentèrent de la pauvreté d'un Novalis et d'un Ruysbroeck. » Signé : Bernard Lazarre.

2^o « Vous devez nous trouver trop artistes... » Valère Gille (!?!?!?)

A lire : *Coq rouge* : des vers de Rency, d'Eekhoud la plus belle étude que, sur Verlaine, nous ayons lue; *Mercur de France* : lucide étude de Mauclair sur Laforgue; *Rêve et l'Idée* : *L'Hiver en méditation*, par Saint-Georges de Bouhélier; *Pan* : de l'exquis Léon-Paul Fargue; *Réveil* : une pièce de Verhaeren d'une splendeur infinie d'émotion; *Lutte* : du Remouchamps; *Société nouvelle* : *L'Harmonie*, par I. Will, *La Légende de vie*, par Camille Lemonnier, et le *Suicide par amour*, d'Eekhoud, un des contes les plus merveilleux qu'il ait jamais fait, où plénièrement se révèle l'étonnante transposition idéaliste que subit en ce moment notre artiste; *Revue blanche* : *Pêche et Bonbon*, une lumineuse prose exquise de Lucien Mühlfeld, et d'adorables inédits de Laforgue; *Magazine international*, du Walt. Whitman, la *Grande Famille*, par Elisée Reclus, *Socialisme et Religion*, par Emile Vandervelde.

A. R.

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

BRUXELLES

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Trouseaux, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SAINTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys FOULARD, GANTERIE
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	SPÉCIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatismales.
— Cretonne pour Aneublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre **Catalogue général**, qui est envoyé **gratuitement**.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre, on peut toujours se renseigner sans acheter.

ACTUELLEMENT

Exposition et grande mise en vente de nombreuses occasions

Grand choix d'Articles pour Première Communion

POUR JEUNES FILLES ET JEUNES GENS

Occasion extraordinaire

Tapis des Flandres première qualité. Le mètre carré **16.75**

FOYER laine à franges, toutes teintes **6.90**

L'art Jeune

SOMMAIRE

Ballades des Saisons	PAUL FORT
Des heures	} GEORGES RENCY
Soir	
La Scabieuse de Jardin Joli	ANNE THIERENS
Prière des Pauvres	} HENRI DE CLASSANT
Heures d'apaisement	
Pensées.	AUGUSTE LEVÉQUE
Rondelette des Filles de joie	PAUL DUBOIS
Le Mélodieux Vertige	ANDRÉ RUIJTERS
Perles de Nuit	CHARLES BERNARD
Hivers défunts	FERNAND ROUSSEL
L'Appel	HENRI VAN DE PUTTE
Les livres : <i>Les Villes tentaculaires</i> , par Emile Verhaeren; <i>Aux Ecoutes</i> , par Edouard Ducoté; <i>César Antechrist</i> , par Alfred Jarry; <i>Erythrée</i> , par Jean de Tinan, etc.; Raout Meunier	L'ART JEUNE

Ce numéro, fr. 0.60.

15 mai 1896.

2^e ANNÉE

L'ART JEUNE
REVUE DE LITTÉRATURE, ORGANE DES JEUNES
paraissant le 15 de chaque mois

CHOSSES

Paraîtra le 1^{er} juillet, un livre de vers de Georges Rency, sous ce titre : *Vie*. On souscrit, au prix de 3 francs, à l'*Art jeune*, 131, rue de Brabant.

Lettre ouverte à M. Lucien Solvay, rédacteur en chef du *Soir* :

MONSIEUR,

S'il y a un sommet pour l'imbécillité et un autre pour le génie, il n'y en a pas, chez-le, pour la médiocrité, qui, elle, sera toujours un éœurant bas-fond aux vases dormantes et pourries. Or, saluez! vous voilà chez vous. Et c'est ce dont je désire vous parler.

Arriver au sommet du génie? Il serait puéril d'en parler à votre sujet. Et nous omettrons de commun accord, n'est-ce pas, les quelques vers de caramel que, encore jeune, — si vous l'avez jamais été vraiment, — vous publiiez sous ce titre éblouissant : *La Fanfare du cœur*.

Au sommet de l'imbécillité? Quel rêve encore! car apprenez que certains, gens de talent à leurs heures, crétins à d'autres (lorsque des rancunes personnelles les aveuglent) peuvent bien parfois y atteindre, — et je sais un poète-journaliste, doctrinaire de lettres de vos amis, qui pourrait me servir d'exemple, — mais apprenez qu'il en est d'autres — et ils sont légion, dirait Villiers, et chez nous ils s'appellent indifféremment : José Hennebicq, Valère Gille, Sand-Wiener ou Lucien Solvay — il en est d'autres qui ne parviennent jamais à être suprêmement bêtes ou mauvais, et qui barbotent leur vie entière dans la médiocrité couleur de merde. Et, je vous l'ai dit, vous en êtes!

Et pourtant, vous n'avez jamais épargné les efforts pour en sortir! Etre plus bête que les autres fut en effet toujours votre idéal! C'est même pour cela que, sans doute, vous avez groupé autour de vous les plus quelconquément idiots des gendelettres, leur demandant seulement de singer votre langage pâteux pour dire avec vous que la vie est mauvaise, bête et mesquine (à votre image, sans doute?), que toutes les choses et tous les êtres y peuvent ainsi être qualifiés, et arriver à des conclusions telles que celle d'un de vos récents articles : « L'Art est à l'homme ce que les images d'Epinal, les jouets du bazar à treize sont à l'enfant! »

Hélas! cela n'a servi à rien. Vous fûtes, vous êtes et vous resterez celui dont les écrits donnent la nausée à tout artiste, celui qui flatte les crétins en étant plus crétin qu'eux-mêmes, celui qui ne sait rien et qui pose pour tout savoir, et qui écrit en français de cuisinière ou de journaliste, au choix, en un mot le médiocre suprême.

Voilà! C'est à ce titre, mon cher, que je vous colle au pilori!

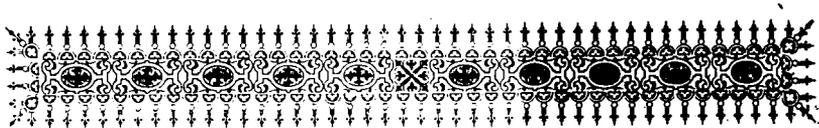
Et cela pourquoi? Mais parce qu'il est bon qu'une fois au moins notre dédain vous soufflette un peu, vous et la masse des médiocres que, pour moi, vous symbolisez ici. Et je crois qu'à bien d'autres qu'à moi fera du bien, l'affirmation, par ces paroles, de la supériorité des artistes, d'autres et nous, sur les gendelettres, vous; des cerveaux et des cœurs, eux et nous encore, sur les ventres et les bas-ventres, vous toujours.

Sachez toutefois que ceci ne s'adresse pas à l'homme, que j'ignore, mais seulement à celui dont les jugements vicient depuis trop d'années l'atmosphère intellectuelle et morale dans laquelle respire la masse.

Pour finir, je vous prie, cher Monsieur, d'agréer l'expression de ma... pitié. Mes amis se joignent à moi pour cette touchante manifestation.

HENRI VAN DE PUTTE.

Un comité, composé de MM. Eekhoud, Verhaeren, Brouez, Maubel et des Ombiaux, s'est formé pour élever à Francis Nautet un monument funéraire. Nous prions les amis de Francis Nautet qui voudraient prendre part à cette œuvre de piété amicale et littéraire, d'adresser leur souscription au secrétaire du comité, M. Maurice des Ombiaux, 6, rue de Bériot, Bruxelles.



BALLADES DES SAISONS

(L'HIVER)

A ANDRÉ RUIJTERS.

I L'herbe de la plaine se couche plaintive. La nuit rampe.

Quand tout un crépuscule se lève de la plaine.

Le ciel tombe!

Neige...

— Et voici le jour, Coxcomb?

— Au travers de la nuit ton prochain jour qui tombe.

II Quand l'Hiver montre patte blanche sur les cimes de la forêt,
et carresse à la dérobée les mottes brunes des guérets, — dans
son dernier filet d'éclairs, l'Automne soupçonneux emporte l'or à
foison de ses feuilles mortes.

Ah l'Automne! quel alchimiste... Il est plus fort que Paracelse,
et l'émeraude se change en or aux gestes de ses vents magiques. —
Le jeune Hiver présomptueux, le jeune Hiver veut partager : « Ton
or! que je le diamante. » — Le jeune Hiver n'est pas peureux.

Le vieil Automne est un savant qui ne croit pas aux jeunes gens. Il emportera dans la tombe tout son trésor, et son secret. Mais c'est si loin son mausolée, et l'or est si lourd à traîner, sa main défaillante au filet semble traîner tout l'or du monde...

Le jeune Hiver est devant lui! Patte-Blanche l'a rattrapé. « Ton or! que je le diamante! » puis il déchire le filet. Le vieil Automne s'enfuit peureux. L'entendez-vous geindre en sa tombe... « Trop jeune Hiver, présomptueux! petit écolier sans talent, qui changera l'or en argent. »

— Je vois l'Hiver malicieux sourire dans sa neige qui tombe.
— Je vois un Hiver ironique, d'un tourbillon faire la nique!
— J'entends un Hiver vigoureux répondre alors superbement :
« Pour te changer, neige, en diamants, moi aussi j'ai des vents magiques! »

III Il court trois chevaux blancs sur la crête des vagues.
Trois clowns, hors de l'écume, bondissent sur les croupes.
Trois clowns jettent leurs collerettes sur le sable de la plage.
A mon cou les parures grotesques, à mon cou!
Deux chevaux rouges galopent à travers les nuages.
Deux bras de feu se penchent des croupes et tournoient.
Deux lasso d'éclairs quadrillent sur mon visage.
A mon cou les colliers de foudre, à mon cou!
Un coursier noir bondit de l'ombre, et raie l'hiver.
Une faux géante pend sous son poitrail et traîne.
Une faux ravage les terres, les mers et mon visage.
A mon cou la faux de l'hiver, à mon cou!

IV — Charmeuse de peines, ô bohémienne, toi qui sais agiter les sorts, sais-tu bien si les joies reviennent, petit cerveau d'or?

— Oui, je sais que des joies reviennent, quand l'hiver est mort.

— Et que faut-il faire pour hâter l'hiver, dis-le, toi qui sais agiter les sorts? Petit cerveau d'or, je le ferais bien...

— Oh cela n'est rien... il faut tuer la mort.

V Hiver. O mandarines, Orient pour deux sous. Faut encore les avoir; moi je chante à la lune. Je puis chanter longtemps. Elle a l'air de n'avoir que des pièces de vingt francs. Ça ne se jette pas, nous le savons. — J'ai froid, j'ai faim; on peut toujours rêver. Pas si facile vraiment. Allons, rêvons.

La lune, délivrée de son papier de chine, hume à larges narines l'éther des mandarines, et clignante en l'éther : « Je suis l'impératrice, en somme, des mandarines », pense-t-elle, et clignante et grisée se cogne à Jupiter. Dois-je dire que, bons confrères, toutes les mandarines jurent de rire, gouailleuses en leurs robes de chine?... Ho! je rêve... et passe à Jupiter. « Paix-là, je sommeillais! » gronde l'étoile altière, le nez dans ses rayons. « Tiens, une mandarine », se ravise-t-il gourmand, et d'un bon rayon droit vous écosse l'œil troublant de l'amie des amants... S'échappe la Phébé! Ce grand œil coupe l'air. En quel sens? Ah pardon, je rêve...

C'est un doux rayon d'or qui jute sur mon front. C'est un doux rayon d'or qui jute sur mes peines. Ah! tout un Sirius d'or qui roule par mes veines. Bon, je suis transmué!... Je me sens devenir l'idole de moi-même. Hé, rêvé-je?

Non, bonne piste. — Or du rêve! ô très douillette flamme, au placer de l'éther filon du *vague à l'âme*, amour de qui scintille pour qui tremble dessous! cela vous pleut sur l'âme, cela pleut, et c'est doux. — Rêvé-je? ô bonne lune...

Je ne rêve pas du tout.

Alors, par Jupiter, j'affirme sans tarder, prenant à cœur la cause d'un bienfaiteur gouaillé, que cette bouchée d'or (je dis la mandarine)

a des faveurs bien chères, si petite légère, doit se croire l'Orient, pour s'exiger, mutine : deux ronds; et que, bâilleurs de faim sans un bailleur de fonds, elle nous la baille belle, sa vertu d'un instant, sans d'ailleurs rayonner tandis que nous bâillons, — bien loin l'or de la lune qui ne nous coûte rien, qui se donne aux rêveurs, bouche ouverte vers elle, et sait nous revêtir plus cher qu'un mandarin, nous sachant revêtir de rayons immortels !

Ah rêveur, c'est mentir! — Je rêve?... Oui, c'est bien.

A la fin je veux dire que si vous avez faim (tant pis pour vous et moi si le conseil est vain) le fruit de Jupiter, celui du mandarin, ne sauraient assouvir un appétit mortel, qu'il vaut mieux recourir aux vertus d'un bifteck ou d'un nid d'hirondelles, selon les champs où Diane se lève sur vos destins !

A la fin je veux dire que pour chauffer vos os, il vaut mieux recourir à quelque brasero...

Et je dirai toujours qu'il faut mourir un jour.

VI Elle a si vieilli, ma fée rose, ma fée blonde, — « tiens, tiens, du fard! des coups d'épée sous tes cheveux blancs! » — elle a si vieilli, ma fée blonde, ma fée d'or, elle si blonde et rose et or au printemps.

Tout le printemps fané dans sa brouette, elle trotte, vigoureuse et rampante, elle pousse encore... Assez! à la renverse, — « des coups d'épée sous tes cheveux blancs! » — le dos dans sa brouette, où sa hotte renverse tout un été fané qui croule dans son sang.

— « Hiver, un tombeau blanc, t'en prie, pour ma charmante. Fard des morts, ô ta neige, hiver, sur ma fée blonde! Cimente en mausolée sa brouette et sa hotte, et sa bosse — ô sa bosse en os, sous ses cheveux rouges... »

PAUL FORT.

Des heures

A GUSTAVE KAHN.

*Il est des heures si parfaites
Que l'on s'y croit anéanti,
Dans une musicale et radiieuse fête
D'amour et d'infini.*

*Tous les baisers du soir entrent par la croisée ;
Des bruits de pas s'en viennent, assourdis,
Bercent le rêve frais de l'âme reposée.
Un grand décor de fleurs s'érige.
Des chemins d'or partent vers le soleil.
Des voix sont en frêleurs près des oreilles,
Et les yeux meurent de vertige.*

*Il est des heures éblouies
Où le ciel semble trop grand,
Toute la chair exultamment épanouie,
Le cœur immense et débordant.*

*Ces heures sont des crépuscules,
Soirs violets diffusant leur candeur :
Le jour très doucement recule,
Très doucement recule et sombre,
Tandis que, pas à pas, sur nos demeures,
L'ombre
S'avance en palpitant avec des peurs.*

*Je regarde ma chambre :
Les choses sont plus près de mes yeux qui les baisent ;
Mes objets familiers se prolongent en membres*

*Tendus vers moi pour des caresses.
Et de l'intimité des tables et des chaises,
Des tapis, des rideaux, des papiers et des livres,
J'entends monter une chanson
Où s'exalte toute la joie de vivre!*

*Par la fenêtre, je découvre l'horizon :
Il est sablé de diamants et de sourires.
Une ligne de pourpre au lointain s'éblouit.
Un nuage
Voyage,
Comme une fleur au fil de l'eau,
Et le ciel, tout à coup, n'apparaît un drapeau,
Un clair drapeau d'espoir qui banderolle et vire
Au balcon d'or de l'infini!*



Soir

*En vos grands yeux voici le soir,
Voici l'espoir,
Voici l'espoir tombé des astres clairs
En vos grands yeux.
Le ciel est froid et grand d'hiver,
Sous une large lune qui se noie
Dans une large mer
D'azur en joie.*

*Entendez-vous la brise folle,
En banderolles molles
Autour de nos paroles ?*

*Les larges astres clairs,
La large nuit d'hiver,
Votre âme jeune et la caresse
De votre âme à mon âme,
Et la caresse et la tendresse
De vos yeux à mes yeux,
Toute la joie en monte aux cieux,
Langoureuse, et s'y pâme...*

*Les ramures
Changent d'universels murmures
Qui sont les rythmes de la vie.
La voix des oiseaux y survit
A la mort jaune du feuillage.
Il y passe des ramages,
Et de douces mélodies,
Ne vous semble-t-il pas ?
Peut-être écoutons-nous avec nos vies
Et nos jeunesses :
Les choses ne sont pas ce qu'elles nous paraissent,
Peut-être ?*

*Mais qu'importe, n'est-ce pas,
La fenêtre,
Si, lumineuse, en tombe la clarté,
Et si le paysage est beau d'éternité !*

GEORGES RENCY.



La Scabieuse de Jardin Joli

J'ai entendu un conte, j'étais cachée derrière la haie. C'est mal, n'est-ce pas, d'écouter derrière les haies?

Il y avait, une fois, un jardin ravissant, où poussaient toutes les fleurs de la terre, où le soleil riait, où des moineaux, des linots, des pinsons, venaient jouer tout le jour : on l'appelait Jardin Joli, et ce nom était bien donné, je vous assure! Courant tout autour, une haie d'épines roses le défendait comme un idéal rempart; dès l'aube, toutes les fleurs ouvraient leurs corolles, se baignaient de rosée et de soleil et faisaient leur toilette pour plaire aux papillons et aux oiseaux : elles étaient coquettes, coquettes! ces petites âmes de fleurs!!... C'était à qui embaumerait le plus, serait la plus fraîche et la plus pimpante... Elles modulaient tout bas, tout bas, le thème d'un petit ruisseau caché sous les touffes de cresson.

Pourtant, il y avait à Jardin Joli une fleur, une étrangère, venue Dieu sait d'où, mais sûrement d'un vilain pays aride et battu des vents, car elle avait le caractère triste et maussade, et gémissait tout le jour. Elle s'appelait Scabieuse, un joli nom pourtant! et elle n'était pas laide quand on l'examinait bien, avec sa robe gris-bleu, un peu chiffonnée : à cause du voyage bien sûr!

Elle ne se faisait jamais belle, pour personne, car ni les baisers des papillons, ni les chansons des oiseaux ne pouvaient l'émouvoir : toujours, toujours, elle était absorbée par une vague, douloureuse pensée; laquelle?... je ne sais pas, personne ne savait! Elle avait dû beaucoup souffrir, car elle disait si amèrement :

— Oh! la vie, la vie, quelle chose horrible!

Et quand les petites sœurs Eglantines se penchèrent bonnement vers elle :

— Confie-toi, sœur, à l'amitié, nous te consolerons, je t'assure; si tu n'as vu que tristesses, nous ferons pour toi naître la joie! Dis-nous ton malheur, et tu verras comme nous t'aiderons...

Elle répondit :

— L'amitié, l'amitié, n'en parlez jamais, petites filles! Savez-vous ce que c'est que l'amitié? Mensonge, mensonge, mensonge et poison! voilà!

Et les petites sœurs, apeurées, étaient parties sans rien comprendre à la tristesse de cette dame en deuil. On avait chuchoté tout bas, et pendant tout un jour, Jardin Joli s'était extraordinairement ému. Maintenant c'était fini, on ne s'occupait plus d'elle.

Un jour, il y avait du soleil, oh! tant de soleil, que le petit chemin des oiseaux semblait un ruban d'or! Les fleurs, qui avaient fêté Mai très tard, s'étaient endormies en berçant sur leur cœur des insectes verts et dorés, très beaux... La Scabieuse, elle, rêvait à l'ombre de l'églantier son rêve douloureusement lointain et uniforme, quand passa près d'elle en sautillant dans le sentier, un tout petit oiseau, si mignon, si gentil!... Scabieuse, au bruit, interrompit son rêve... un petit frisson — oh! à peine... — l'agita : elle aurait bien voulu savoir le nom du petit oiseau!... Pourtant, il ne l'avait pas saluée comme le faisaient les gros moineaux et les linots et tous les habitants de Jardin Joli!... il ne l'avait même pas regardée!

Le lendemain elle le revit, et le surlendemain, et encore; il passait maintenant avec les autres oiseaux pour chercher sa nourriture et se rafraîchir au ruisseau.

— Bonjour, Madame Scabieuse! dit-il un jour.

— Bonjour, Monsieur...

— Roitelet, souffla la plus petite Eglantine.

— Bonjour, Monsieur Roitelet!

Et son pauvre petit cœur de Scabieuse battait, battait! Soigneusement elle baissa la tête en tournant le dos aux Eglantines et aux demoiselles Muguet : il n'y avait que les petites Violettes qui pouvaient la voir, mais celles-là ne diraient rien!

— Mon Dieu, mon Dieu! pensait Scabieuse, est-il possible!... Pourtant j'ai cru que tout était bien mort en moi! Est-ce que je puis donc aimer encore?... Comme je souffre, comme je souffre!...

— Bonjour, Madame Scabieuse!

— Oh! comme il m'a regardée!... Bonjour, Monsieur Roitelet!

Roitelet se retourna au bout de l'allée, mais il ne savait pas, bien sûr, que la petite fleur en deuil l'aimait!

La nuit d'après, Scabieuse ne put dormir :

— Roitelet, m'aimes-tu, dis, Roitelet! Ah! comme tu me fais mal!... M'aimes-tu, Roitelet? Pourquoi t'es-tu retourné au bout de l'allée? Pourquoi m'as-tu regardée ainsi?... Roitelet?

Le roitelet l'a-t-il entendue?... Je ne sais pas : la voix du conteur s'est perdue en la nuit!

ANNE THIERENS.



Prière des Pauvres

*Le chant de la nuit magicienne qui prie
a promené ses yeux par la venue d'aurore
sous le chaume des petits enfants qui tremblent.
Et c'est dans le silence où le bois de rêverie
pétille et fait chanter la bouilloire bleue
que les pâlotés moues s'interrogent
pour le souper du très tard, au retour des chevaux
à la mangeoire et des chiens joyeux
happant des mouches dans l'or du soir,
pour que la vache donne du lait pur,
et les poules des œufs lourds à bien vendre.
Alors, quand la litanie a passé au sourire,
et qu'il faut emplir les auges, en sursaut
la peur va et vient derrière les rideaux,
se promène jusqu'à la margelle argentée,
et dans l'eau dessine des grimaces claires.
Et la plus franche dit : « Encore une prière :
» Nous n'avons pas béni les vieux pour le retour. »
Quand le laboureur pousse la porte et se montre,
à l'épie des petites âmes joyeuses,
il les voit toutes, agenouillées auprès de la veilleuse
prieant pour la vache et les œufs au Dieu d'amour.*

HEURES D'APAISEMENT

A ARTHUR TOISOUL.

Si l'astre morose a présidé à ta naissance et que tu peux sourire, ta vie n'aura pas été inutile, ayant témoigné une part de gratitude au divin. Désespérer, c'est affirmer son impuissance, c'est se déclarer vaincu devant la victoire qui vous tend les bras, c'est méconnaître la voix émulative de l'espérance. L'espoir, c'est le repos, c'est la passivité de l'âme et sa quiétude. Regarde, c'est la tempête, les houles ont avancé la nuit dans son heure et le marin allume à la proue. Tu ne trembleras pas quand les pétrels se cacheront dans les voilures, car la vigie consciente a vu la ligne blanche du port. Et puis, la grande aube va venir. Sois triste si tu veux, la tristesse soulage et vivifie. Verser des larmes, c'est croire à quelque chose, c'est se souvenir. Sois content *d'être* puisque tout est à toi selon tes désirs, par tes illusions et tes rêves.

*
* *

J'ai la force de croire à la partie illusionnante des choses de ma vie. J'oublie les cités et les foules pour ne me rappeler que la solitude des plaines et des montagnes où j'ai passé tant de jours, car là j'ai pu échafauder mon rêve au gré de mes tendances.

*
* *

Ne m'en veux point d'être seul, puisque j'ai la nature en face de mes yeux, à qui répondre. L'oiseau qui chante, c'est la voix douce de la bien-aimée, et là-bas dans le recul bleu, la crête argentée de la

Sierra remémore l'aïeule éternelle. Quelle joie ! pouvoir se contenter du silence, pleurer pour soi-même les souffrances des autres et s'en reconforter ainsi que d'un baume. Lorsqu'au hasard de mes pas, ce soir, j'ai découvert la mare tarie et vide d'âmes, j'ai songé que les oiseaux s'en étaient allés vers les grèves luxuriantes. Il ne m'est pas venu à l'idée qu'ils erraient dans la pénurie ; et c'est nourri de cet espoir que je les rêve maintenant, gazouillant aux clartés matinales. Et plus tard, lorsqu'ils reviendront, ils ne seront pas pour moi des oiseaux de tristesse. Ainsi mes émotions vont aux joies, aux satisfactions faciles, je les maîtrise et les détourne du chemin d'angoisse. Sans doute, il se peut que la pitié s'éveille à d'autres heures. Et puis, le doute peut surgir et me fixer de sa face immobile ; mais n'est-il pas vrai que le soleil se lèvera demain, très pur, pour ceux qui aiment ? Et l'attente, dans l'anxiété de savoir, n'est-ce pas encore une félicité possible ?

*
* *

Tout salue l'aubale lumière, les oiseaux, les fleurs, l'âme. On entend des voix et des murmures, les chemins se dessinent et sourient, mais ce sont les mêmes images qui m'avivent. Une impression familière s'éveille en moi, la reconnaissance de ce coin de nature admirable à d'autres jours perdus dans le passé. Pourtant, mes pas n'ont point frôlé cette herbe tendre et ma solitude date d'une heure. Sans chercher, ma simple raison me dit doucement : « Peut-être lorsque tu étais enfant, jouant avec ta mignonne bergerie sur la table, tes petits arbres de laine et tes maisonnettes en papier peint, ta mère évoquait la campagne où elle avait vu le jour ». C'est si bon vivre avec de pareilles souvenirs ! Et me voilà sans savoir à m'enivrer de ses sympathies. Je cueille la menthe comme elle, et les boutons d'or. Les soucis de demain ne m'inquiètent guère, il me suffit de savoir que le blé mûrit, que les foins sont coupés et que la nature est en fête.

HENRY DE CLASSANT.

PENSÉES (1)

—
SHAKESPEARE — MOLIÈRE — WAGNER
—

Ortrude — Frédéric de Telramund
—

La Femme

O femme ! étrange objet de joie et de supplice !
Mystérieux autel, où dans le sacrifice,
On entend tour à tour blasphémer et prier.

A. DE MUSSET.

Avec Frédéric de Telramund, nous pouvons reprendre notre travail de comparaison entre Wagner et Shakespeare. Nous trouvons dans le Macbeth de ce dernier un personnage typant l'espèce d'hommes que symbolise Telramund. Qu'est-ce que Macbeth? Qu'est-ce que Telramund? L'Ambitieux. Non l'ambitieux à la manière des César, mais l'ambitieux épouvanté de ses désirs, l'ambitieux scrupuleux, l'ambitieux dont l'ambition resterait stérile si elle n'était cultivée par autrui. A telle ambition il faut le hasard d'un spécial accouplement pour vivre et grandir. A tel ambitieux il faut, pour produire, l'adjonction d'une créature qui lui poignarde la conscience. A telle ambition il faut la greffe d'un esprit pervers.

Pareille ambition est toute architecturée d'inavouables envies, de désirs conçus en dehors de l'humanité, de la justice. C'est un monu-

(1) Fragment d'un livre à paraître.

ment de honte. Les hôtes qui le hantent sont violents, cruels, perfides. Ils se cachent, se masquent. Entre telle ambition et son but, il y a un échelonnement d'horreurs. Si l'ambitieux est un César, un Napoléon, il sourit, les accepte. S'il est un Macbeth ou un Telramund, il recule horrifié; combat, chasse l'idée torturante; veut dompter ces instincts d'une malheureuse nature, et il y réussirait sans doute, si le Destin ne le livrait à un fatal esprit.

Pour le thane de Glamis cet esprit c'est lady Macbeth; pour Telramund, c'est Ortrude.

Mais, peut-on se demander, en Macbeth, en Telramund, l'ambition — produit d'une organisation corporelle et psychique donnée — existait-elle déjà lors de leur mariage et ne demandait-elle qu'à être cultivée sagement et habilement dirigée, ou bien est-elle, tout entière, le fruit horrible d'une semence infernale jetée en eux par leurs femmes? Telramund, Macbeth — ces types représentant de si nombreux individus — sont-ils naturellement ambitieux, ou leur ambition est-elle l'ambition de leurs femmes transplantée d'elles en eux, précieusement, expertement soignée par elles, et, bientôt si vivace, si puissante, que de ses ramures feuillues ELLE aurait fait éclater l'enveloppe honnête comme la fragile cloison d'une serre trop étroite?

Intéressant problème! Ces deux cas existent dans la vie.

En la pensée de Shakespeare, de Wagner, je pense voir que, seul, le second cas constitue la généralité; et de pareils disséqueurs d'âmes ne se trompent pas.

*
* * *

Les rêveuses vierges aux songes étranges, inquiètes et tristes et ne sachant pourquoi; les nobles épouses; les vertueuses et douces mères; toutes celles devant qui ma pensée s'agenouille; toutes celles que je vénère pour leur pureté comme Dieu même; toutes celles qui consolent les douloureux sceptiques en leur montrant que l'honnêteté n'est pas un vain mot; toutes celles qui rattachent les âmes tristes et meurtries à l'ici-Bas par un espoir d'amélioration possible toutes celles-là, dis-je, ouvriraient de grands yeux étonnés et doulou-

reux si elles lisaient ces lignes. Mais en parlant de la Femme on ne pense pas à elles. Anges ! vous êtes si peu femmes ! Les Pénélope, les Cordélia sont si peu humaines ! Non ! en disant : Femme, nous ne pensons pas à vous. En disant : Femme, nous sous-entendons les Eves adorablement perverses ; les Omphales griffeuses d'âmes et dont on adore les ongles féroces ; les Circés ensorcelantes ; les Hétaïres suprêmes ; les lady Macbeth fixant, l'œil mi-clos et phosphoreux, le Pouvoir ; les Ortrudes substituant leur âme, leurs rêves, leurs vouloirs à ceux de l'Époux ; et, tout cela, vos âmes toutes blanches, à la tunique jamais ternie, ne peuvent s'en faire une idée. Elles ne peuvent que les appeler « mauvaises » d'une voix affligée, et c'est tout.

*
* *
*

Les choses mystérieuses, étranges, affolantes, qui constituent ces adorables poupées, jamais vous ne les saurez, ni moi, ni personne. Une femme : G. Sand, n'a-t-elle dit : O femme ! femme ! tu es un abîme, un mystère, et celui qui croit te connaître est trois fois insensé !

C'est l'une de ces décevantes, hiéroglyphiques créatures, que Wagner, en Lohengrin, donna comme antagoniste à Elsa, qui constitue tout le drame terrible de Macbeth, et que nous allons tâcher de dire.

En le drame lyrique comme en l'émouvante tragédie, Elle rêve le Pouvoir et le veut. Là comme ici, Elle épouse l'homme qui lui semble le plus susceptible de l'aider, de la servir. Dans ces deux incarnations d'Elle, Elle fait lentement entrer, grandir, son envie en l'époux simple, confiant, malléable.

Un jour, tout d'un coup, l'Homme recule épouvanté : il croit avoir lui-même conçu le monstrueux projet. Amèrement triste, il va. Un soir enfin, par périphrases, bégayantes circonlocutions, à voix basse et tremblante, il en parle à la Femme ; et il est stupéfié de la voir calme et souriante. Mais la foule des objections jaillit de Lui alors : armée détruite bientôt entre l'hiatus étroit des lèvres ricaneuses. Il pense vaguement aux Thermopyles et, s'il en est épouvanté, il en est ravi.

« Oh! thane de Glamis! tu veux rester pur et tu voudrais être grand!... Tu veux gagner le prix qui couronne la fraude et tu ne veux pas être perfide! »... « Le lait de la charité humaine coule dans tes veines », ajoute-t-elle avec un sourire de pitié. Fi donc! pour un mâle guerrier!... Salut, Roi!

Tout est là. Macbeth tuera; Telramund le brave mentira publiquement, calomniera la Pureté, et il ira jusqu'au guet-apens infâme et lâche.

Vérités souvent; et symboles, hélas! d'infinies choses. On ne tue pas toujours matériellement. Il est des crimes que le code ne punit point. Ce n'est pas toujours pour être « Roi » que l'homme, souterainement impulsé, pèche.

* * *

Telramund, Macbeth, sont deux tourmentés, mais d'âme belle. Frédéric, au milieu de ses remords, crie : « Oh! seul, loin, bien loin, trouver le repos dont mon cœur a besoin! » Macbeth, le soir rouge de la bataille où il va rencontrer les weirds, soupire devant la splendeur du ciel triste. Rêvant à la mêlée de tantôt, il dit songeur : « Oh! le beau jour et le triste jour! » Il est vainqueur et il plaint les vaincus. Banquo qui l'accompagne ne pense, lui, qu'à rentrer par le plus bref chemin. Ses yeux ne suivent point la déroute effroyable des nuages ensanglantés; ils fouillent les désertes landes, cherchant une sente pratique.

* * *

A certains moments, Telramund, Macbeth — ces honnêtes, essentiellement — ont conscience, presque, de l'œuvre élevée, bâtie en eux par leurs femmes. Ils frémissent. S'ils en étaient sûrs, ils massacreraient. Mais ces braves sourient à telle pensée : Quelle chimère!

Pourtant s'ils sont tombés, c'est par quelqu'un? Leur forte main cherche, d'instinct, l'épée vaillante désormais flétrie. Ils grondent quelques inarticulés reproches. Mais Ortrude : « O Frédéric de Telramund » dit de façon suprêmement ironique, dompte cette vel-

léité de révolte. Pourtant, apeurée, câline et parfumée, le soir :
« N'as-tu plus confiance en Moi? »...

*
* *

L'alcove est le laboratoire où œuvre la Femme. C'est là que cette Sirène à la voix de lyre dévore, en des chatteries, des mutineries adorables, le vouloir sacré, l'Âme héroïque des dompteurs d'océans. C'est là que cette Omphale ironique émascule et infantilise les nobles étouffeurs de Monstres terrestres. C'est là, hélas ! que cette ensorcelante Circé transforme le Héros en brute. Là est le tombeau du génie, de l'honneur, de tout ce qui est divin.

Lady Circé Macbeth dit, ses charmes ayant opéré : Va, brave thane, voici l'heure. Va, Duncan dort : SOYONS ROI ! Ortrude rêve : Nos mensonges n'ont rien produit, NOUS tuerons. La Lady songe : Il y a Banquo et son fils ; Macduff et sa femme : NOUS devons nous en défaire. Et Frédéric, moralement hypnotisé, s'en va, le glaive assassin dissimulé sous son manteau, vers Lohengrin. Et Macbeth fait tuer Banquo, fait tuer Lady Macduff et ses enfants, après avoir tué Duncan.

Que peuvent-ils désormais sinon — pareils aux timides désorbités, aux purs pervers — dépasser les limites franchies par leurs mauvais génies et aller jusqu'à épouvanter ceux-ci mêmes ?

*
* *

L'homme de talent, mais auquel il manque la Volonté, l'Inspiration, la Patience pour arriver bien haut, est l'instrument favori de la Femme ambitieuse. C'est lui qu'Elle choisit et épouse. Elle reste fille si Elle n'en trouve point. C'est par lui qu'Elle réalise les projets que son sexe, le monde ne lui permettraient pas d'accomplir. Elle se fait la Pensée de ce cerveau lâche, l'Âme de ce corps mou, la volonté de cet acteur lourd et médiocre, le Principe de cette inutile vie. Il croit agir seul : un sourire le décide ; un geste lui en fait faire un pareil ; un mot dit comme en songeant est le mot qu'il redira tantôt. Il est des orateurs, des représentants, des ministres, des écrivains,

des poètes — médiocres, il est vrai, toujours — qui ne seraient plus que de stupides statues si leur Femme, leur âme, leur pensée, leur talent, leur TOUT, disparaissait soudain.

*
* * *

En tout ce qui est terrestre, mondain, matériel, pratique, la Femme est infiniment supérieure à l'homme. Le flair, l'instinct, l'intuition, absolument parfaits chez Elle, la guident plus sûrement en le dédale étrangement compliqué du monde, que le raisonnement savant. Ce qui exige de la finesse, de l'astuce, de la diplomatie, plaît à la Femme. La politique est le domaine où elle trouverait à employer toutes ses facultés. Elle y joue, du reste, souterrainement, un rôle considérable.

Faute de mieux, c'est aux jeux d'escrime présidés par l'ironique EROS que la plupart des femmes, désintéressées ou non, s'adonnent. Celui qui regarde autour de lui dans la vie sait quels talents prodigieux elles y prodiguent. En ces duels charmeurs, où l'on se blesse parfois, pourtant, joliment, la Femme est étonnante d'adresse et de dextérité. Elle y est du reste merveilleusement secondée par une résistance physique plus grande et par un charme corporel qui ôte toute précision à la tactique de son adversaire.

*
* * *

Toutes ces petites et grandes choses, ces nuances fugitives — d'intérêt si grand pour les délicats — une actrice d'esprit, de talent, peut les indiquer en le rôle d'Ortrude. Ces détails, fins, typiques — parfums d'une œuvre en quelque sorte — parant, ornant cette Ortrude colosse, architecturée comme un sphinx égyptien, l'achèveraient évidemment, la feraient plus femme, toute la Femme peut-être. Plus charmeresse, je la vois l'Éternelle Reine du monde. Plus séduisante, elle serait vraiment la Prêtresse du Temple quadruple où prie l'humanité ; du Temple aux quatre nefs, aux quatre portes ; du Temple où Argent, Amour, Politique, Rêve : les dieux du monde, sont vénérés, du Temple où officie la Femme.

Ortrude serait alors vraiment Celle aux pieds de qui l'OR amassé, les Pouvoirs conquis, sont déposés comme des offrandes. Rêvez avec moi et voyez :

Le nabab s'agenouille, verse en ruisselets éblouissants ses richesses autour d'Elle et mendie, anxieux, quelques bontés. Le César lui offre des peuples, des races entières, l'œil humide fixé sur Elle. Des amants, haletants, les yeux fous, l'implorent. Le poète, ému, ébloui, soupire et chante.

Telle serait ORTRUDE.

AUGUSTE LEVÉQUE.



Rondelette des Filles de joie

*Ohé! Margot la Blonde et toi Marion,
Que faites-vous de vos petits cœurs d'enfance?
— De nos petits cœurs, ah! peu nous soucions;
A notre enfance qui de nous encore pense!*

*— Or donc, Marion et toi Margot la Blonde,
Du beau soleil d'antan ne vous souvenez plus,
Lorsque de vos compagnes vous conduisiez la ronde
Sur la place du village de clair soleil vêtu.*

*— Hé! là! mais regarde, nos lèvres sont belles;
En ivoire et en roses nos beaux seins ont jailli;
Et puisque nos cheveux en nappe d'or ruissellent,
Qu'importe l'Autrefois au soleil d' Aujourd'hui!*

PAUL DUBOIS.

LE MÉLODIEUX VERTIGE ⁽¹⁾

... La belle nuit simple entrait maintenant par la fenêtre ouverte. Et avec elle, le jardin, en son haleine exquise, montait. Les grands arbres de là-bas, les lourds massifs de verdure taillés en blocs d'ombre dans la ténèbre pâle envoyaient vers les deux leur souffle odorant et lent. Et le vent, dans les feuillages, faisait comme un bruit de caresses et de mains.

Un silence tomba... oh! combien ineffable!... Et Georges regarda le ciel et parla de voix sourde : « Comme il fait beau!... n'est-ce pas, Margy? Et comme cela nous rapetisse, nous et nos vains essais d'œuvre! Comme nous sommes aujourd'hui et comme cela est toujours. Oh! la belle nuit! Jamais je n'ai vu tant d'étoiles! Oh! vois, vois donc! Partout... et comme elles brûlent doucement... Oh! les étoiles!... C'est mille fois plus aigu, plus pénétrant que des regards... Et quel calme! Ne croirait-on pas que tout le paysage est sous l'eau... Sous l'eau, en regardant au travers des couches d'ondes, on aperçoit de ces inappréciables veloutés de teintes... Et vois donc encore plus loin : dans les branches d'arbre, parmi les grands marronniers de notre jardin, il y a de lointaines lumières qui, dans des chambres solitaires, se fanent comme des fleurs tristes et claires! Oh! quel calme!... Et il y a aussi, à ce coin perdu, extrême, à ce groupe de maisons une fenêtre seule allumée qui déverse sa lueur au travers d'un rideau rouge... Hein! c'est comme un morceau de viande, dans la nuit et saignante! Ah! Margy! qu'il fait infiniment beau!... Et quel silence... quel silence appréhensif! C'est bien l'intimité suprême que seuls peuvent goûter ceux qui s'aiment eux-mêmes... Ne t'aimes-tu pas, toi? Moi, je m'adore! Il y a des heures où je suis enivré du parfum de mon âme. Je t'aime aussi toi, mais n'es-tu pas ma complémentaire! Est-ce qu'à nous deux, Margy, nous

(1) Fragment de « A eux deux ».

ne formons pas l'entité! Je t'aime! Tu es plus belle que la nuit, car tu la résorbes toute et dans un seul baiser, tu pourrais m'en donner le sidéral vertige!...

Elle était restée assise au piano, pendant que lui, rêveusement, parlait et il se rapprocha d'elle, lui releva la face afin de voir dans l'obscurité ses yeux luire. Et voici que d'un de ses coudes, elle heurta le clavier et, par les ténèbres, un *la* vibra.

... Oh! fit Georges, la première note de *Tristan!*...

Cette précision harmonique du hasard le ravit. Il lui sembla que quelque chose prenait leur amour par la main et le guidait au long de la route vers du bonheur épanoui. Il enlaça Margy et chercha ses lèvres. Il ne la voyait pas. La lampe s'était éteinte. Il y avait tant d'ombre dense autour d'eux que leurs prunelles mêmes ne se décelaient et ne pouvaient se refléter. Il la serra plus étroitement. Il sentit sur ses joues le souffle de l'aimée et enfin sa bouche rencontra la tiédeur molle et voluptueuse de la bouche de Margy... Je t'aime, répéta-t-il encore, et il la baisa — longuement.

La nuit continuait à entrer dans la chambre. Ce n'était que de l'air pur, du parfum, du silence. Le petit jardin se haussait vers leur appartement. Et il paraissait qu'un morceau du ciel bleu se dissolvait entre les deux. Un charme exquis et mou les enivrait, intensifiant leur tendresse... Margy... fit-il... Et dans un enlacement, il l'entraîna vers le sofa, le sofa bas et moelleux où ils churent — emmêlés.

Un long temps, ils demeurèrent l'un contre l'autre à s'écouter. Une pensivité délicieuse et émue les absorbait. Et quel incroyable silence!... Parfois, le jardin bruissait en frissons de verdure. C'était comme un coup d'éventail qui envoyait dans la chambre un peu de l'odeur sucrée des héliotropes, un peu de l'odeur charnelle des œillets. Une fraîcheur suivait, passagère. Puis tout s'évanouissait. Ce n'était qu'un geste immatériel. Le silence affluait encore. L'immense paix nocturne se coagulait à nouveau.

Et les deux restaient seuls.

Ils ne percevaient même plus battre leurs cœurs. Qu'ils étaient donc loin des mesquins soucis d'art et de métier! Est-ce que tout cela ne s'effaçait pas sous la force simple, sous l'unité absorbante de la nature? Ils le sentaient. Ils le comprenaient. Et ils s'avouaient

pardonnés. N'étaient-ils pas fragment vivant et nécessaire de cette heure de beauté et ne s'aimaient-ils pas... oh ! si éperdument !

Et Georges voulut voir Margy. Il se retourna vers elle, mais ne distingua rien. Il la tenait pourtant enamourée et tendre en ses bras, tout contre son torse. Et elle dit : Je suis à vous, moi !... Il lui parut que c'était les ténèbres qui lui adressaient ces verbes chauds. Cela le troubla. Il l'attira à lui, plus près « Margy... aimée !... » et il la baisa.

La fenêtre, ouverte, jetait toujours son grand flot frais. Le ciel s'était encore — eût-on cru — purifié et éluclidé. De nouvelles étoiles, de corail ou de cristal, languides ou éblouies, s'étaient enchâssées dans le bleu profond. Et le silence était suprême où venait mourir les effluves râlés des fleurs du jardin.

Et les deux s'étreignirent avec vigueur et ils furent l'un à l'autre, sous le troublant conseil d'un baiser qui, entre leurs lèvres unies, trembla — comme là-bas, telle étoile, vibrante et dernière venue...

ANDRÉ RUIJTERS.



PERLES DE NUIT

La terne éblouissance des cabarets, terne par la fumée drainant ses bleus sales en lourdeur de velum. L'ébauche est bleue ; bleue, mais combien grisâtrement en opacité de lampes fumeuses et de lourds tabacs ; et bleue aussi vaguement la forme des joueurs de cartes, comme des ombres torsées par des soirs de brouillard. Et saigne là-dessus, l'éblouissance des lampes, rougeurs crues par le tamis de la fumée, lourdes, en grasses taches de sang sur une traîne de gaze souillée.

Le cabaret veule et morne, quelconque...

Des éclats de voix en sonorités brutales de buveurs hilares, l'obsédance d'un tic tac de monotonie désespérée...

Et s'éperle une chanson poignante...

La chanson des pinsons aveugles, des pinsons en horreur d'yeux crevés, tragiques, là-haut dans une mauvaise cage, à un clou.

Et tout est ténèbres.

Ténèbres, l'éblouissance saignante des lampes, ténèbres, la fumée croupie en brouillard d'aubes sales.

La nuit.

O! la nuit en nocturne de pinsons aveugles, de pinsons en horreur de regards morts, la nuit, l'immensément Douleureuse de ceux qui ne voient plus.

Et remplissait la chambre de ténèbres, la chanson du petit pinson aveugle, là-haut, dans sa mauvaise cage, à un clou.

Et perlait sa chanson en tristesse de lumière perdue, ô! doucement éperlement en trilles étouffés d'échos lointains, évocation de souvenir, le souvenir de la lumière.

La modulation, tant de lointaines mélodies, du souvenir, ses trilles, ses vocalises en résignation de langueur poignante, leur éperlement, lentement, très douces, de la douceur infinie et mélancolieuse immensément de lumière morte, de joie morte, de vie morte...

La vie des pinsons aveugles... leurs chants, échos de la vie ruisselée de joie et de lumière, autrefois, dans l'Essor, splendide-ment vers le Jour.

Et meurt sa chanson en désespérance résignée, la chanson vers la lumière du pinson aveugle, mourante, lentement, comme un souffle, la plainte des âmes dans la nuit énorme, qui frissonne délicieusement d'harmonies mourantes...

Et tout est ténèbres...

CHARLES BERNARD.



Hivers défunts

A ANDRÉ RUIJTERS.

*L'hiver me fut toujours charmant en son mystère,
M'isolant, me laissant tendrement solitaire.
Je laissais souriant chanter sans fin mon cœur
Et la neige l'aimait pour sa jeune candeur.*

*La neige le garda de toutes les sciences.
Ses flocons le paraient des pures ignorances
Et je le sens encor, joli comme un enfant,
Songer à la bonté de son rêve innocent.*

*O mes jolis hivers, hivers pleins de mystère!
Mon cœur se blotissait au fond d'un flocon blanc
Et jouait d'un cristal somnant d'un rythme lent*

*Aux sons des tendres mots d'une âme solitaire.
O mes jolis hivers, hivers lointains et doux,
Je pleure votre mort et tous mes espoirs fous!*

FERNAND ROUSSEL.



L'APPEL

A MAX ELSKAMP.

Puis qu'elle vienne enfin, et que je l'aime ! Nous nous tairons l'un auprès de l'autre. Elle sera elle, je serai moi, et ensemble nous serons un. Des douceurs de soir onduleront autour de nous. Des lumières riront. Les parfums seront rouges ! Et j'aime déjà ses yeux, ces clartés bleues, j'aime déjà ses petits poignets, ses seins d'enfant qui sous la lampe et sa claire paix heureuse haletteront, j'aime déjà sa taille que de la tendresse ennuera, sa voix fraîche mais pâle, sa nuque blondie de follettes petites mèches, et sa démarche candide ! Qu'elle vienne ! Elle me saura. Et je pourrai chérir. Et que de tendresses en moi ! — Mais qu'elle se taise et qu'elle ne pose ! Je saurai l'adorer en tous ses gestes, en tous ses gestes les plus simples et tout entière. Mais qu'elle se taise et qu'elle ne pose ! Lors, tout en moi s'épanouira. — Il n'y a là que des germes, il y aura des fleurs. Je ne me vois pas, je me verrai en elle. Qu'elle vienne à moi, et sans pudeur, laisse prendre sa main par la mienne, et se laisse absorber l'âme par mon âme. Un fervent baiser scellera nos lèvres, alors, un passionné et violemment baiser. Et ce sera la pure extase de mon regard vers son regard en cette minute éternelle.

Puis nous irons par des prairies. Je lui donnerai toutes les belles herbes, toutes les fleurs sentimentales. Je ferai tous les gestes qui plaisent. Au soir, vagueront en ronde des poésies autour de nous. Les choses nous aimeront bien, car elles aiment bien tout ce qui aime. Et la nue bleue sera éblouissante d'étoiles !

Puis nous irons par des rues nocturnes, par la campagne matinale, par des quartiers populeux, fermentants et bizarres, nous irons par d'exultantes fêtes ou de silencieuses mélancoliques solitudes. Et, vraiment, ce sera suprême. Car nous serons seulement très simples et très vivants. Elle sera mienne et je serai sien. Et ce sera tout. Elle saura dire mon prénom très doucement — chose divine !

Puis qu'elle vienne! j'en suis goulu! j'en suis perdu! Laissez-moi sangloter un peu. — Mais si elle était là, je lui dirais que je suis triste, et je pleurerais dans ses bras; je serais son petit enfant! Je serais heureux d'être triste. Et le lui dire serait divin ainsi qu'écrire.

Puis l'on ne sait pas! Il y a tant de choses que l'on espère confusément et qui réjouissent. Des tas de joies irraisonnées. Les douces attentes. Les fleurs qu'on offre. Serrer des mains. Ennouer follement la jeune volupté de nos deux belles et souples chairs ardentes! Surtout, sentir que l'on vous aime, là-bas, sans savoir où.

Puis, l'égide! le but! la béatitude des béatitudes!

Mais où est-elle? Qu'elle vienne! Que je la rencontre! Les rues sont belles, la pluie tomba tantôt, et maintenant tout rit. Et je suis frais comme mes espoirs! Ah! qu'il est douloureux de trop attendre.

Puis, la ville d'après-pluie est lumineuse. Je suis trempé. Je fume. Vraiment j'ai trop erré! Mais quelle est cette fenêtre allumée là-bas, où des bras chéris font des signes dans la mélancolie splendide du soir?

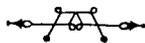
Puis, dans les flaques, de palpitantes et magnifiques nacres vivantes. Les rails des tramways sont en or. Et là-bas! des îles grandes de nuages de velours lilial voguent sur la mer bleue du ciel candide!

Puis que ne vient-elle et que ne la vois-je! à cette heure propice où les bourgeons d'or, sur le ciel bleu, ont nuptialement l'air de fleurs d'oranger?

Je suis un pauvre romantique!

Puis encore, mon cœur n'est que délicieux et triste, d'émoi d'amour. Et voilà tout. Et je ne sais où sont ces mains auxquelles mon rêve fiance mes mains. Et voilà tout. Et je ne sais où sont ces lèvres...

HENRI VAN DE PUTTE.



LES LIVRES

Les Villes Tentaculaires

par ÉMILE VERHAEREN (chez Deman).

La ville, mauvaise et noire sous le ciel gras, que déjà du fond des campagnes hallucinées de sa présence énorme, on apercevait, la voici — tentaculaire.

Elle est le carrefour des concupiscences, des haines, des bestialités. En elle, l'âme odieuse du mal semble se résorber et se condenser. Elle est tout l'orgueil, toute la fureur, tout le blasphème. Elle est la purulence profonde de la terre qui se gâte et se corrode sous ses murs et ses assises.

Entrons : Après la plaine morne et morte qu'elle a sucée, qu'elle a tuée, son infini commence grouillant et fatidique. Et voici s'ériger, du sein de la houle grandiose et sale de ses toits, les pesants bâtiments de synthèse qui dressent en apothéose leurs dômes et leurs sommets.

C'est le *Bazar*, l'estomac insatiable où viennent s'engouffrer le monde et ses provendes ; c'est la *Bourse*, bouillante et frémissante de chiffres, insectes acides dans des cervelles, la *Bourse* où bat à chocs durs, à chocs métalliques, le cœur immonde de la ville, son cœur en or fangeux. Et c'est l'*Étal* ! toute la ville nue et phallique, exaspérée vers le rut en une ruée immense et concentrique. Et ce sont les *Usines*, les plantations de gain dans des chairs vives, celles qui sont de fer et pourtant saignantes. Et c'est son âme enfin, son âme omniprésente, son âme en tourbillon ouverte, son âme engouffrante et hypnotique, son âme en ventouse ! Et c'est la ville toute, cynique et grandiosément épouvantable !

Ah ! dirons-nous qu'ici Verhaeren s'est montré démesuré et effarant ? Dirons-nous encore la gigantesque harmonie de son vers ? Dirons-nous qu'il éclate parfois en bondissements fous ? Dirons-nous l'étonnante, la merveilleuse poésie de chair et de métal, d'éternité et

de siècle qu'il y révèle? Dirons-nous les apocalyptiques élans qui ondulent et frémissent dans son œuvre, adverses et convergents, et qui y font brûler la plus vertigineuse et phosphorique vitalité qu'il fut jamais donné de rêver en un génie d'homme? Il s'est placé dans la vie contemporaine et ambiante. Il a été le mélodieux régisseur de tous ces désordonnements de lignes et de buts, et il en a déduit la géométrie composite et terrible de son livre. Il est descendu dans la rue, très simplement, et la ville lui est apparue, immense, tyrannique et effervescente; non seulement avec les monstrueux symboles qui dressaient au-dessus d'elle sa pensée et son idéal extériorisés, mais encore avec les présences aussi plus émaciées et centrales de ceux qui l'étaient, de ceux qui en sont les palpitantes et perverses molécules de volonté, et dont les statues de place en place, de page en page se lèvent.

Et, aussi, il l'a connue frénétique et cariée! Mais dans ses pourritures, au cœur des abjections, des germes d'avenir fermentent. Elle est haïssable et prostituée, mais à l'horizon s'atteste la permanence éternelle et douce des *Idées* suprêmes d'équilibre et de rythme.

L'œuvre qu'il a édifiée est grande et belle. Elle est la plus rude et la plus surhumaine qu'il ait conçue.

Elle vous écrase, vous brûle, vous poigne et, ainsi que la chose magnifique et odieuse qui y vit, s'avère (ah! saurait-on mieux la désigner?) tentaculaire!...
A. R.

Aux Ecoutes

par EDOUARD DUCOTÉ (librairie de l'*Art indépendant*).

M. Ducoté se déclare le pasteur de la mélancolie. Il est bien plutôt, selon sa propre expression :

*... ce pèlerin à la marche incertaine
qui, vite las, le long de la route s'assied
et demande aux passants un chemin qu'ils ignorent.*

Il est parti, a vu des plaines, des collines, des fleurs, des lumières, des ciels, et a trouvé tout cela triste. Il s'en est allé vers ailleurs, e'

son ennui est resté le même. Il est reparti de nouveau, sans but, par des chemins désolés, sentant tout fruit de joie s'exprimer en amertume sur sa lèvre. Une déception est l'aboutissement fatal de ses amours. La tristesse de vivre le poigne intensément. Il est inquiet, tâtonne autour de lui, se déplace, sourit un instant à une image, puis l'abandonne, s'en va plus loin pleurer sans cause, et finit par se plaindre du néant profond des choses humaines. Pour lui, la mort est une délivrance, un triomphe sur la vie.

Le drame de son âme est pitoyable : il nous en instruit confusément dans son livre, en vers qui ont souvent un grand charme de douceur, mais qui sont peut-être trop lâchés, trop de premier jet, et dont le rythme est parfois difficile à saisir.

Et ce livre est étrange, évocateur d'une âme élégiaquement romantique, s'exprimant en un langage mi-lamartinien, mi-moderne. Certaines images y sont d'une nouveauté étonnante dans leur simplicité; d'autres, plus nombreuses, sont vieilles et légendaires. Et cependant, malgré d'évidentes réminiscences, l'œuvre est frappée au coin d'une originalité, la plus difficile peut-être à obtenir : celle de garder sa personnalité en se plaignant, après tant d'autres! de douleurs romantiquement illusoire.

Il le faut bien : j'avoue franchement ne pas aimer ce livre, sans toutefois prétendre justifiée cette antipathie, et en m'inclinant devant les incontestables promesses de l'auteur, qui me semble un vrai poète.

G. R.

César Antechrist

par ALFRED JARRY (*Mercur de France*).

Un très beau drame, original intensément et teinté terne ainsi qu'un Brueghel, dont il a également la splendide crapulerie. Et il en a aussi la drôlerie violente et le grouillement de vies. Les personnages — des fantoches, mais bellement humains — semblent nous y montrer leur âme toute nue sous leurs vêtements de salauds. Ils y disent brusquement, en face, leurs pensées et leurs vices. Et toute la force

du drame est là. Et c'est une belle trouvaille. Car ainsi, au lieu d'être, comme en la plupart des pièces actuelles, un chiquetis de paroles brillantes, le dialogue nous apparaît le heurt fort et franc d'une foule de volontés et de passions en bataille. Et même, les vêtements, les décors et les gestes, gris et vulgaires, comme je l'ai dit, ne semblent mis là que pour mieux faire valoir la claire franchise des personnalités, et leur étonnamment vivante bizarrerie. L'action y puise une extraordinaire grandeur de vérité et de réalité.

C'est donc là une belle œuvre, étrange et neuve. Le malheur est que, à cause de son originalité elle-même, et à moins de citer des scènes entières, il est quasi impossible de donner une idée de son style à la fois concis, ardent, rabelaisien, archaïque et très moderne, par-dessus tout très harmonique, ni de la vie qui s'y remue, s'y encolère, y chicane, y bafouille et y tue, n'y enfin de l'âme remarquable qui s'y propose.

Puis, bah ! lisez le livre ; vous verrez par vous-même que ce *César Antechrist* est vraiment une belle chose.

Tiens ! mais, au fait, c'est vrai. Et César Antechrist ? Eh ! je vous le répète, lisez le livre ; vous verrez comme s'essore, sur ce fond d'humanités diverses, énigmatiques et ridicules, son magnifique surgisement. Il y a d'ailleurs un acte prologal et un acte final explicatifs. Mais je n'en ai pas parlé parce qu'ils m'ont plus obscurci qu'éclairé le sens symbolique de l'œuvre, et parce qu'ils ne me sont apparus que comme les deux feuillets de couverture du livre, feuillets aux teintes rougeâtres, violâtres et vertes, moyenageuses à dessein, patinées d'or, et au bizarre embrouillement d'allégories armoriales qu'il serait évidemment fastidieux de traduire.

Erythrée

par JEAN DE TINAN (*Mercur de France*).

M. Jean de Tinan nous avertit en tête de sa plaquette qu'il a voulu, non nous narrer des choses profondes, mais nous chançonner une toute simple histoire.

Oh ! très bien ! Mais peu nous importe, n'est-ce pas, que ce ne soit qu'une toute simple histoire, puisque nous avons vécu, à la lire, une belle heure de volupté claire et de splendide vie intense.

Ajoutez à cela que les émotions y sont condensées et très pures, et très vivaces, et que si le conte est bref, il vaut un long poème. Ajoutez aussi que deux amants y vivent la plus merveilleuse passion magnifique qui soit, dans un décor de nature admirable, et tandis qu'autour d'eux des foules armées s'agitent, dansent, chantent et s'entre-tuent ! Ajoutez encore que l'œuvrette est précédée de la plus lumineuse-jolie des préfaces, et suivie de fines notes à la Gide, dont une ou deux sont de vrais petits poèmes. Ajoutez enfin que la langue de cela est riche, limpide et onduleuse, dorée et coloriée. Et sachez que M. de Tinan est un de ceux, parmi les Jeunes français, dont il faut espérer les œuvres les plus exquises et les plus neuves.

*
* *

Nous avons reçu également le *Rire de Mélissa* de Francis Vielé-Griffin, dont le *Coq Rouge* vient de faire un tiré à part. Et ce nous fut vraiment joyeuse douceur de relire et de relire encore ces vers purs et lumineux, si psychiquement rythmés que l'on en oublie qu'il y a là des mots et des phrases, et que l'on croit voir la pensée du poète elle-même palpiter, rire et pleurer. Et le décor de cela est d'une haute splendeur.

Les *Classiques allemands*, une belle étude pédagogique de Léon Riotor.

Le *Cours de littérature belge d'expression française* (Extension universitaire) que Jules Destrée donna à Tournai.

Burch Mitsu, le conte si fièrement humain d'Eekhoud. Les *Temps nouveaux* viennent de le rééditer en une jolie brochure de 62 pages. Comme cela ne coûte qu'un sou, c'est là une très bonne et généreuse idée de propagande, à la fois libertaire et artistique.

Enfin la belle et suffisamment compréhensive étude d'Albert Mockel sur l'œuvre d'*Emile Verhaeren*. Francis Vielé-Griffin y joignit quelques notes biographiques.

Si je ne parle pas davantage de cette dernière œuvre, c'est que je ne sais rien d'aussi ridicule que de faire la critique d'une critique.

H. V.

Raout Meunier : Et ce nous fut, le 11 avril, la joie d'aller fêter Constantin Meunier, comme ce nous avait été, le mois passé, celle de fêter Verhaeren. Le sculpteur Vander Stappen, lui souhaitant le bon accueil dans sa demeure, fut le premier à acclamer le cher et très grand artiste. Arthur Craco, un des élèves de Meunier, lui dit alors, d'une voix admirable d'émotion, l'amour enthousiaste de tous pour lui et son Œuvre, et lui remit, en souvenir de cette fête, une sorte de livre d'or contenant les noms de tous les artistes présents. Une vibrante préface de Camille Lemonnier précédait les signatures, et le maître en donna lui-même lecture. Théo et Eugène Isaye, Léon Dubois et M^{lle} Merckx agrémentèrent la soirée d'aimables musiques de Grieg, de Wagner et d'autres. Le raout avait été organisé par les sculpteurs Craco et Hodru, et le peintre Delaunois. Nous les remercions de leur belle initiative.

L'ART JEUNE.



Le directeur du *Magazine International*, M. Léon Bazalgette, a fait, le mois passé, à la Section d'art de la Maison du Peuple, une admirable conférence sur l'Internationale des poètes. Vraiment, ce nous a été une joie d'entendre affirmer si éloquemment l'existence d'une âme nouvelle dans l'art, ainsi que la large et vibrante solidarité humaine qui unit tous les vrais penseurs de nos jours et qui les appelle à une vie plus libre, plus spontanée, dégagée des mesquineries religieuses et sociales, baignée dans la grande religion d'un amour panthéistique.

A rapprocher de cette conférence celle de l'abbé Charbonnel à la *Libre Esthétique* :

Étant, comme il sied, païens, ainsi que furent poètes païens, c'est-à-dire chanteurs du Dieu qu'ils étaient : Homère, Ronsard, Goethe, Hugo, Verlaine, tous les artistes du passé et du présent, et ainsi que le seront, d'avantage encore, ceux de l'avenir, les questions religieuses ne nous préoccupent pas. Mais il nous amuse de remarquer l'orientation nouvelle donnée au catholicisme par de jeunes abbés, dont M. Charbonnel n'est pas le moindre en talent, orientation qui s'éloigne étrangement du terrain orthodoxe. Il importerait que les sincères ne fussent pas trompés par cette allure prétendument libérale, et qu'ils retinssent avant tout la vraie et complète signification du mot catholicisme, c'est-à-dire refrènement des saintes et saines passions naturelles et haine de tout art non religieux.

Les cuistres. — Charles Maurras. — Cet animal, las de lire, relire, copier et pasticher Ronsard, en une heure de bêtise plus profonde, a trouvé intelligent d'appeler romantiques Kahn, Rodenbach et Verhaeren, et d'essayer de vomir sur eux quelques imbécillités rien moins qu'inédites. L'admirable talent de ces trois beaux poètes ne s'en portera pas plus mal ; quant au Maurras, le monde saura qu'il compte en lui un crétin de plus ; voilà tout.

Lionel des Rieux. — Par quelques mauvais vers, écrits au romano-copiste, c : monsieur se paye mensuellement le droit de déposer dans l'*Ermitage* des... phrases dans le goût de celles-ci : « M. Verhaeren a un très gros talent (!). — Imaginez je vous prie, un poète de la sorte de M. Richepin (!!) — Et vous aurez une idée assez nette de ce Parnassien halluciné (!!!) » Le même magistral idiot nous apprend que le seul beau livre paru en 1895 est la *Métamorphose des fontaines*, de Raymond de la Toilhède!! Ah ! qui nous rendra, à l'*Ermitage*, le beau et compréhensif critique de l'an dernier, Edmond Pilon ?

Celui-là, du moins, agissait loyalement et ne dénaturait pas les textes qu'il citait dans ses études. Lionel des Rieux ne se croit pas tenu à la même bonne loi. Dans son article sur Verhaeren, il abîme jusqu'au point de le rendre incompréhensible tout un passage des *Villes tentaculaires*. Le plus amusant est que le Maurras, à la *Revue encyclopédique*, cite les mêmes vers en faisant les mêmes fautes. Il n'aurait donc pas lu le livre et se serait contenté d'avalier la chronique de l'imbécile de l'*Ermitage* ! Décidément, en présence d'une telle mauvaise foi, à la fois giraudesque et gilkinienne, ce n'est pas cuistres, mais voyous qu'il faudrait les nommer.

A lire : *Coq rouge* : ravissante, la *Légende de Saint-Dodon*, par Maurice des Ombiaux, et la *Défaite*, par André Ruijters ; *Mercure de France* : *Le beau soleil*, par Francis Jammes, et deux nouveaux fragments de la *Légende de vie*, toujours d'une calme magnificence homérique ; un fragment encore à la *Revue blanche*, ainsi que d'admirables inédits de Laforgue ; *Société nouvelle* : le ravissement des vers de lumière d'Elskamp, et les notes bellement songées de Maubel sur Schumann ; *Art moderne* : bel article de de Marès sur l'abbé Charbonnel ; *Libre-Journal* : *Crépuscule d'automne*, par Paul Dubois ; *La Lutte* : vers délicieux de Rodenbach et d'Elskamp. Mais que diable vont-ils faire en cette galère ? L'allure de cette revue n'est plus seulement médiocre, elle devient de la roublardise hypocrite et de la farce, c'est-à-dire de l'art catholique ; *Réveil* : *Renouveau*, par Stuart-Merrill. Incog. y prétend que le *Réveil* est une boutique.

Errata : Dans les précédentes *Pensées* d'Auguste Levéque parues en l'*Art jeune* de janvier, au lieu de : « Il va de l'épopée au procès-verbal. Il est Homère, il est » Gérard Dow. Il synthétise comme un prophète d'Israël, comme un peintre » gothique », lire : « Il synthétise comme un prophète d'Israël, comme un statuaire éginétique et fouille et ciselle comme un peintre gothique ».

Aux prochains : Conte de Maurice des Ombiaux ; poèmes de Georges Rodenbach, Max Elskamp et Fernand Toussaint ; *Tristan et Yseult* : *l'Amour*, par Auguste Levéque.

Accusé de réception : Les *Vies encloses*, par Georges Rodenbach ; les *Impossibles Noces*, par Adrien Mithouard ; *Mai*, par Arthur Toisoul ; *Berthille d'Hageleere*, par Sander Pierron.

G. R.

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

BRUXELLES

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Trousseaux, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys FOULARD, GANTERIE
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	SPECIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatismales.
Cretonne pour Ameublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre **Catalogue général**, qui est envoyé **gratuitement**.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre, on peut toujours se renseigner sans acheter.

ACTUELLEMENT

Exposition et grande mise en vente de nombreuses occasions
Grand choix d'Articles pour Première Communion
POUR JEUNES FILLES ET JEUNES GENS

Occasion extraordinaire

Tapis des Flandres première qualité. Le mètre carré **16.75**

FOYER laine à franges, toutes teintes **6.90**

L'art Jeune

SOMMAIRE

La Vengeance du Sire de Vêves	MAURICE DES OMBIAUX
Lied	CAMILLE MAUCLAIR
L'Enfant	BLANCHE ROUSSEAU
Dédicace	TRISTAN KLINGSOR
Conte des petites âmes crédules et des petites âmes pratiques	HENRI GHÉON
La Chambre trop petite	ANDRÉ RUIJTERS
Paroles dans la Nuit	PAUL SAINTE-BRIGITTE
Etonnement	AUGUSTE HULET
Les livres : <i>Mai</i> , par Arthur Toisoul; <i>Ordre altruiste</i> , volume II, par René Ghil; <i>Poème de mes Soirs</i> , par Edmond Pilon; <i>L'Eau du Soir</i> , par Aimé Pfinder	L'ART JEUNE

Ce numéro, fr. 0.60.

15 juin 1896.

2^e ANNÉE

6

Un supplément est joint à ce numéro.

Le prochain numéro de l'Art jeune sera double et paraîtra en août.

L'ART JEUNE

REVUE DE LITTÉRATURE, ORGANE DES JEUNES
paraissant le 15 de chaque mois

CHOSÉS

Le Cercle *L'Avenir* exécuta, le mois dernier, au Théâtre communal, ce *Philaster* de Beaumont et Fletcher, que Georges Eekhoud a adapté à la scène française. Et ce fut vraiment une belle chose que cette œuvre d'art suprêmement passionnelle, paroxyste et paienne, exécutée, avec naïveté parfois, mais toujours avec une si claire simplicité, par des ouvriers et des ouvrières dénués de tout cabotinisme. Parmi eux, il faut avant tout citer une exquise Aréthuse et une Euphrasie d'une tendresse aiguë et d'une grâce très délicatement italienne et mélodieuse.

Avant la représentation, Georges Eekhoud prononça quelques phrases d'avant-propos, qui, larges et intenses et volontaires et ardentes comme seul il sait les dire ou les écrire, ne furent certes pas pour nous la moindre émotion de cette soirée.

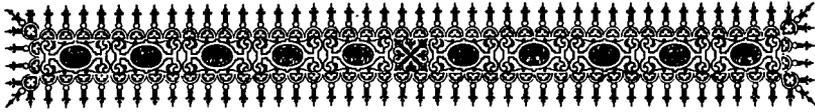
Cette année comme les précédentes, le *Salon des Beaux-Arts* fut d'un crétinisme insurpassable et, en un mot, officiel.

Les Autrichiens — macabres! — nous y font connaître l'Ecole-de-la-peinture-à-la-nicotine; les Français sont représentés par Jean Béraud, et c'est tout dire; Burne Jones a vêtu de mauve la Vénus émergeant de l'onde de Botticelli; et Leighton nous représente académiquement *Persée et Andromède* (o Laforgue!) au moyen d'une femme nue enduite du purin le plus pur, d'un cavalier galopant dans le soleil, et d'un monstre en carton verdâtre qui dégueule des flammes vers un azur de papier peint!

Parmi les vrais artistes égarés là, citons: Hymans, qui nous éclaire l'âme des plus exquises puérides lumières d'aube; Claus, rosement et bleument ensoleillé; Frédéric, clair et probe; la Gandara, d'une large allure; Alfred Verhaeren, à la lumière chaude et sonore; Lavery enfin, si délicieux et lointain. En fait de sculpture, rien que la belle œuvre de Carriès.

La *Revue rouge* fusionna avec le *Livre d'Art*. Gustave Langlet, Jules Heyne et Manuel Devaldès continuèrent au *Livre d'Art* leur splendide effort libertaire.

L'Ordre de Léopold fut récemment honoré par la nomination d'Emile Verhaeren parmi ses chevaliers. Le poète, averti de la chose au dernier moment, s'en alla aussitôt protester de toutes ses forces chez le ministre même. Malheureusement, son nom étant déjà donné au *Moniteur*, il n'y avait plus rien à y faire. Verhaeren se soumit mais sans ajouter, comme de juste, la moindre importance à ce bout de ruban rouge. Nous n'en aurions pas plus que lui parlé si un certain article d'une infamie habile, paru en un journal de critique désormais innombrable, n'avait insinué que c'était par des flagorneries viles envers le gouvernement que Verhaeren avait obtenu cette soi-disant distinction. Or, l'individu qui a commis cette calomnie — véritable calomnie en effet pour celui qui sait l'âme grandiose de loyauté de l'homme dont il s'agit — cet individu a cru bon de se cacher sous l'intentionnel et insultant pseudonyme de La-Croix-aux-Bœufs. Mais il n'est pas difficile de reconnaître là derrière, soit M. Gilkin-Satan, soit M. Giraud, s'il n'a pas eu peur des coups..., soit l'ombre de son ombre, c'est-à-dire M. Gille. Or encore, à propos de Verhaeren, on parle là de socialisme et d'anarchie. Les mots sont en italique, l'intention crève les yeux, et tous ont compris que là comme en



La Vengeance du Sire de Vêves



ELLE était le joyau de cette jolie petite ville blottie dans le pli de la montagne pierreuse et du grand rocher gris, sommairement découpé par quelque gigantesque Durandal, qui mire dans l'eau verte et limpide de la Meuse amoureuse de ses rives enchantées, sa couronne de murs crénelés et de meurtrières.

Elle en était la plus belle parmi les plus belles et l'on n'eût pu numérer les cœurs qui s'étaient enflammés à la vue de ce visage divin, d'un ovale parfait, de ces lèvres de pêche mûre, de ces frissonnantes paupières aux longs cils qui mettaient une ombre voluptueuse sur l'éclat mystérieux de ses yeux de velours, de ces tempes tremblantes de pur marbre de Carrare jaspé de veines bleues, de la nacre tendre, rosée et diaphane de sa gorge, de la grâce de ce corps aux ondulations harmonieuses, à la démarche élégante et noble.

Mais son âme ne paraissait point avoir été modelée aussi extraordinairement. Elle ne rappelait en rien ces trésors par lesquels cependant elle devait se manifester. Elle mentait également à la grandeur, au charme et à la magnificence du paysage dont elle avait dû recevoir ses impressions premières. L'admirable vallée avec le rêve de ses rochers de légendes, sa verdure humide, baignée par le fleuve d'une limpidité cristalline, joignant à sa majesté calme le caprice de ses méandres gracieux autant qu'imprévus, n'avait guère marqué sur elle.

Elle était hagarde et farouche et ne semblait connaître aucune douceur.

Aussi tous ceux qui avaient convoité de s'avoisiner de la belle Aude, n'étaient-ils guère restés longtemps avec leurs illusions.

Rebutés sans l'espoir d'avoir jamais de prise sur ce cœur qui paraissait desséché comme une feuille de hêtre en novembre, bien qu'un merveilleux printemps illuminât le visage splendide, ils avaient bien dû cicatriser les blessures de leur amour-propre ou de leur affection.

Elle était veuve, bien qu'elle fût âgée de vingt-trois ans à peine. Mariée presque au sortir de l'enfance avec un riche seigneur que sa beauté avait ébloui, elle n'avait point tardé à le perdre. Était-ce son amour qui l'absorbait encore tout entière? Lui avait-il donc bu l'âme au point de ne plus laisser une goutte dans ce précieux vase? Son avidité, sa soif d'elle avait-elle donc été si totale, si absolue? Ou bien le mariage ne lui avait-il laissé qu'un profond et irréductible désenchantement? Toujours est-il qu'elle protestait vivement de vouloir s'assujettir encore à un homme quel qu'il fût, de quelque manière que ce fût, se faisant forte de se pouvoir contenir en célibat.

Elle était indifférente aux embûches que dressent, contre la chasteté, les aiguillons de la chair, les adhortations de l'esprit et toutes les séductions de la jeunesse. Elle ne s'attachait qu'à s'enrichir et à augmenter son domaine. Elle était devenue d'une avarice telle, qu'elle avait retranché presque tout son train pour s'occuper elle-même de menues besognes ménagères.

On ne la voyait jamais babiller avec les jeunes fols qui fréquentaient chez elle du vivant de son mari. Elle évitait les fêtes, refusait toute invitation, se confinait dans sa demeure, filant et devisant en compagnie de ses servantes, et ne laissait point passer d'heures sans s'employer à quelque travail.

Lorsqu'elle se rendait à un service divin, elle s'étudiait pour ne se laisser voir que le moins possible. Elle poussait la rigueur jusqu'à refuser aux anciens amis de sa maison qui la venaient visiter, l'honnête et chaste baiser par lequel les dames, en notre pays de Wallonie hospitalière, souhaitent la bienvenue à leurs hôtes. Était-ce une coquetterie raffinée; s'estimait-elle si belle que tous fussent indignes de toucher un tel trésor, ou sa chasteté la rendait-elle si étrange, qu'elle refusait ce que le devoir le plus austère lui permettait d'octroyer?

Un jour de fête, le sire Gilles de Vêves, un des plus vaillants hommes de la contrée, était venu de grand matin à la ville. A la messe, quand les fidèles étaient assis, tournés tous vers la chaire de vérité, il vit non loin de lui la belle Aude. Elle avait relevé le voile de deuil qui couvrait son visage, pour mieux voir le révérend abbé prêcheur, et pour prendre quelque peu d'air car il faisait une chaleur extrême. Il fut tellement frappé, que ne pouvant ouvrir assez grandement les yeux pour contempler cette céleste apparition, il pensa s'évanouir. Dès lors, inapte à occuper son esprit des choses éternelles pour lesquelles il était venu dans ce lieu saint, il ne pouvait s'arracher à la vue de l'idole qui venait de remplir tout son cœur en un instant. Dans les rayons multicolores que les vitraux répandaient dans l'église aux colonnes et aux voûtes de pierres, emplies de stalles de chêne noir armoriées, dans la fumée de l'encens dont on entourait le sacrifice prochain, il ne voyait plus qu'elle, elle seule !

Une douce tentation, un fol amour s'insinuait dans ses veines, lui saisissait les plus saines parties de son âme et s'enracinait dans son cœur au point de l'absorber tout entier. Il en était pris jusqu'à mourir !

Ainsi, durant cette messe qui se termina pour lui avec une désespérante rapidité, il contempla celle qui ne faisait pas plus de cas de l'admiration qu'elle inspirait, que lui-même de sa vie, si elle ne devait pas répondre à son amour.

Rentré au logis, il s'enquit de celle qui venait de marquer son existence d'un souvenir ineffaçable. Mais on lui en dit plus, certes, qu'il n'eût voulu savoir et ne désirait en celle qu'il élisait déjà la seule maîtresse de ses plus secrètes et plus chères pensées.

Plus on le décourageait, plus on lui prouvait que de la poursuivre il perdrait son temps, plus il sentait qu'il n'était plus en sa puissance de s'éloigner d'elle, qui tenait son bonheur entre ses blanches mains déjà tant adorées.

Il se repaissait de l'espérance qu'à force de la servir, il pourrait à la longue ébranler la dureté et l'impitoyable volonté d'Aude, enfin touchée de la peine qu'elle lui verrait endurer.

A cette fin, il s'installa dans la ville après avoir réglé ses affaires à Vêves. La seule vue de la beauté qui l'avait ébloui serait déjà, pensait-il, un grand bonheur, bien que les propos dont elle avait été

l'objet lui corrodassent le cœur; mais d'être non loin d'elle, de respirer le même air était un remède qui lénifierait sa douleur.

On le vit fréquenter la jolie église gothique au clocher bulbeux, adossée au rocher, plus que de coutume et plus que ne comportait sa dévotion. Messes, vêpres et tous offices où il pouvait jouir de la présence de sa Sainte, le voyaient recueilli, abîmé dans une extase qu'on ne lui avait jamais connue jusqu'alors. Il priait avec ferveur, faisant jaillir dans ses oraisons l'exubérance d'un amour qu'il ne pouvait contenir. Mais, devenu superstitieux, il se faisait scrupule de lui parler dans le lieu sacré. Toutefois, lorsqu'elle sortait, avec une courtoisie naturelle de la part d'un galant chevalier, il se précipitait pour lui offrir l'eau bénite au bout de ses doigts et, rien qu'à ce léger atouchement, il se sentait frémir jusqu'au plus profond de lui-même, au point d'en défaillir.

A la longue, il s'enhardit, lui adressa la parole et même la reconduisit jusqu'à sa demeure, sans toutefois en pouvoir jamais tirer propos qui lui apportât le moindre contentement. Il était mari de ce que la cruelle dame feignit n'entendre rien de tout ce qu'il lui disait, car aussitôt qu'il commençait à deviser d'amour, elle s'empressait de l'entretenir de ses affaires d'intérêt et des difficultés de la vie, de sorte que chacun parlait à son tour sans répondre à ce que l'autre venait de dire.

Bientôt la satisfaction de la voir et de lui parler de la sorte ne lui suffit plus; son impatience amoureuse s'exaspérait des obstacles que la belle Aude suscitait à son soulas.

Il délibéra de lui écrire afin qu'elle ne pût se soustraire plus longtemps à la réponse qu'il avait si longtemps sollicitée en vain.

A cet effet il alla trouver une amie, la seule amie de la belle Aude, à qui il se résolut d'ouvrir son cœur et de confesser sa passion.

— Je serai bien aise de vous servir, lui dit-elle, mais quelle est la cruelle qui ne se laisse pas toucher par les accents d'un amour tel que le vôtre.

Quand elle sut de qui il s'agissait, elle s'efforça de détourner Gilles de Vêves de sa folie, car elle était persuadée qu'Aude ne lui en saurait aucun gré. Elle lui promit néanmoins de remettre sa missive et de plaider sa cause, car elle était prise d'une pitié profonde pour ce beau jeune homme qu'un fatal destin attachait à une femme insensible à tout ce qu'une autre eût ardemment désiré.

Elle s'en alla donc trouver la belle Aude. Elle dut déployer une grande adresse pour lui faire accepter l'épistole, car la cruelle agissait avec son amie de même qu'avec Gilles de Vêves; au moindre mot des sentiments de celui-ci, elle trouvait moyen de lui parler d'autre sujet.

La colère rougit ses joues qui prirent l'éclat velouté d'une rose fraîchement épanouie, en lisant cette lettre dont les phrases charriaient une lave bouillonnante et enflammée. Ainsi, elle était bien plus belle encore. Les mauvais instincts se traduisaient sur son visage par des charmes nouveaux au lieu de l'obscurcir.

A la fin, elle ne put retenir son courroux :

— Je vous pardonne votre message, en raison de notre amitié, dit-elle. Mais dites au seigneur de Vêves qu'il n'aura rien de ce qu'il désire, et afin qu'il le sache mieux encore, assurez-lui que je ne lui laisserai plus le moyen de me parler comme il en avait pris l'habitude. Je hais cette ardeur excessive, cette passion tumultueuse. Veuillez ne m'en plus jamais entretenir.

La dame eut beau faire de lui dire que Gilles voulait l'épouser, et qu'elle serait la plus heureuse et la plus aimée des femmes, elle n'en put tirer rien de plus.

Cette réponse plongea Gilles de Vêves dans un désespoir si inquiétant que la messagère, prise de peur, crut devoir avertir le frère d'armes du jeune seigneur.

Celui-là aussi s'essaya, par tous moyens, de soulager son malheureux ami, mais l'amour ne se guérit par aucun baume, et le pauvre jeune homme semblait s'attrister davantage de tout ce que l'on imaginait pour le sauver. Il se laissa miner par le chagrin au point d'en perdre l'appétit et le sommeil. Il se laissait aller à de longues rêveries qui bientôt le firent divaguer. Une fièvre maligne s'empara de lui contre laquelle les médecins ne trouvèrent aucun remède.

Cependant, son ami ne cessait d'accabler la belle Aude de supplications et de promesses pour qu'elle vint voir le malade, persuadé que sa seule présence le ferait entrer rapidement en convalescence. Mais elle s'excusait, prétextant qu'il serait malséant de sa part d'aller visiter un gentilhomme qui ne lui était ni parent, ni ami, ni allié.

N'y tenant plus, le compagnon de Gilles alla trouver la dame. Il lui parla d'abord avec adresse et persuasion, puis avec tant d'énergie

et de hauteur qu'elle n'osa point l'éconduire. Elle ne consentit point à faire la visite qui lui était demandée, mais elle permit que le seigneur de Vêves vint la voir en son logis.

A cette nouvelle, Gilles se sentit renaître à la vie. Et ce jour lui sembla durer mille ans, car il croyait être bien traité de cette femme, basilic masqué de douceur, au piège de qui il se laissa prendre avec une candeur incroyable.

Ainsi donc, messire de Vêves s'imaginait avoir beaucoup gagné, ayant la promesse de parler librement à sa dame. Il s'en alla à l'heure assignée, ayant certes de cette faveur plus de contentement que ne lui avaient fait de peine les rigueurs antérieures.

Aude l'attendait avec une sienne damoiselle. Il lui parla le divin langage de ceux qui aiment de toute la force d'un cœur ardent et généreux. Il lui dit les plus douces choses du monde, comment il l'avait élue dans son âme subitement illuminée à sa vue. Ses accents étaient si tendres qu'ils arrachaient des larmes à la jeune fille qui assistait à l'entretien. Lorsqu'il parla de sa douleur, les tigres eux-mêmes eussent été adoucis. Il était noble et touchant comme Orphée pleurant Eurydice perdue, mais s'il eût attendri même les sombres divinités de l'Averne, s'il eût ému le Tartare jusque dans ses plus profonds abîmes et fait tressaillir les Euménides aux cheveux hérissés de serpents, il ne parvint pas à amollir le cœur de cette femme implacable. Elle fut inaccessible à la moindre pitié, car lorsqu'il sollicita d'elle une parole d'espoir, elle lui répondit :

— Vous avez abusé de ma patience. Vous ne cessez de me poursuivre, bien que je vous aie fait comprendre que je ne voulais rien vous accorder.

Abstenez-vous, désormais, de m'adresser encore de pareils propos. Je ne recevrai plus vos ambassades, je ne sortirai plus tant que vous serez dans cette ville et ne donnerai accès céans à aucun gentilhomme qui ne me soit très proche parent. Ainsi, par votre importunité, je me punirai moi-même pour vous avoir écouté plus que le devoir ne me le permettait, croyant que le temps amortirait en vous ces ardeurs de votre folle et lascive jeunesse.

L'infortuné de Vêves, entendant une sentence aussi rigoureuse, demeura longtemps sans parler, ne pouvant croire encore qu'une âme aussi dépourvue de tout sentiment noble, charitable et humain, parlât ainsi par un aussi gracieux visage.

A la fin il lui dit d'un air résigné :

— Puisque vous m'ôtez l'espoir d'être votre perpétuel serviteur et qu'il faut que je m'éloigne de vous pour ne plus vous revoir, donnez-moi du moins la force de le faire en cessant un instant d'être aussi avare de votre beauté. Je ne vous demande rien que vous ne puissiez m'octroyer honnêtement. En récompense des peines que j'ai subies pour l'amour de vous, laissez-moi vous donner un premier et dernier baiser. Ce sera l'arrhe de notre adieu.

La dame, impatiente mais malicieuse, lui répondit :

— Je voudrais voir si votre amour est aussi violent que vous le dites. Vous n'aurez le baiser que si vous voulez jurer, sur votre foi de gentilhomme, de faire ce que je vous commanderai.

— Madame, dit le trop tendre amant, je prends Dieu à témoin que vous n'ordonnez rien que je n'accomplisse jusque dans ses derniers détails.

— Votre noblesse est le gage de votre serment, dit-elle en souriant, aussi je veux sans tarder vous tenir ma promesse.

Elle le baisa avec une grâce adorable.

Le pauvre gentilhomme ne sachant combien cher il achetait cette faveur, la prit dans ses bras, la couvrant de baisers. Il lui sembla qu'il exhalait son âme sur ces lèvres fraîches, dans la douce et tiède haleine de sa bien-aimée.

Mais se dégageant de son étreinte :

— Je dois vous faire connaître ce que vous venez de promettre.

— Ordonnez, dit-il, Dieu sait combien vous serez obéie.

— Je veux que pendant l'espace de trois ans vous ne parliez à personne, quoi qu'il puisse advenir. Je saurai alors comment vous récompenser de votre fidélité et de votre attente, ou bien je vous considérerai comme un parjure, un homme sans honneur !

Le malheureux amant resta stupéfait d'un ordre aussi étrange que cruel. Il comprenait enfin à quel monstre il s'était livré. Mais il avait le cœur si haut et à tel point la religion de son serment, que dès l'heure même, il devint muet, montrant par gestes qu'il tiendrait sa promesse. Il tira sa révérence et quitta la maison.

Le jour même il partit pour Vêves, où il se prépara à une longue absence.

Toutefois, il adressa encore une lettre à la belle Aude.

Le page qui la lui remit l'informa du départ de son maître et du désespoir auquel il était en proie. Mais elle n'en fut pas touchée. Elle rompit les scels de la missive qui contenait la malédiction du sire de Vêves en appelant à la justice de Dieu.

Aude, dédaigneuse, ne fit que se moquer des plaintes de l'amant infortuné, disant que lorsqu'il aurait achevé le temps d'épreuve, elle verrait s'il était digne de recevoir la récompense de ceux qui ont suffisamment satisfait à la règle d'amour.

Cependant, de Vêves s'en allait à grandes journées vers le beau pays de France dont le roy s'occupait, en ce temps-là, à chasser les Anglais.

Le prince avait son camp en Normandie, Gilles lui demanda du service. Il était connu là par des seigneurs du duc de Bourgogne dont il avait été le page et aussi par l'excellence de sa lignée féconde en braves.

Ces gentilshommes contrits de cette désastreuse infirmité du sire de Vêves, s'employèrent à lui être utile. Ils le présentèrent comme l'un des plus valeureux chevaliers de son pays, exaltant sa gentillesse et sa vaillance.

Gilles mit le genou en terre devant le roy et lui demanda par signes de l'employer durant la guerre. Il conquit les bonnes grâces du jeune monarque qu'il amusa par sa mimique expressive et qu'il séduisit par sa prestance. Son allure martiale révélait une dextérité peu commune qui devait encore s'augmenter de l'énergie que les autres dépensent en paroles.

On avait bien auguré de son courage. Quelque temps après, c'était lui qui, le premier, escaladait la muraille, indiquait aux soldats le chemin de la brèche et les entraînait à sa suite dans Rouen d'où les Anglais furent chassés.

L'exploit lui attira les bienfaits du roy ravi de son muet. Gilles lui renouvela la promesse d'une foi inviolable et, tout bouillonnant de force et de passion, aiguillonné par le chagrin qui, dans ses moments de repos, lui enfonçait son dard empoisonné, il marcha à la rencontre d'une compagnie ennemie commandée par un capitaine, fameux dans l'Orient et l'Occident pour son invincible vigueur. Gilles l'attaqua avec tant d'adresse et de furie qu'il renversa homme et cheval. Ce fait d'armes jeta la panique parmi les Anglais et fut le

signal de leur déroute. Coup sur coup, ils perdirent plusieurs places fortes.

De grandes réjouissances suivirent ces succès, où le nom du sire de Vêves, vainqueur du tournoi, fut célébré par toutes les bouches. Mais le roy, dans la joie du triomphe était peiné de voir son favori, morne et solitaire et comme rongé par ce qu'il ne pouvait exprimer. Il fit publier à son de trompe non seulement dans l'étendue de son royaume mais aussi dans les régions voisines et amies, que celui qui rendrait la parole au muet aurait pour récompense dix mille couronnes d'or.

Alléchés par cet appât, les charlatans devinrent si importuns que le prince, impatienté, ordonna que quiconque entreprendrait de guérir le gentilhomme et n'y parviendrait point dans le terme fixé, paierait une somme égale à celle qui était promise, à défaut de quoi sa tête servirait de gage.

L'ordonnance royale ne tarda pas à être connue de la belle Aude.

Elle se réjouit de la profondeur de l'amour qu'elle avait inspiré et de l'inébranlable foi de Gilles, même pour une promesse si peu digne d'être gardée. Elle crut que le gentilhomme, quoi qu'il lui eût écrit, était toujours passionné d'elle. Sa cupidité, éveillée par les dix mille couronnes d'or promises, lui fit faire plus que la certitude d'un dévouement sans borne et d'une tendresse touchante. Elle ne doutait pas que le seigneur, relevé par elle de son serment, ne lui procurât la récompense convoitée.

Elle partit et arriva à Paris lorsqu'on désespérait de guérir jamais le chevalier muet, plongé par l'inaction dans une mélancolie noire. Elle se présenta à ceux qui étaient chargés de recevoir les médecins disposés à entreprendre la cure du seigneur.

— S'il y a quelqu'un au monde capable de guérir le sire de Vêves, c'est moi qui aurai ce mérite.

On lui fit connaître les conditions imposées par l'édit royal.

Confiante en son pouvoir sur son ancien féal, elle répondit :

— Je les accepte, seulement il importe que je puisse rester seule avec lui pendant tout le temps que durera la cure.

— J'y vois d'autant moins d'inconvénient, dit le commissaire du roy, en riant, que vous avez deux yeux qui paraissent capables de dénouer la langue au plus bègue qui soit sous les cieux.

Lorsqu'on annonça au sire de Véves qu'une femme était venue expressément en France pour sa guérison, il fut fort étonné. Il ne pensait pas qu'Aude eût pour lui tant d'amitié, qu'abaissant son orgueil elle fût venue de si loin pour le délivrer du martyre qu'il endurait à cause d'elle. Il s'ingéniait à deviner celle à qui il avait pu inspirer un sentiment si profond, lorsqu'on fit entrer la visiteuse. Il fut si ébahi de la voir qu'il faillit se départir de son silence habituel; il n'eut que le temps d'étouffer le cri qui lui montait à la gorge. Mais il ne se fit plus la moindre illusion. Il jugea incontinent que l'avarice seule l'avait fait venir de si loin. En un instant le souvenir de toutes ses souffrances, le long calvaire par lequel l'avait traîné la cruauté de cette femme, la lamentable existence, plus terrible certes que la plus terrible mort, à laquelle elle l'avait voué, emplit son esprit. Il la voyait maintenant dans toute sa bassesse, toute son abjection morale. Elle venait lui faire boire la lie de ce calice auquel il s'abreuvait depuis qu'il l'avait connue, elle venait lui montrer que les trésors d'amour, de dévouement, de renoncement qu'il lui avait prodigués, valaient moins à ses yeux que le monceau d'or par lequel on devait récompenser sa guérison.

Un flot d'amertume lui vint aux lèvres, mais il put le refréner. Il l'avait trop aimée pour la mépriser. En regardant ce pur visage d'une beauté radieuse qui cachait tant d'ignominie, son ancien amour se changea en haine violente et son désir en une soif ardente de vengeance.

L'assurance que la belle Aude montrait à son arrivée ne dura pas longtemps. Elle fut décontenancée en voyant les ravages que ce long martyre avait causés sur la figure de l'homme qu'elle avait connu dans toute la fraîcheur de la jeunesse. Les yeux surtout, les yeux si doux et si caressants naguère, brillaient d'un feu sombre comme des escarbilles dans la nuit, et un rictus de mauvais augure contractait les lèvres jadis si bonnes où fleurissaient le meilleur des sourires.

Elle trembla en lui parlant. Habitué, dès le serment qu'elle lui avait imposé, à se dompter, il ne changea pas d'une ligne l'expression de son visage. D'abord il feignit ne pas la reconnaître, ce qui la força de lui narrer toute son histoire. Elle s'affolait de l'impassibilité de cette face dont elle avait été la maîtresse absolue et qu'elle avait

pu faire changer tant de fois à son gré, s'embrouillait dans son récit, pour l'entrecouper enfin par des sanglots. Elle était épouvantée du péril que sa cruauté, sa méchanceté et son avarice sordide lui avaient suscité. Elle se sentait prise à un piège qu'elle avait tendu elle-même et comme toutes les créatures méchantes elle était envahie par une grande lâcheté en voyant la fortune se tourner contre elle.

Cependant le sire de Vêves consentit à la reconnaître. Il lui marqua son plaisir de la voir et la traita avec une courtoisie extrême. Il fit venir ses gens et écrivit des ordres pour qu'elle fût traitée chez lui avec la plus grande considération.

La belle Aude eut un regain d'espérance. Ses biens et sa vie, les seules choses qui eussent de prix pour elle au monde, étant en jeu, elle n'hésita pas un instant à faire le sacrifice de tout le reste pour sortir, à son profit, de la situation terrible dans laquelle l'avait entraînée sa cupidité.

Elle manœuvra avec beaucoup d'habileté. Elle lui dit comment, après la dernière lettre qu'il lui avait adressée, elle avait été prise de remords. Elle aurait voulu courir vers lui pour rouvrir la bouche qu'elle avait si durement fermée, mais il chevauchait par des routes qui lui étaient inconnues. Elle avait eu tant de preuves de l'inconstance des hommes, qu'il ne devait pas se froisser de la défiance qu'elle avait témoignée à son égard, en raison des tendres sentiments qu'elle éprouvait pour lui maintenant. Bref, elle mania le mensonge et la ruse avec une science consommée de dissimulation.

Gilles de Vêves paraissait attendri, parfois même il essuyait des larmes sur ses yeux, mais au moment où elle croyait triompher de son mutisme, l'arrivée d'un valet interrompait l'entretien. Tout était à recommencer.

Ainsi elle passait par de torturantes alternatives d'espoir et de désespoir.

Voyant que Gilles de Vêves ne répondait point, montrant seulement par signes qu'il ne pouvait faire mouvoir sa langue, elle le baisait en pleurant, le caressait, le cajolait. Mais il avait été plus aisé de lui fermer la bouche que de la lui rouvrir. Ces gentillesques qu'il eût payées naguère au prix de sa vie, ne parvenaient pas à ébranler la résolution de l'entêté seigneur.

Craignant de plus en plus pour l'issue de son entreprise, la belle

Aude, si farouche naguère et si pudique, n'hésita pas à se livrer à des séductions irrésistibles.

Elle lui apparut vêtue de blanches et légères mousselines à travers lesquelles on distinguait les formes parfaites de son corps splendide. Elle s'approchait de lui pleine de chatteries et de mignardises. Ses mouvements déplaçaient les voiles qui la couvraient, montrant le creux voluptueux de la naissance de sa poitrine, un sein rond d'une blancheur de neige au milieu duquel éclatait un rubis, ou quelque autre précieux trésor d'amour.

Quand elle avait allumé l'incendie de ses désirs, les derniers vêtements tombaient et nue, elle s'offrait à lui, belle, frémissante, enlaccante, presque victorieuse !

Durant tout le temps fixé, il posséda ce corps tant désiré, il le pétrit de ses mains folles, le couvrit de baisers et de morsures, s'en soula avec une avidité longtemps aiguisée. Tout ce que naguère il avait rêvé dans ses transports de passion inassouvie et dédaignée, les fantaisies les plus extravagantes, fut réalisé et dépassé. Elle lui donna tout ce qu'une femme éperdue d'amour peut imaginer pour plaire à son amant, tout ce que l'adoration la plus absolue peut inventer dans sa ferveur.

Mais dans les spasmes les plus délirants, à l'instant où l'homme, crispé par le plaisir suprême, n'a plus rien à refuser à la bouche qui frémit sous ses lèvres et à laquelle il boit le vin des voluptés ineffables et qui lui suce toute son âme, à l'instant où l'amante a tant de puissance qu'elle peut tirer de son amant toutes les promesses, jusqu'à celle du crime, à ce moment où la femme est la reine du monde, Aude ne put faire parler celui qu'elle avait, par un caprice cruel, rendu muet.

Et quand, folle de crainte, altérée par la fatigue et l'épouvante, n'ayant plus qu'une heure pour obtenir ce que depuis quinze jours elle sollicitait en vain, elle se jeta à ses pieds pour implorer un peu de sa pitié, il lui montra une feuille de parchemin sur laquelle il avait écrit :

« J'ai juré sur ma foi de chevalier de ne point parler durant
» l'espace de trois ans. Le terme n'est pas expiré. Je ne peux sans
» être parjure, manquer à mon serment, car aucune puissance
» terrestre ne peut m'en délier. »

Ses supplications furent inutiles comme les plaintes que lui arrachait le désespoir.

Pendant quinze jours, elle subit le plus raffiné des supplices, elle s'humilia, sacrifia tout pour fléchir Gilles de Vèves. Pendant quinze jours, le gentilhomme, pareil à un vampire penché sur sa victime, but avec délices l'hydromel de la vengeance. Ces quinze jours rayonnèrent sur les trois années qu'il avait passées dans le silence, comme un incendie par une nuit noire.

Pas un instant, le cœur que ce long hiver avait desséché et racorni, ne se sentit touché et caressé par le souffle balsamique du pardon.

Ce fut avec le même rictus figé sur les lèvres, avec le même œil brillant comme le feu d'une escarbille, qu'il regarda la belle Aude partir avec les gens du roy qui étaient venus lui demander compte de ses engagements.

La vengeance de Gilles de Vèves la poursuivit-elle encore, implacable, la frappa-t-elle dans l'ombre ?

Toujours est-il que quand, pour sa défense, elle dut raconter toute son histoire, une grande clameur retentit, une indignation et un dégoût profonds s'emparèrent de l'assistance pour cette femme qui, avec une malicieuse cruauté et une perfidie raffinée, avait imposé au plus loyal, au plus brave, au plus vertueux des chevaliers, le martyr le plus affolant et le plus terrible qu'une imagination de tortionnaire ait pu inventer. La condamnation fut sommaire. Après avoir été dépouillée de ses vêtements, elle fut publiquement frappée de verges.

Son beau corps qu'elle n'avait point voulu faire servir à l'amour, mais qu'elle avait prostitué plus indignement que la dernière des catins, fut abîmé, flétri, pour que ses trésors ne pussent jamais plus affoler d'homme.

Après quoi, on la livra, comme fille de joie, à des soudards ivres.

MAURICE DES OMBIAUX.



Lied

*Le printemps, avec ses petites mains d'or
Elevant des guirlandes nouvelles,
Nous regardait ce matin sur le seuil,
Et c'était lumière et bonheur dehors...*

*Il penchait la tête, il était blond,
Le soleil brillait dans ses boucles,
Et ses yeux étaient cernés, et sa bouche
Amoureuse, et ses yeux mi-clos et très longs...*

*C'était presque une jeune fille,
Mais c'était aussi un beau jeune homme
Comme dans la légende, et comme
Ceux qu'on rêve avec l'épée qui brille...*

*Qu'il faisait doux ! Le ciel entier disait matines !
Le rideau était gai contre la fenêtre,
Les fleurs embaumaient près du vase de lait,
Et il y avait de jolis reflets,
Et l'on voyait au loin le blé vers la forêt bleue,
Et tu riais d'un mouton qui bêlait
Et d'un oiseau qui filait ses trilles
Pour chanter Avril.*

*Et le bel Enfant au bord du chemin
Levait sur nous ses transparentes mains
Immatérielles,
Et la clarté coulait entre ses mains baignées
Comme s'il avait attiré du haut du ciel
Les cheveux d'or d'une Bérénice éveillée...*

CAMILLE MAUCLAIR.

L'ENFANT (1)

Nany sortit de la maison et s'avança sur la route. Les étoiles brillaient en poussière autour d'un fin croissant de lune et des zigzags de lumière blanche s'entrecroisaient sur l'herbe; sans savoir pourquoi, elle se mit à appeler : « Mana! Mana! » d'une voix plaintive et faible qui allait mourir vers les sapins.

Il faisait doux et calme; des parfums montaient de toutes choses et Nany sentait son cœur d'amour s'y rouler et s'y perdre.

« Mana! » Comme elle jetait l'appel encore, quelque chose subitement se dressa à ses pieds.

D'abord elle recula, effrayée, des battements plein la gorge, mais tout de suite elle se rassura : un gamin de six à sept ans, tout noir sur le fond bleu du ciel, se dessinait en silhouette bizarre; un immense chapeau de paille rejeté en arrière et ses deux bras étendus en faisaient comme un épouvantail de moineaux :

— Qui est là, dit-il d'une voix grêle, et qu'est-ce que vous voulez?

Nany s'avança et le prit dans ses bras :

— Eh! petit, tu ne me reconnais pas? Je suis Nany, de la maison blanche.

— Non, je ne vous connais pas, dit l'enfant en se débattant.

Il l'examinait avec défiance et d'un œil hardi. Soudain, un rossignol lança quelques cris mélodieux du fond d'un bois lointain... puis une cascade de perles ruissela tout autour d'eux, des arbres, des monts, des talus, avec des glous-glous de source et d'amoureux soupirs... Ce fut une ronde de mélodies dans l'entrecroisement des étoiles tout à coup en mouvement, enlacées, enchevêtrées les unes aux autres dans un glissement silencieux sur le ciel immobile.

— Entendez-vous, dit l'enfant à voix basse.

(1) Extrait d'un roman en préparation.

Il se penchait, l'oreille tendue avidement et le regard errant vers des choses très lointaines. Dans ses yeux éperdus les notes merveilleuses semblaient tomber et rebondir ... « O petite âme d'enfant! Petite boîte à musique dont personne ne songe à tourner la clef, pour qui chanteras-tu et chanteras-tu jamais? » Nany pensait ainsi tristement, l'âme lourde de tendresse...

— Voulez-vous causer avec moi?

L'enfant fit un geste de silence, impérieux... puis, plus doucement :

— Chut!... Attendez donc!... Quand l'*autre* ne dira plus rien.

Ils attendirent. Dans les routes silencieuses et désertes l'ombre se mouvait lentement, chargée d'une tiédeur musquée qui leur arrivait par bouffées au cerveau et au cœur... Un scarabée, brusquement, traversa dans le chemin la barre claire d'un rayon. Les arbres étagés faisaient des moutonnements de nuit où glissaient d'indécises lueurs, ainsi qu'un peu de nacre. Subitement un cri se leva dans le silence : « Julie! Julie! » Tous deux tressaillirent; l'oiseau s'était tu... Puis une porte claqua, au loin, et tout redevint silencieux.

— Maintenant, je veux bien vous parler, dit le petit à mi-voix. Asseyons-nous ici.

Ils tâtèrent le sol, et ce fut dans une masse épaisse et soyeuse d'herbe molle... Des petites vies d'insectes palpitaient autour d'eux, âmes minuscules, comme des baisers épars; les doigts, à chaque mouvement, touchaient des choses veloutées, et parfois le trot rapide d'une fourmi leur courait au long des paumes.

L'enfant demanda :

— Pourquoi avez-vous crié tantôt? vous m'avez fait peur... Et cette femme qui semblait vous répondre!...

— Je ne sais, dit Nany rêveusement; peut-être que nous nous appelons sans cesse dans la nuit sans jamais connaître nos noms.

— Alors, vous ne vous nommez pas Julie?

— Je m'appelle Nany...

— Ça y ressemble. Et si la femme avait crié Nany, vous auriez répondu?

— Oui, dit Nany tristement.

L'enfant se tut; après quelques instants, il siffla entre ses dents un air populaire et canaille... puis, fronçant les sourcils :

— Laissez-moi dormir, dit-il, je ne vous comprends pas!

— Dormir, répéta Nany d'un ton bizarre, pauvre petit! Ce que tu appelles *dormir* est bien lourd... bien écrasant... des rêves... Mais le réveil est parfois un bien autre cauchemar!

Elle parlait d'une voix basse et lente, ses yeux rêveurs fixés au ciel. L'enfant la regarda curieusement.

— Mais je suis fatigué, moi, dit-il en pleurant presque.

— Oui, dit Nany de la même voix, la vie fatigue.

Elle se tut, fixant toujours le ciel criblé d'étoiles... De vagues rumeurs d'échos semblaient aller et venir dans les ténèbres du loin; c'est à peine si, dans la nuit, leurs visages mettaient des taches claires où leurs yeux étaient des transparences. Nany passa la main sur son front avec lassitude.

— Veux-tu venir avec moi? dit-elle brusquement; allons, donne-moi ta main.

— Non! dit le petit en se reculant vivement. Pourquoi ça? C'est papa qui serait content!

— Où est-il ton papa?

— Je ne sais pas; au cabaret sans doute... Il m'a dit de l'attendre là.

De la main, il indiquait un gros chêne noir, énorme dans la nuit. Nany se taisait; un amer dégoût, une immense pitié faisait battre son cœur plus vite... S'agenouiller devant cet enfant, n'est-ce pas, c'eût été bon? et dans le silence des ténèbres, le baiser pieusement pour toutes les souffrances à venir... O petit frère, que nous sommes près en ce soir où je sais que ton avenir est sombre! Nos deux douleurs ne se sont-elles pas étreintes et ne marchent-elles pas vers nous, les bras entrelacés? Oh! moi, je te sens bien de ma race! Ne sommes-nous pas chacun un peu d'humanité souffrante, mon tout petit frère chéri?

Tiens, maintenant, si tu le veux bien, je te prendrai dans mes bras comme ferait une jeune mère, et tu me diras ce que tu entends quand tu écoutes le rossignol... Ou peut-être tu ne diras rien. Si je puis te garder une seconde sur mon cœur, la clef de la boîte à musique se glissera toute seule dans mes doigts... Je mouillerais de mes lèvres chaque blessure reçue et chaque blessure à venir, et toi, n'est-ce pas que tu veux bien réchauffer mon cœur avec la petite vie de ton âme? Vois-tu, nous sommes si peu de chose, seulement

deux destinées grelottantes dans la nuit... mais deux destinées qui se fondent l'une dans l'autre, cela fait l'amour, un ciel tombé entre nos bras...

Petit enfant, tu ne souffriras plus ; je jetterai ma tendresse sur toi comme un manteau... et puis ce qui viendra ensuite n'importe !

— Comme vous me regardez avec de drôles d'yeux ! dit l'enfant tout à coup. Qu'est-ce que vous voulez, voyons ?

— Vivre, dit Nany à voix basse.

Le silence, soudain, était devenu plus vaste et plus intense, et ce n'était plus le silence mais l'attente, l'écoute d'un monde qui guette deux âmes se parlant. Le scarabée, désormais, peut traverser la route et les brins d'herbe chuchoter dans le vent, car il est marqué, sur ses ailes mordorées, de la toute-puissance d'une vie solennelle et la petite herbe en frissonne. Tout ce qui entoure, ce soir, les deux âmes qui se regardent par-dessus la barrière, a sorti sa vie mystérieuse. Demain nous verrons un scarabée et — qui sait ? — peut-être notre pied l'écrasera distraitemment... Pourtant, il a été, un moment, fragment d'un grand Tout, de pensée effrayamment profonde et mystérieuse... Il l'est encore, mais parce que telle porte s'est fermée dans notre âme, notre pied l'écrasera, et nous foulerons l'herbe qui, de mille yeux, un soir passé nous écoutait et nous savait. — La tragédie qui s'est jouée entre les âmes de deux hommes et l'âme d'un scarabée, d'une feuille ou d'un brin d'herbe s'évanouit comme un rêve à la lueur brutale du soleil : les choses n'ont plus leurs visages, ou plutôt dans leurs visages nous ne savons plus lire... Mais qu'un peu de nuit tombe, qu'un baiser de lune se glisse, et voici que de toutes parts la vie tend les bras, les yeux, les oreilles, peut-être parce que nous l'avons désiré ou voulu ; notre âme sort lentement de la prison où elle se croit libre ; elle regarde de ses yeux qu'elle a cru de tout temps clairvoyants et qui si rarement voient les choses essentielles : pour une heure elle est *vraie*.

Le gamin avait ramassé une baguette et s'amusait à en frapper la route à petits coups. Du fond de sa pensée Nany le regardait, et parce qu'il faisait noir et que rien de leurs deux corps ne se distinguait plus, elle le voyait très clairement... Pauvre petit être ! Appuyé sur la barrière qui s'élève autour de la prairie, depuis combien de temps regardes-tu fuir les nuages et paître les bêtes ? Nany est celle

de l'autre côté; elle peut marcher loin dans le chemin libre, mais elle s'est assise et regarde vers ceux qui regardent et parfois frappe son front en pleurant contre la barrière qui la sépare d'eux... O les vaines et stupides barrières! si aisément franchies et qu'on n'ose pas franchir; les fragiles obstacles qu'on regarde obstinément sans oser lever le pied.

Tout à coup, un long sifflement déchira le silence; Nany tressaillit... l'enfant s'était levé brusquement; il répondit par un sifflement semblable, et puis :

— Voilà, dit-il, je dois m'en aller.

— Pourquoi ?

— Papa m'a appelé; vous n'avez pas entendu ?

— Non, dit Nany lentement.

Elle parlait inconsciemment, très loin de ses paroles, avec la seule idée qu'il fallait empêcher l'enfant de s'en aller, qu'il fallait le garder, *il fallait le garder*; elle se répétait ces mots éperdument, avec l'impression qu'un grand malheur arriverait si elle n'obéissait pas à cet ordre impérieux... Elle se dit : S'il veut partir, je le prendrai dans mes bras, je l'emporterai... Et elle se sentait une force inouïe. Comme s'il l'eût devinée, l'enfant recula doucement, les yeux fixés sur elle... Alors, ils se regardèrent un moment dans un grand silence, et ce fut comme s'ils s'étaient étreints, comme s'ils avaient lutté corps à corps... Nany se trouva, tout à coup, faible, brisée, impuissante; elle tendit la main à l'enfant.

— Adieu, dit-elle d'une voix étouffée.

— Adieu, répéta le petit.

Elle lui garda la main quelques instants; il se laissait faire, défiant, sournois... puis, soudain, la devinant attendrie et généreuse, il se rapprocha câlinement, la voix pleurarde :

— Mademoiselle, vous ne me donnez rien ?

— Moi ? fit Nany comme sortant d'un rêve.

— Mademoiselle... pour ma petite sœur... malade.

Il mentait au hasard; Nany le sut très clairement, et parce qu'il mentait ainsi de paroles et de gestes, son amour grandit, fut infini; elle tira son porte-monnaie, donna tout ce qu'il contenait : c'était peu... Alors, elle enleva son bracelet, avec emportement, puis sa broche, une chaînette d'or qu'elle portait au cou... Le petit prenait à

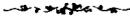
mesure, ébahi... Quand elle n'eut plus rien, Nany sentit une grande envie de pleurer et saisissant l'enfant dans ses bras, elle se mit à l'embrasser passionnément, sur les lèvres et les joues...

— Laissez-moi ! cria le gamin.

Effrayé, il se débattait ; elle le lâcha... et il lui parut que c'était son âme, son besoin d'aimer et de se donner qu'elle lâchait ainsi dans la nuit, et elle se sentit très seule, étrangement et lugubrement seule...

L'enfant était parti en courant et l'on entendait ses petits sabots claquer sur les pierres de la route.

BLANCHE ROUSSEAU.



Dédicace

AU CHER POÈTE APOLLOÛS ULMNA

*Frère, mets ton mantel de samit florencé,
mets tes socques de soie et ta toque aux trois plumes :
nous irons pèlerins aux pays d'Ulahume,
aux pays tout fleuris des iris du passé.*

*Je mettrai mon mantel aux clairs croissants de lune
et ma toque de fol, ma toque de velours ;
je mettrai des sandales à mes pieds trop lourds
et nous irons cueillir les iris de Saturne.*

*Car je sais un verger de soir aux Filles fleurs
dont les doux amoureux s'enfuiront vers l'aurore
devant nous, et mourront du regret des corolles
en écoutant nos voix lointaines d'enjôleurs.*

TRISTAN KLINGSOR.

Conte des petites âmes crédules
et des petites âmes pratiques

*Les petites âmes crédules
sont parties avec un gros missel
et un chapelet tenu,
vers la ville, dès la brume,
sur la longue route nue,
pour la messe.*

*Les petites âmes pratiques
sont parties avec un gros panier
après bon somme
vers la ville riche
où tempètent les marchés
sous les halles.*

*Et comme elles faisaient même route
celles-ci dérisaient celles-là
de grosses bouches rouges :
les lèvres exsangues tremblaient de prière et de froid.*

*Les petites âmes crédules
furent nourries du pain divin
et sont restées en extase jusqu'au crépuscule.*

*Les petites âmes pratiques
achetant poulets et cochons
ont fait ripaille et bu le vin
qui pique
jusqu'au soir qui venait lentement
sur la veilleuse du jour vacillant.*

*Elles ont franchi les portes avec le bétail en déroute,
et pris la route ;
les petites âmes crédules allaient en procession
de mortes
et les petites âmes pratiques en ribote ;
et les unes marchaient droit,
et les autres cahin caha
qui sont tombées, à trébucher,
dans les fossés
le long...*

*Et plus fortes d'une hostie
et plus compatissantes d'un Dieu intérieur,
les petites âmes crédules ont pris
sur leurs épaules de nonnes
les gisantes
et les ont ramenées jusqu'aux demeures
sérénement, comme
les sœurs défuntes dans les couvents.*

*Et les petites âmes pratiques
offriront un cierge blanc
à la Vierge.*

HENRI GHÉON.



LA CHAMBRE TROP PETITE

Après toute la joie de cette journée passée ensemble, sous le ciel clair, parmi la beauté simple et confiante des choses, c'était maintenant, en son cœur, la douceur plus intense et centrale de résumer tous ces rires, tous ces éclats de gaieté en un peu de bonheur pensif.

Il s'était assis à la fenêtre mi-ouverte et, distraitement, il regardait devant lui, au loin. Le soir venait intime et lentement. Entre les arbres qui infiniment autour de la petite maison se multipliaient, ne laissant entre leurs troncs rien apercevoir que d'autres rangées encore, immobiles et grandioses, un brouillard très insaisissablement bleu se tissait. L'étang menu, au pied des murs, se veloutait. On entendait des balancements de roseaux se propager puis décroître. Et c'était le soir partout, posant la main sur la bouche de toutes les choses, absorbant tout bruit dans son silence, effaçant toute lumière sous la sérénité harmonieuse de sa pureté.

Georges multiplement pensait. Il écoutait son âme, comme on écoute au creux des conques roses la mer chanter. Il était las délicieusement. Mille échos de paroles, de gestes, de regards, de souvenirs furtifs étaient en lui, pêle-mêlés. Il n'essayait pas d'analyser la profonde tendresse dont le charme l'enlisait. Il était au milieu de ses impressions ramifiées, comme on marche parmi des parfums, yeux fermés et ne songeant à se demander quelles sont les fleurs qui les exhalent... Margy, l'aimée aux yeux clairs, aux doigts fins!... l'aimée jolie et de grâce rieuse pleine!... D'entre les cils de sa pensée, il la revoyait confusément. Et il était ravi et son être vers elle palpitait mélodieusement.

Margy... la toute! Le jour avait été limpide. Il y avait du soleil goulûment sur toutes choses et de fleurs en grêle autour d'eux. Partout, des oiseaux criaient... Ils avaient promené par la campagne épanouie, sans souci des sentiers, errant parmi les herbes et les légumes, avec des lenteurs rêveuses et jouissantes, avec des hâtes parfois aussi et des bonds d'enfants qui jouent, avec l'émerveillement toujours d'être ainsi seuls, en si splendide lumière et de tant s'aimer!

Et le soir donc, logique et suave enlaçait la forêt. C'était, au milieu des branches bercées, sur le sol, les diffuses éclosions d'ombre, les languides épanchements d'obscurité rythmique.

Et Georges pensait. Était-ce penser? Il se laissait chanter, séduit par la musicale respiration de son cœur et dans le recueillement de l'heure attentive se répandant en rêverie.

Margy... oh! l'aimée de toujours! Comme il la sentait en lui puissante et profondément. Et quel hymne inconscient et paroxyste s'élançait de son être vers elle, résorbant toute sa personnalité à ce seul geste d'âme vers cette femme, à n'être plus, tout entier, qu'un seul mouvement très net de dédicace et de culte vers un cœur! Margy!... Il se souvenait : tantôt, dans les grands bois où, paisibles, ils avaient marché, ils s'étaient tout à coup arrêtés. Un infini et fourmillant silence élargissait le site. Il n'était plus un bruit futile, pas une parole de feuille, pas une modulation d'oiseau. Mais, à côté de lui, dans la religiosité du calme muet et immense, il avait entendu, un peu pressé, le souffle de Margy qui haletait.

Margy!... N'était-elle pas pour lui la totale et l'absolue? N'était-elle pas la fin et la raison, le suprême aboutissement de tous ses actes? N'était-elle pas son cœur incarné et, à ses côtés, dans la vie, statue ardente, marchant? Margy!... Ah! il l'aimait si incomparablement!

Et à cette heure de déclin où, vraiment, il flottait dans l'air je ne sais quel conseil de repositionnement et de concentration, il la découvrait en lui, merveilleuse, comme si jamais il ne l'avait aperçue. Elle était la clarté vive de son âme. C'était en elle qu'il contemplait toute chose. Elle était en lui et il était en elle!...

Et de piété extasiée devant la pure entité de bonheur harmonique qu'ils constituaient, il joignait les mains fervemment. Et un souffle de passion le traversa, le brûla, une seconde, intensément. Un cri de flamme, un cri aphone lui jaillit des lèvres : « Ah! Margy! » — Margy, près de lui, leurs mains unies, leurs paumes chaudes l'une contre l'autre, les lèvres de Margy sur les siennes, le cœur de Margy contre le sien, battant... Et sa voix! Sa voix qui parlait pour lui... Sa voix en qui toute beauté s'expliquait... Sa voix qui animait les choses de leurs élémentales significations!... Sa voix qui lui était une sorte de conscience émerveillante et surnaturelle...

Ah! Margy!... Et il ouvrait les yeux, au large, dans le noir, et ses prunelles luisaient par les ténèbres opaques du soir tombé.

Et la nuit était venue à lui. Elle était descendue doucement et tout proche maintenant, semblait, sur les carreaux limpides de la fenêtre mi-ouverte, appuyer sa face belle et regarder. L'étang dormait, inerte et froid et scintillant comme une pierre précieuse. Et dans les arbres, c'était le myriadaire sommeil des mille petites feuilles, la formidable immobilité des verdure... Mais du vent très frais, presque vif, soufflait comme pour attester, au travers de l'universelle torpeur, que rien n'était mort, que les vies seulement étaient pacifiées et que l'exultant bonheur d'être enivrait toujours les choses!...

Ah! Margy! Margy près de lui!... Comme toute solitude lui devenait un abandon quand la douce n'était point là! Et de quelle taciturnité mauvaise le silence ne s'imprégnait-il donc quand la chère présence n'y rayonnait pas. Ah! Margy!... Il eut la poitrine emplie d'un flot tiède de sang. Un frisson de passion ondula sur lui. De tout son corps vibrant il l'appela. Ah! Margy!... Et voici qu'un apaisement serein brusquement s'épanouit en lui. Toute cette âcre véhémence se dissipa. La modulation vague de sa tendresse se fit plus balbutiée, plus adorante. La fine odeur de joie que sa venue toujours mettait en lui, l'inonda. Un grand bonheur le noya et, ému, soudainement, à éclater en sanglots, exquisement énervé, il se leva et il sentit qu'elle était derrière lui, éternellement.

Il se retourna.

Elle était là debout qui le regardait. Dans la presque dureté de la chambre envahie de nuit, elle s'accusait, toute de chair lumineuse, en la simplicité décisive et belle de son attitude. Il ne fut pas étonné de sa muette approche. Il ne pensa pas à parler. Il ouvrit les bras silencieusement et, molle, presque religieuse tant il y avait de gravité et de rite dans son mouvement, elle fut contre lui.

Minute inexprimable!... Leurs cœurs, l'un près de l'autre, miraculeusement chantaient. La torpeur bienheureuse de l'air les enveloppait.

Et la nuit, au loin, infiniment mais à voix basse, chuchottait. Les ténèbres un peu noires du crépuscule s'élucidaient, graduelles et bleuissantes, avec d'impalpables légèretés. Il y avait partout comme d'invisibles paupières qui se levaient sur de très clairs et purs regards. Et je ne sais quelle émotion contenue palpitait!...

Georges ne disait rien.

Il défaillait à sentir contre lui l'aimée et chaude étreinte de Margy. Il buvait, avide, l'ivresse douce et pénétrante qu'elle dégageait.

Et il avait la poitrine emplie d'une passion si haute, si éperdue, il était trempé d'une si totale et péremptoire plénitude qu'il restait immobile, ne pensant même à baiser les lèvres qui près de lui tremblaient. Ah ! comme il aurait voulu pleurer, pleurer de ravissement ! Mais il ne savait vraiment. Tout son être était fondu dans une béatitude surhumaine ! Et il ouvrait les yeux et il eût voulu qu'éclatât dans l'ombre la prestigieuse lumière qui l'éblouissait et il sentait son amour, son vertigineux amour lui traverser l'être d'un seul élan, léger et continu, couler de tout son corps et s'épancher autour de lui, peu à peu emplir la chambre et y tourner en ambiance dissolvante et chaleureuse. Et comme enfiévrée, à cet instant, Margy l'enlaçait, lui collant sur la bouche la volupté humide de ses lèvres... ah ! il eut un sanglot âpre à croire que son âme éclatait de trop violente félicité !...

Et voici que, cédant à une occulte et insistante poussée, la fenêtre s'ouvrit.

Et le paysage apparut, baigné de nuit ; entre les arbres, un peu rudes dans l'obscurité bleue, le ciel se dressait, lisse, infini, avec, seule, la blancheur aiguë d'une étoile...

ANDRÉ RUIJTERS.



Paroles dans la Nuit

*Brisez les sables de nos dunes,
Brisez les vagues une à une
Dans l'infini de vos prières,
Ames dont j'ai souffert l'enfer
De vos maux.*

*Brûlez les voiles sur la mer,
Loin passant les rives de mon pays
En un furieux et long ennui;
Brûlez les mâts de ma détresse
Déchiquetant sur mes désirs, vos rires.*

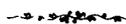
*Taillez les rocs inassouvis,
Cadre de mystère et d'ombre sombre
Où les mouettes folles, en nombre,
Ont déposé leurs vols et leurs chansons;
— Taillez leur ombre de poussière.*

*Videz les lacs et les marais mauvais,
Les fleuves de bure et de misère
Épandant au loin de la terre
Les défloraisons des moissons;
Videz les fleurs d'un miel amer
Pour ma misère ulcère.*

*Creusez des fosses pour les cimetières
De ma pensée,
Creusez la pierre tumultuaire de ma pensée,
Livre écrit de mon sang maudissant ;
Creusez la fosse et brisez la pierre.*

*Et dites à ceux qui vous écoutent, sur la route,
Passants de haine et de discorde assis
Au soleil mauve et indécis ;
Et dites aux passants de la route qui doutent :
— « Il était pauvre et nu : il s'est pendu ! »*

PAUL SAINTE-BRIGITTE.



Etonnement

*En ce riant matin qui chante,
En cliquetis parmi les blés
Ondoyants et dorés d'été,
Poète, et dans les calmes sentes,*

*Je vais et chante et chante et ris
Selon les fleurs et les prairies,
Toutes les choses de la vie,
Les feuilles vertes et les fruits,*

*Ces fruits où ma lèvre s'en vient
Défaillir, et baiser un peu de jour,
Ces fleurs qui boivent le matin,
O matin propice à l'amour !*

*J'étais si triste tout à l'heure
Et je vous souris maintenant,
O matin propice à l'amour ;
Il est vrai que j'ai vu des fleurs
Et le soleil dorer les champs.*

AUGUSTE HULET.



LES LIVRES

Mai

par ARTHUR TOISOUL (chez Paul Lacomblez)

En parlant de ce livre, il faut redouter plus que tout de matérialiser trop sa pensée, et de froisser ainsi, comme d'une main brutalement amie, les choses si légères et si frêles qu'il chante. Oubliant volontairement la séparation de l'œuvre en poèmes distincts, je préfère ne voir en *Mai* qu'un seul geste du poète à travers son printemps. Et ce geste est tel : d'adoration extasiée vers toutes les

choses de la vie. D'adoration, oui, et sincère et ravie, mais rapide aussi, et multiple, et passant de vision en vision, d'agenouillement en agenouillement, sans lassitude. Le poète, ici, est celui qui passe. Les sensations l'atteignent, il les accueille, il leur sourit, mais son sourire est un adieu déjà, car d'autres, plus jeunes, plus fraîches, le sollicitent davantage. Et celles-ci mêmes, malgré leur joliesse, ne peuvent longtemps le retenir. Toutes sont si frêles, si légères, si à fleur de peau. Toutes sont si également charmeuses! Peut-il, vraiment, peut-il résister au désir de nous les offrir toutes, en un bouquet, un bouquet multicolore sans doute, mais aussi un bouquet exhalant un parfum bien unique, celui de son âme extraordinairement personnelle? La langue qu'il emploie est belle, classique au bon sens du terme, d'une science de mots étonnante; le rythme en est toujours juste, et d'une musique adéquate à la chanson même des choses. Mais ce qu'il faut admirer sans réserve, c'est la pureté merveilleuse de ces vers.

Ordre altruiste

volume II, de l'*Œuvre*, par RENÉ GHIL

Vraiment, il est lassant d'entendre dire sans cesse que le français de René Ghil est un français nègre. Je tiens à affirmer ici que cela est faux, et archi-faux, que si ses vers sont parfois difficiles à comprendre, c'est uniquement à cause de l'emploi trop fréquent de termes techniques. C'est là un reproche que nous lui faisons, à ce poète, ce poète que nous voudrions tant aimer, puisqu'il chante avec nous selon la vie, selon la sainte matière et la sainte anarchie. Mais que l'on sache que dans ce livre, comme dans les précédents du reste, il y a des passages, et nombreux! de splendide et vibrante poésie. Et nous attendons que l'*Œuvre* soit achevée, — et elle le sera! — pour dire à la fois tout le bien et tout le mal que nous en pensons.

G. R.

Le Poème de mes Soirs

par EDMOND PILON (Varnier, Paris)

Parfumées et sonores, certaines; somptueuses mais mornes, d'autres; très gracieusement pleurantes, d'une mélancolie enguirlandée de fleurs, d'autres encore, les diverses phases de cette œuvre sont pleines de belles choses neuves et de vieilleries, de vers harmonieux aux rythmes inédits et de banalement ennuyeux parnasismes. Et, en somme, elles sont à la fois désillusionnantes et prometteuses.

M. Pilon le sait bien. Assez de critiques le lui on dit, les uns par encourageante sympathie, les autres par mauvaiseté envieuse : ses vers sont vraiment très beaux d'impeccabilité, mais ils manquent de cette spontanéité qui fait de la poésie une source toute claire et sans alliage, défluée naturellement du cœur du poète.

Et, vrai, c'est dommage! Car, poète comme il l'est, il pourrait nous donner une des plus belles œuvres de cette époque, s'il se laissait, bien plus simplement, aller, selon son âme, à chanter ses hautes et splendides imaginations, ses nostalgies et ses visions si luxueusement colorées et illuminées! Mais, heureusement, certains vers, certaines pièces, et même certaines parties entières de son œuvre, nous laissent entrevoir une évolution de son beau talent, vers un genre plus simple et plus riusement fleuri. La chose est d'ailleurs si candidement vraie que ce poète, quoi qu'il fasse, sera bien forcé de la voir et de s'y soumettre. Qu'il songe seulement, en effet, que les barques de nos pêcheurs contemporains, dorées d'ardent soleil, ou douloureusement magnifiées de nuit, sont tout aussi belles que les galères antiques ou « les trirèmes à quatre rangs de rames », de même que les vendangeurs et les marins n'ont pas besoin d'être « héroïques » pour être beaux; au contraire!

Les fragments déjà parus de son nouveau volume : *La Maison d'Exil*, me confirment dans mes espoirs, et me permettent de croire qu'il nous donnera demain des poèmes plus beaux encore que ceux d'aujourd'hui qui ont pour titre : *Soir d'Erèbe*, *Les Doreurs de Trirèmes*, *Les Veilleurs de Vigie* et *La Brise du Soir*, et qui sont, comme je l'ai dit, œuvre de vrai artiste.

L'Eau du Soir

par AIMÉ L. PFINDER (Lacomblez, Bruxelles)

Un essai, oui, mais raté. Une certaine émotion vague, oui encore ; mais si faible, si pâle, si truquée, qu'aussitôt ressentie elle se trouve oubliée. Et il est dommage vraiment de devoir dire ces choses cruelles à un jeune écrivain qui peut-être entre dans les lettres avec une volonté joyeuse et des espoirs semblables aux nôtres. Mais bah ! il le faut bien ! car il est inutile que toute sa vie, M. Pfinder fasse entrer ses pensées et ses émotions neuves dans le moule des pensées et des émotions d'un autre, c'est-à-dire du très bel artiste et haut penseur qui a nom Maurice Maeterlinck.

Donc, pour qu'il se débarrasse de cela au plus tôt, nous lui demandons seulement de se persuader que ce n'est pas en de haletants points de suspension ; en des atmosphères de soir, ou en d'autres ustensiles dramatiques comme écluses, canaux, châteaux, etc., que réside la sublime intensité d'*Alladine*, de l'*Intruse* et d'*Intérieur* ; — mais bien plutôt et uniquement en l'exprimé simple quoique habile, et d'autant plus intense qu'il est plus simple, d'émotions quotidiennes, mais humaines, profondes et éternelles. Car, quoi qu'en disent certains aveugles littéraires, la grande beauté d'art et de langue de Maurice Maeterlinck est réalisée surtout par sa pureté simple et sa pure simplicité.

Disons enfin, pour en revenir à M. Pfinder, que le geste d'humanité qu'il nous retrace valait la peine d'être retracé, mieux même qu'il ne l'a fait ; que le point de vue auquel il le considère n'est guère mauvais ; que la fin de son œuvre a une cruauté qui n'est pas sans beauté, et qu'il chante parfois en sa prose de mélodieuses douceurs.

H. V.



tous les journaux où règnent ces messieurs et leur juive valetaille, c'était les attaques personnelles, perfides et déloyales, qui allaient recommencer. Comme cela n'est plus le moins du monde de la littérature, la littérature ne s'en occupera plus, c'est certain. Mais quant à moi, je suis d'avis qu'il n'y a qu'une seule réponse digne d'agissements et d'individus pareils. Cette réponse, M. Giraud la connaît bien, et s'il l'a oubliée, qu'il demande donc à Georges Eekhoud de la lui rappeler. Celle-là au moins, si elle est violente, a le mérite de la franchise, et le mérite bien plus grand de ne souiller à certains contacts que notre canne, et non notre plume.

Afin de bien montrer que nos poètes et nos prosateurs ne paraissent guère, il ne me semble pas mauvais d'annoncer les œuvres qu'ils nous donneront bientôt : *La Belle Douleur*, poème par Charles Bernard, tirage à part de l'*Art jeune*; aussitôt après *Vie, Les Heures harmonieuses*, un volume de vers et proses par Georges Rency (en collaboration avec Henri Van de Putte), dans la collection du *Livre d'Art*; dans la même collection paraîtront aussi : un nouveau recueil de *Ballades* de Paul Fort; *Ubu Roi*, par Alfred Jarry; *A eux deux*, par André Ruijters, et des œuvres de Saint-Georges de Bouhélier, Maurice Leblond, Charles-Henry Hirsch, Edmond Pilon, Tristan Klingsor et Eugène Montfort; d'André Ruijters également, en automne, chez Lacomblez : *A vau l'amour*, un recueil de contes; ailleurs deux volumes de contes, par Blanche Rousseau; *Religion d'être*, roman par Henry Maubel; *Enlumineures*, par Max Elskamp (une série de pièces tirées de ce volume paraîtra en l'*Art jeune* prochain); au *Mercur de France* : réédition de la trilogie *Soirs, Débâcles et Flambeaux noirs*, par Emile Verhaeren, et de *Mes Communions*, par Georges Eekhoud; d'Eekhoud encore, chez Monnom, l'adaptation française de l'admirable *Edouard II* de Marlowe; enfin chez Deman : *Les Heures claires*, par Emile Verhaeren, et en tirage à part du *Coq rouge, Larmes en fleurs*, par Maurice des-Ombiaux.

A lire : au *Livre d'Art* : l'intense et mirifique *Ubu Roi*, d'Alfred Jarry; — à la *Revue blanche*, de Jarry également : *Le Vieux de la Montagne*; de Robert Scheffer, *Les Maisons de chasteté*; des poésies, douces ou violentes, de ce splendidement poète Lord Douglas, mais surtout de la véhémence chronique de Paul Adam, intitulée : *Les Energies*, une véritable fresque d'humanité, large, superbe, vivante, et débordante d'idées; — au *Coq rouge* : *Déclin*, une prose petite, mais où l'on retrouve avec toutes ses caractéristiques l'art philosophique et si ineffablement baigné de poésie de ces maîtres que sont les Rosny; — au *Magazine international*, dont je ne pourrais assez vanter la vaste, libre, saine et admirable envolée : toute une série de sublimes poésies d'Ada Négri, parmi lesquelles, au-dessus de toutes : *La Terre*, qui résume tous nos espoirs; aussi, *Les Errants*, par Arthur Symons; *Le Mariage*, par Edward Carpenter; l'*Effort naturaliste*, par Maurice Leblond; *Pan*, par Knut Hamsun, cinq ou six proses bizarres et vraiment magnifiques; — au *Libre Journal*, toujours rempli d'ardeur et de franchise, mais cette fois tout printanier et plein d'originales et jolies choses : *Vers le passé*, une prose mélodique de Jean Trébla; un délicieux *Conte pour faire dormir*, de Max Tory; *Sur l'autel de Mai*, très lumineux vers de Jehan Maillart, et de Georges Léon une page de philosophie croyante et ferme que j'admire beaucoup; — au *Réveil*, des *Ballades* de Paul Fort; — enfin, au *Mercur de France* : Maurice Maeterlinck écrit sur Jules Laforgue quelques pages éternelles.

Nouvelles revues : *La Province nouvelle* et *La Musicale revista italiana*.

Accusé de réception : *Le Cycle patibulaire*, par Georges Eekhoud; *Le Sermon sur la Montagne*, par Edmond Picard; *Une Squaw*, par I. Will; *L'Exposé*, par Richard Weymau; *A travers Passions et Caprices*, par Emile Greyson; *Le Sage Empereur*, par Léon Rictor; *L'Anarchie*, par Elisée Reclus, et *Moussorgski*, par Pierre d'Alheim.

H. V.

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

BRUXELLES

Fournisseuse brevetée de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale
Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Trouseaux, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SAINTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys FOULARD, GANTERIE
Calicots, Mousselines, Plumetis GOUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	SPECIALITE d'Articles en Piu Sylvestre contre les affections rhumatism.
Cretonne pour Ameublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre **Catalogue général**, qui est envoyé **gratuitement**.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre, on peut toujours se renseigner sans acheter.

ACTUELLEMENT

Exposition et grande mise en vente de nombreuses occasions
Grand choix d'Articles pour Première Communion
POUR JEUNES FILLES ET JEUNES GENS

Occasion extraordinaire

Tapis des Flandres première qualité. Le mètre carré **16.75**

FOYER laine à franges, toutes teintes **6.90**

L'art Jeune

SOMMAIRE

Phase nouvelle	L'ART JEUNE	
Enluminures	MAX ELSKAMP	
La Simple	BLANCHE ROUSSEAU	200
Pulcher dolor	CHARLES BERNARD	
Ballades	PAUL FORT	
L'Inconscience pensive.	ANDRÉ RUIJTERS	
Pour le tombeau de Paul Verlaine.	HENRI VAN DE PUTTE	
Conte du Poisson d'Avril.	HENRI GHÉON	
Le Journal de Roger Jan.	CHARLES-LOUIS PHILIPPE	
Printemps de Vie	ANNE THIERENS	
Pêcherie.	MARIE CLOSSET	
La Petite Reine du Printemps	GEORGES RENCY	
Adrien Geefs	HENRI VAN DE PUTTE	

Ce numéro, 1 franc.

15 août 1896.

2^e ANNÉE

7-8

L'ART JEUNE

REVUE DE LITTÉRATURE, ORGANE DES JEUNES

paraissant le **15** de chaque mois

Fondateurs : ANDRÉ RUIJTERS et HENRI VAN DE PUTTE

COMITÉ PATRONAL :

Adolphe Deconinck, Max Elskamp, Raymond Hottat, Valère Mabille.

COMITÉ DE RÉDACTION :

Blanche Rousseau, Charles Bernard, Henri de Classant, Paul Dubois, Paul Fort, Georges Rency, André Ruijters, Paul Sainte-Brigitte, Arthur Toisoul, Fernand Toussaint, Henri Van de Putte.

L'Art jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, y exposer ou défendre des idées. *L'Art jeune* est aux artistes. Il n'a donc pas de directeur. Adresser seulement, pour la facilité, manuscrits, livres, revues et communications diverses, à Henri Van de Putte, rue de Brabant, 131, à Bruxelles.

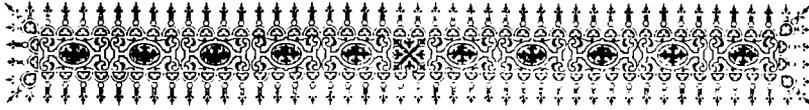
ABONNEMENTS :

Belgique, 5 francs. Etranger, 6 francs. Le numéro, 60 centimes.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

OUVRAGES NOUVEAUX :

Mai, par Arthur Toisoul (Lacomblez); *Les Oiseaux dans la Cage*, par André Ruijters (idem); *Vie*, par Georges Rency (idem); *Le Cycle patibulaire*, par Georges Eekhoud (*Mercur de France*); *Le Retour*, par Maurice Magre; *Louis XI, curieux homme*, par Paul Fort (*Livre d'Art*); *Berthille d'Hageleere*, par Sander Pierron (*Coq rouge*); *Larmes en fleurs*, par Maurice des Ombiaux (*Coq rouge*).



UNE PHASE NOUVELLE



ADIS, il y a quelques années, tous les écrivains belges étaient jeunes belgiques. C'était donc là un groupe nombreux, fraternel, puissant, un et divers, où chacun suivait librement la voie qu'il lui plaisait de suivre vers le commun but de beauté. Mais, peu à peu, un ou deux poètes, flanqués de toute une basse domesticité de petits versificateurs, juifs ou autres, s'y révélèrent des pions envieux, et tentèrent d'y régenter la poésie selon les dogmes du sacro-saint-imbécile Parnasse, ainsi que, bien plus, selon leurs amitiés et leurs inimitiés personnelles. C'est ce qui fit que l'un après l'autre, plusieurs de leurs frères d'art, et certes les plus beaux de nos poètes et de nos prosateurs, s'en séparèrent, et fondèrent, un beau jour, le *Coq rouge*, dans le but de renouer la tradition de la vraie et libre *Jeune Belgique*, la seule, celle de Max Waller, d'Emile Verhaeren et de l'Albert Giraud batailleur et aimeur d'autrefois. Le *Coq rouge* fut donc fondé, et tous l'aidèrent, avec enthousiasme, dans sa belle lutte pour la liberté et la loyauté littéraires, voyant bien d'ailleurs que ses fondateurs réalisaient leurs larges promesses.

Cependant, deux ou trois mois avant la création du *Coq*, et dans l'espoir de réunir tous les jeunes efforts nouveaux et libres, épars en Belgique, André Ruijters et Henri Van de Putte, quoique tout seuls, avaient fondé l'*Art jeune*.

Et aussitôt leur œuvre s'épanouit extraordinairement, soutenue par la sympathie aimante des aînés, et l'appoint considérable que

lui apportèrent une foule de jeunes, inconnus jusqu'alors, et dont aujourd'hui tous savent les noms : Rency, Rousseau, Toisoul, Dubois, Louis-Philippe, de Classant, Thierens, Closset, Bernard, Sainte-Brigitte, Mertens, Ramaekers, Musche, Ghéon, Hulet, etc.

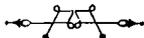
Or, jusqu'à ce jour, ces deux groupes marchèrent vers le même but, distincts quoique unis, chacun habitant le domaine propre qu'il avait vaillamment conquis. Mais aujourd'hui, ils veulent s'unifier définitivement, réunir leur domaine à chacun en un unique et vaste royaume. Ils veulent, en un mot, condenser tous les efforts de *tous* les écrivains belges en une seule forte revue.

Et ce n'est pas l'absorption de l'*Art jeune* par le *Coq rouge* qui s'opérera, ce ne sera pas non plus le contraire, mais bien et simplement les aînés recevant les cadets en égaux dans leurs rangs, et leur disant même : « Prenez la tête de notre armée puisque vous êtes à l'âge de l'action impétueuse, et conquérez des terres nouvelles ! Nous serons d'ailleurs toujours à vos côtés pour vous aider et vous aimer ». Et nous, les jeunes, nous avons accepté joyeusement, leur répondant que néanmoins, moralement, eux aînés dirigeraient toujours l'œuvre commune, grâce à notre fervente admiration pour eux.

La revue nouvelle gardera le titre : *Le Coq rouge*. Maurice des Ombiaux (6, rue de Bériot) en sera rédacteur en chef; Henri Van de Putte (131, rue de Brabant) secrétaire, et c'est à lui que devront être envoyés : manuscrits, livres et revues.

Le service du *Coq rouge* sera fait à nos abonnés jusqu'à la fin de cette année.

L'ART JEUNE.



Enluminures

VIES

A présent voici comme une prière

I

*A présent voici comme une prière,
et c'est la vie d'ici qui dit son temps,
selon le soleil, le jour et la mer,
et les villes où l'aller des passants*

*montre chacun œuvrant à sa manière :
seigneur à cheval, à pied paysan,
et pour les fins de l'âme ou de la chair,
moines, matelots, pêcheurs, tisserands.*

*Or bêtes, gens, et lors tous à l'ouvrage,
c'est la vie aussi qui veut son labeur,
et voici qu'on naît, et voici qu'on meurt,
dans les chemins, les bois et les villages;*

*mais voici qu'on rit après, et qu'on aime,
et qu'aux villes des sages et des fous,
tournent les moulins, ainsi que des roues,
sous les cloches, haut, chantant les baptêmes;*

*car ici l'on plante, car ici l'on sème,
et le temps nouant les jours bouts à bouts,
par la grâce des mains quotidiennes,
c'est alors la vie portant des fruits doux.*

Et chacun faisant son métier

II

*Et chacun faisant son métier,
voici planter le jardinier
selon sa vie,
d'être aux plantes, avec ses mains,
doux et bon comme à des humains
sous le soleil et sous la pluie,*

*en son royaume des jardins,
des parterres et des chemins
où tout concerte :
tonnelles, quinconces, berceaux,
et, par ses soins, branches, rameaux,
pour faire à tous musique verte.*

*Or c'est ici ses harmonies,
et voyez, lors, et tout en vie
chanter les fleurs ;
puis pour l'ornement du feuillage,
mûrir les fruits sur les treillages
en senteurs, parfums et couleurs ;*

*et yeux alors, comme un dimanche,
voici fête d'arbres et branches
de toute part,
et la terre comme embellie,
de tant de choses accomplies
par ses mains et selon son art.*

Alors voici sur un autre air

III

*Alors voici sur un autre air,
encor les mains qui viennent, vont,
et c'est ici, bois, longerons,
qui montent prendre place en l'air,*

*pour des maisons et des églises
qu'en leur vieux pacte d'amitié,
en prenant leur temps réalisent
les maçons et les charpentiers.*

*Or aux villes, lors c'est la vie,
et montez clochers dans le vent,
et dans les cordes, les poulies,
haut, l'architecte, ouvrez vos plans,*

*puis venez aussi donateurs,
en l'attente de vos chapelles,
avec les confréries en chœur,
chantant suivant le rituel,*

*car sur les tours voici les croix
toutes neuves dans la lumière,
et, bonnes gens, alors vos joies
selon les briques et les pierres.*

Mais comme une image

IV

*Mais comme une image à présent,
voyez la mer, voyez le vent
et comme ils crient !
et comme tournent les moulins
de Flandre, vite en ce matin
d'avant la pluie*

*qui marche, au loin, déjà sur l'eau
où c'est kermesse de bateaux :
les bleus, les verts,
donnant du dos, donnant du flanc,
sur les flots en chaperons blancs
comme en hiver.*

*Mais lors, et tout à son métier,
voyez aussi le batelier
assis en poupe,
et comme il rit, l'écoute aux mains,
de s'aller ainsi corps et biens
de cap en coupe,*

*car c'est la vie qu'il s'est choisie
ainsi qu'elle parlait en lui,
selon la chair
de ceux de Flandre que l'on voit
depuis tous les temps, rame aux doigts,
à vau la mer.*

Or dans les maisons et lors dans les villes

V

*Or dans les maisons et lors dans les villes,
où sont les jardins, les gens et la vie,
et, pour la couleur, le soleil aussi,
mais loin de la mer, et lors dans les villes,*

*voici la gent des servantes qui file
aux fenêtres des soirs et des matins,
et s'occupe dans la laine et le lin,
les yeux sur le monde au loin comme une île.*

*Mais voici leurs doigts aussi aux aiguilles,
et lors écoutez s'attendrir leur voix,
et lors regardez, car ce sont leurs croix
que chante leur cœur naïf et docile;*

*et, Jésus Marie! le maître en son bien,
soyez doux et bon, lors aux pauvres filles,
qui peinent lasses, Jésus Maria!
pour vous dans le temps qui vient et qui va;*

*car voici leur vie ainsi qu'elle est faite :
s'aimer aux enfants, pleurer sous les toits,
en l'attente du dimanche et des fêtes
si longs à venir à travers les mois.*

Max ELSKAMP.

LA SIMPLE

CONTE

Il était un jeune peintre nommé Silas qui avait un talent bizarre et merveilleux.

Il peignait des paysages, des coins de nature tourmentés ou divinement calmes que personne n'avait jamais vus, et où l'on sentait vibrer une âme intense. Car c'était sa vie qu'il peignait ainsi : des chemins difficiles tracés âprement dans des montagnes sans fin, des séries de montagnes allongées les unes à la suite des autres comme pour décourager l'effort... des rochers écroulés dans la mer... un ciel immense et bleu troué de lumière, enveloppant une terre aride et désolée. Et c'étaient encore des sentiers à demi cachés sous des feuillages inclinés, où l'on sentait vibrer des musiques, harmonies infiniment douces, mélancolies puériles et graves, joies frêles et bonheurs immenses... c'étaient de petites sources doucement chantantes au tournant d'un long chemin et des arbres de tristesse poussés au bord de prés fleuris. Et c'étaient le plus souvent des rafales d'automne emportant à la dérive la désolation des feuilles mortes... ou bien de grandes plages nues, devant la mer uniforme et plate où se dresse de loin en loin la pointe noire d'un rocher.

Silas était pauvre et vivait seul, dans une mansarde où personne jamais ne venait le visiter.

Le soir, quand la nuit commençait à monter dans les coins de la chambre, il venait s'asseoir rêveusement à sa fenêtre ; son long visage pâle se penchait vers la rue, et il suivait d'un regard perdu les passants qu'il ne vit jamais... C'était à cette heure calme, cette heure silencieuse et apaisée où les choses revêtent leur vie profonde, où des cœurs de murs et de planches battent à l'unisson des cœurs des cloches et de l'ombre et de l'homme dans une lente prière adorative. Silas écoutait et voyait les choses essentielles se dégager lumineusement de l'entourage mensonger. Son âme s'en allait de lui pour se confondre avec les âmes amies de ceux qui passaient et dont il n'avait pas vu la figure.

Il arriva pourtant un jour qu'une femme arrêta son regard. C'était presque une enfant encore, drapée dans des vêtements flottants, et qui passait vite. Figure effacée, à la fois lumineuse et vague comme les figures de rêves, elle apparut et disparut en un instant, éclair de jeunesse et de mystérieuse joie. Quand elle eut passé, Silas resta songeur ; il revit son profil, ce fin profil de vierge ingénue, qui s'était si vite détourné et dont la ligne confuse se fondait, dans son souvenir, avec l'ombre silencieuse et religieuse de la nuit. Il y songea toute la nuit, et le lendemain encore, et l'image de l'Inconnue, sans cesse errante dans son regard finit par lentement se fixer sur la toile sans que le pinceau l'eût tracée. Puis le tableau grandit, s'anima, la femme véritable surgit à la place de l'image, — et ce fut une chose extraordinaire.

C'était au haut d'un chemin, un de ces chemins gris et monotones jonchés de feuilles d'automne et qui montent d'un douloureux effort on ne sait vers où... Accoudé à quelque distance, Silas regardait son œuvre quand voici que soudain le chemin s'élargit, s'approfondit. La toile sortie du cadre fut une route véritable au haut de laquelle la femme souriait, à demi tourné vers lui, fin profil perdu de vierge ingénue... Immobile et stupéfait, Silas la regarda longtemps ; elle l'appelait, levant les bras lentement et les laissant retomber, et ce n'était pas une illusion mais la femme véritable. Un peu de vent soulevait ses vêtements ; elle souriait à Silas d'un énigmatique sourire doux et attirant... mais quand il s'approcha, quand il monta le chemin, le sable craquant sous ses pieds et le vent lui soufflant au visage, la femme recula peu à peu... elle fit un geste d'adieu ou d'aurevoir, les deux mains étendues... recula encore, et, quand Silas voulut la saisir, disparut comme fondue dans un océan de brouillard.

D'abord, Silas crut à une hallucination. Il avait entendu le sable craquer sous ses pieds, il avait touché les herbes frissonnantes du chemin, mais au moment où la femme disparaissait, il s'était retrouvé debout, devant la toile qu'il regardait d'un regard extatique, et toutes choses dans la chambre avaient leurs places accoutumées. C'était le lendemain du jour où il avait vu l'Inconnue ; il s'approcha de la fenêtre : c'était à la même heure, heure de vie mystérieuse et grave, et les passants allaient comme sans savoir où, comme dans des chemins de vie où l'on marche malgré soi et vers un but sem-

blable. Silas regarda les passants ; il regarda les maisons et puis son tableau posé sur le chevalet et songea : j'ai rêvé. Il se coucha, put dormir paisiblement, mais le lendemain à la même heure, le même phénomène se produisit encore :

Il avait posé devant lui une autre toile, la mer, calme et bleue, avec un peu d'écume bouclée à la crête de petites vagues... La mer se mit à chanter tout à coup, doucement, mystérieusement, roula presque aux pieds de Silas... et l'Inconnue encore était là ! Elle était dans la mer, l'eau lui venait jusqu'à la ceinture, et elle battait l'eau de ses mains avec ce geste d'appel étrange et attirant, détournant à demi son visage ingénu. « Je n'irai plus », songea Silas. Il croisa les bras ; l'inconnue l'appelait toujours du même geste, lui faisant signe d'avancer ; il crut qu'elle le défait, étendit les mains pour la saisir... mais alors comme la veille, elle recula, disparut, fondue dans un brouillard opaque, l'eau cessa de chanter... et la mer vibrante redevenit un tableau, une toile ébauchée à demi sèche, noyée dans l'ombre de la chambre.

Dès lors la vie de Silas fut tout autre. Chaque jour, à l'heure du crépuscule, les tableaux vivants transformaient la chambrette en coin de nature féérique où il vivait une heure de rêve. Il s'étendait parfois au pied d'arbres dont les branches ondoyaient en se courbant jusqu'à son front, et le bruit infiniment doux et tendre d'un peu d'eau, d'un peu de vent dans les feuilles, berçait sa joie comme une chanson... Et c'était la joie d'un dieu. S'assoupir au milieu d'une nature merveilleuse, telle que son génie l'avait vue et rêvée, une nature à lui uniquement, toute vibrante de son âme ardente et passionnée, où les seuls fantômes de ses pensées et de ses désirs avaient laissé l'empreinte lumineuse de leurs pas... Mais pourquoi l'étrangère revenait-elle toujours ? Car elle était toujours là... Son visage riait entre les branches ; elle égouttait de l'eau dans ses doigts ; elle marchait au long des sentiers, cueillant des fleurs ou, rêveuse, le visage tourné vers les étoiles... Et toujours elle regardait Silas, sereinement, énigmatiquement, comme pour lui enseigner quelque chose. S'il la fuyait ou s'il voulait la prendre, tout s'évanouissait ; la chambrette redevenait nue et triste, avec les seuls horizons, limités et si pauvres désormais, des toiles froides pendues aux murs.

Et Silas désira la femme.

Telle qu'il l'avait vue le premier soir, passante dans la rue, il souhaita la revoir. Ainsi elle devait être accessible et plus humaine ; une femme à qui on peut parler, qu'on peut approcher et prendre dans ses bras. Le désir impérieux de la toucher, d'entendre le son de sa voix, de vivre sa vie, s'accroissant de jour en jour, il sortit un soir, à l'heure de l'apparition, marcha jusqu'au coin de la rue où il l'avait vue, et très sereinement, comme on accomplit une chose longtemps prévue et qui doit être, il attendit.

Après quelques instants la femme fut devant lui. D'où était-elle venue ? Il ne savait pas. Elle fut devant lui tout à coup, la même femme-enfant, le visage détourné à demi caché dans les plis d'une écharpe de gaze ; elle passa vite... un peu de ténèbres tombantes noyaient son corps frêle et léger... Elle allait avec des gestes de fantôme, perdue, fondue dans les ondulations bizarres d'une jupe qui semblait tissée d'ombre. Silas la suivit ; elle marchait droite, irréelle, d'une allure rythmée, sans que sa tête bougeât... Alors, quand il fut derrière elle, tout près, il l'interrogea tranquillement :

— Est-ce toi qui viens chaque soir, à l'heure où tombe la nuit, animer mon rêve autour de moi ?

— Oui, dit-elle.

Elle avait une voix bizarre, de velours et de brouillard, une voix lointaine et tendre... Elle parlait sans détourner la tête.

— Est-ce toi qui es belle et que j'aime, dit Silas, toujours marchant derrière elle. Je t'aime, je désire que tu sois à moi ; je voudrais t'avoir dans ma maison. Veux-tu venir ?

— Oui, dit-elle encore.

Elle allait de plus en plus vite et semblait glisser dans la nuit... Une femme?... Un fantôme?... Tout à coup ils furent au bord d'un canal ; elle se pencha vers l'eau... Des étoiles se levaient au ciel, et l'image de la femme apparut à Silas couchée, tremblante et si triste, dans l'eau noire, entre les lumières pâles et rondes, et ce fut comme si elle-même s'était jetée à l'eau, l'eau d'un ciel plein d'étoiles... Angoissé, il se rapprocha... leurs deux têtes noires et frissonnantes se confondirent un instant, à la surface... et Silas sentit sous ses lèvres des cheveux bouclés et fins, et des yeux véritables le regardèrent en souriant.

C'était une petite femme simple et douce, candide aussi et puérile. Quand elle entra dans la chambre, elle s'arrêta un moment, jeta un regard de reconnaissance sur les tableaux et puis, gracieuse, enfantine, elle défit son chapeau, se laissa tomber dans un fauteuil avec de petits cris et des remarques étourdies, arrangeant ses boucles et riant à toutes choses. Elle n'avait plus rien d'irréel; c'était une femme-enfant simplement jolie, avec de jolis cheveux, de jolies lèvres, et des yeux tendres, un peu rêveurs... Tout de suite elle bavarda, expansive, si différente et si semblable au fantôme de la rue... Elle n'avait pas de parents, pas de mari; elle était libre... Et elle coulait ses baisers aux lèvres de Silas, et elle l'entourait d'une caresse frissonnante qui, peu à peu, l'exaltait, tiédissait son cœur froidi dans l'isolement... Il ne sut pas l'interroger; elle fut sa femme.

Ce n'était pas ainsi que Silas avait vu leur réunion; fantômale et belle, l'appelant, et s'évanouissant quand il l'approchait, il aurait voulu retrouver la femme fantômale et belle entre ses bras, et l'entendre dire son étrange secret... Il avait cru à une âme divine, grande comme la vie même, dont la voix révélatrice allait l'incliner comme une herbe infime... et voici qu'il sentait palpiter à ses lèvres une petite âme effacée, une petite âme papillottante et frêle, un peu conventionnelle, timide, une petite âme frissonnante et toute simple, et tout enfantine qui se disait en phrases puériles et qui l'aimait infiniment. « Est-ce bien elle?... Est-ce bien elle? » se demandait-il avec stupeur. Il songeait à la femme créatrice de vie qui avait animé ses tableaux; c'était le lendemain, à l'heure... Devant son chagrin, elle vint s'incliner tristement, s'agenouilla et lui baisant les mains :

— O mon ami, dit-elle, je sais ce que tu songes... Pardonne, et aime-moi. Je suis *moi* et je suis *elle*, aime-moi ainsi, veux-tu?

Il ne répondit pas; ses yeux interrogeaient. Alors, plus triste encore et mystérieusement belle :

— Que veux-tu savoir? Ce que j'ignore moi-même? J'anime ton œuvre, je ne sais par quelle puissance... Je ne sais rien... Tout simplement et inconsciente j'accomplis ma mission.

Elle se tut... Des feuilles bruissèrent dans la chambre... Un envol d'insectes... des fleurs légères, des herbes soyeuses se balançaient doucement dans une prairie inondée de soleil... Silas se leva brusquement : il heurta le tronc d'un arbre... Et la femme, loin de lui,

tendait les bras : elle était là, elle, la même, femme-fantôme, femme-enfant ; son sourire plus triste flottait énigmatiquement sur ses lèvres ; elle étendait les mains et marchait lentement à reculons... Eperdu, affolé, Silas courut vers elle, mais comme il frôlait sa robe, elle s'évanouit, s'évapora... la chambre fut la chambre sans soleil et sans fleurs, et Silas se vit debout, hagard, et sa jolie femme triste le regardait toujours.

Longuement il l'examina : c'était bien elle, la même, celle qu'il touchait et celle qu'il n'effleurait jamais. Pourquoi le regardait-elle ainsi, tristement, et pourquoi ne parlait-elle pas ? Femme. mystérieuse, femme sublime, pourquoi était-elle cette petite fille inquiète ? Durement, presque cruellement, Silas prit la pauvre figure suppliante dans ses mains et l'élevant jusqu'à ses yeux :

— Qui es-tu ? Que viens-tu faire dans ma vie ? Parle ! dit-il impérieusement. Je veux savoir aujourd'hui... Comment es-tu entrée chez moi d'abord et comment t'en allais-tu, dans ce temps où je ne te connaissais que dans une vie supérieure. Pourquoi es-tu la même et pourtant dissemblable de celle que je vois au crépuscule, Reine de mon rêve animé ?

Elle ne répondit pas ; faible et misérable sous son regard, elle n'abaissa pas ses yeux tristes ; ses paupières battirent un peu... dans ses prunelles troubles un désespoir passa.

— Je t'ai regardée et je n'ai rien vu en toi, continua Silas du même ton. Je t'attendais grande et magnifique, et tu es venue avec les paroles vaines de tes lèvres d'enfant... Je t'attendais comme le pain et le vin, et tu es venue comme la fleur, comme le fruit, comme la chose passagère et frivole qui charme une heure et qu'on oublie... Tu sembles connaître de grands secrets, et pourtant tes paroles sont légères et sans flamme. Je voulais t'adorer et tu m'adores ; je voulais te découvrir peu à peu, et voici que tu m'apportes nue ta petite âme inutile et semblable aux autres...

Elle ne disait rien, toujours, avec son regard désespéré, d'impuissance et d'ignorance ; à genoux devant lui, elle ne bougeait pas.

Après un moment :

— Je ne devrais pas t'interroger, dit Silas dédaigneusement ; je ne devrais pas, car tu ne sais rien. Tu es inconsciente, et la force que tu portes en toi n'est pas à toi. Tu n'es qu'un instrument dans une main supérieure ; va...

Lentement il lâcha son visage; alors elle se releva... recula jusqu'au fond de la chambre, les yeux fixés sur lui; il ne la regardait plus, songeur, dédaigneux de son existence.

Quand elle toucha le mur, elle s'arrêta, les deux mains étendues comme à l'heure du Rêve vivant. Il leva la tête, la vit ainsi un moment... et puis une grande nuit triste les envahit tous deux.

Des jours semblables et gris passèrent alors pour eux. Perdu dans une songerie chagrine, Silas vivait solitairement, enveloppé comme d'une fumée d'encens, par la tendresse adorative de la femme; elle l'aimait uniquement, avec les puérités de sa nature d'enfant, des tendresses et des caresses qui l'énervaient et l'impatientaient et devenues, pourtant, nécessaires à sa vie — car il avait besoin de ces lèvres chaudes et vibrantes, de l'étreinte de ces bras d'enfant; il avait besoin de sentir cette femme dans sa vie; mais il lui gardait rancune, une étrange rancune inconsciente de n'être pas plus grande et plus fière... Il lui en voulait de sa soumission, de son abandon même, mais surtout de son silence. Il avait encore tenté de l'interroger, mais dans ses grands yeux tristes il avait lu tant d'impuissance désespérée qu'il s'était tu, envahi peu à peu par une sombre désolation, dans son orgueil blessé d'homme-dieu qui eût voulu tout connaître et tout comprendre.

Et plus rarement, maintenant, s'animaient les toiles autour de lui... Son rêve semblait se figer dans la couleur, près de mourir, et lent à palpiter. Parfois pourtant, à d'inoubliables crépuscules, les tableaux grandirent, se transformèrent en vivante nature où la femme illusoire et réelle passa, dans l'énigme de son sourire et de son geste, sans qu'il put la toucher.

Combien elle était belle la femme qui passait silencieusement au milieu des arbres et des fleurs animés par sa seule présence, et parfois dans la mer qui la portait, et qu'elle dominait, semblable à une toute-puissante déesse. Et comme elle regardait étrangement et tristement l'homme faible, rongé de désir, qui l'appelait éperdument. Peu à peu un désir intense avait grandi dans le cœur de Silas, et il tendait ses mains colères et folles vers cette frêle femme porteuse de lourds secrets. Ah! s'il l'avait tenue dans ses bras une seconde, il aurait bien su la forcer à parler! Et puis, la posséder alors, dans ses

moments de mystère et de silencieuse beauté, alors, élevée au-dessus d'elle-même par une puissance divine, et non quand elle était redevenue la femme simple et puérile, aux touchantes caresses de vierge-amante, tentant vainement d'épeler les mots qui diraient sa force et son mystère.

Cela devint une idée fixe. En vain, en vain la fillette le pria : « O mon ami, n'essaie pas de comprendre ! ne tente pas de saisir l'insaisissable. J'ai peur de ce que tu vas faire... J'ai peur ! »

Elle tremblait ; lui, souriait.

Un soir, au bord d'une eau bleue, immobile et transparente, Silas avait tracé l'ébauche d'un saule. L'eau remua ; les branches du saule s'agitèrent légèrement et *elle* vint à pas lents s'appuyer au tronc incliné. Elle était debout, tentante et belle, rêveuse... l'eau reflétait son visage dans un ciel vibrant d'étoiles claires... et ce fut comme en cette nuit lointaine où elle s'était penchée sur le canal avant que Silas l'eut prise dans ses bras. Les yeux brillants, l'âme angoissée, il la regardait : il était près d'elle, à quelques pas ; il se pencha et son image fut reflétée contre l'image de la femme. Elle s'en aperçut tout à coup, tressaillit, fit un vague mouvement de fuite, mais devant les bras qui l'arrêtaient, elle sourit douloureusement, étendit les mains, marcha d'elle-même au devant de Silas et se laissa prendre sans un geste.

Extasié, bouleversé, Silas la serrait contre lui. Elle était toute blanche ; une grande lumière les enveloppait tous deux qui semblait s'épandre de son regard. Il la serrait éperdument contre son cœur, baisant les plis de sa robe avec des larmes et des balbutiements.

— Tu es bonne ! Je t'aime, et tu es venue de toi-même dans mes bras. O mon amie ! maintenant tu vas me dire, n'est-ce pas ? Et puis qu'importe ! Tais-toi, pour t'avoir touchée à cette heure je saurai. Femme créatrice, nous vivrons ensemble toujours au bord de cette eau calmée où je t'ai vue trembler... sous ce ciel toujours, parmi les choses que j'ai faites et à qui tu as donné la vie... dans ma nature animée par toi, et plus jamais ailleurs. Ma femme, je t'ai bien aimée petite fille, mais que je t'adore ainsi, tandis que je ploie sous le regard de tes yeux qui savent... Ne plus nous quitter ; vivre ici toujours... ici... ici...

Il parlait par saccades, avec des gestes fous, sans s'apercevoir que l'eau et les arbres et le ciel étoilé s'étaient dissipés comme un songe, et qu'il était un homme faible, dans une chambre pleine de nuit, avec une femme évanouie dans les bras — car elle s'était évanouie et pesait lourdement sur le cœur de Silas. La nuit nimbait son front d'une amère tristesse; Silas eut peur... la femme évanouie continuait de sourire étrangement, et dans ce sourire, l'âme d'enfant et l'âme toute-puissante se confondaient dans un plus grand mystère.

Alors, voyant cela, Silas porta la femme sur le lit, l'étendit doucement... et comme elle ne bougeait pas, il sentit qu'elle allait mourir et son cœur se brisa.

Dans la nuit sévère et silencieuse, la femme toute blanche et terrible semblait morte. Après quelques instants pourtant, ses paupières battirent; elle ne bougea pas, mais elle ouvrit lentement ses grands yeux d'ombre et de tristesse et regarda Silas.

— Silas, dit-elle faiblement, je vais mourir et tu m'auras tuée... Je ne te reproche rien, mon ami, mais il faut que tu saches aujourd'hui... cela seulement.

Silas, ta première faute a été le jour où tu m'as suivie dans la rue. Tu m'avais remarquée; je t'avais vu et je t'aimais; à l'heure triste du crépuscule, je venais animer ton rêve et faire vivre la joie de ton âme autour de toi... mais tu désiras davantage.

Tu m'as parlé, et je n'ai pas pu te résister; tu m'as appelée chez toi, et je t'ai suivi et j'ai été ta femme. J'étais simple et je t'aimais infiniment; pourquoi n'as-tu pas pris mon amour simplement?

Mais ta plus grande faute a été de vouloir de moi plus que je ne pouvais te donner. Tu as voulu me faire dire des secrets que j'ignorais, sans comprendre que cette ignorance même était ma force et ma grandeur. Tu as déchiré le cœur de l'enfant pour y découvrir les trésors du cœur de la femme mystérieuse; tu n'as pas su prendre ce que l'une et l'autre te donnaient, simplement. Tu as voulu connaître le lien que Dieu seul connaît; tu as voulu avoir à toutes heures ce que je ne pouvais te donner qu'à une certaine heure. Tu m'as saisie dans tes bras au moment où je devais vivre hors de tes bras pour le salut même de ton rêve. Maintenant ta femme et ton rêve vont mourir.

Elle sourit lentement, d'un sourire de pardon... et elle semblait s'amincir, se fondre dans la nuit. C'était la femme et c'était la petite fille, et ce ne fut plus que la petite fille tendre et ignorante.

— Nous étions bien heureux, n'est-ce pas Silas? dit-elle puérilement; vois-tu, il faudrait pouvoir vivre de la joie du mystère sans chercher à en pénétrer l'ombre. Tu n'as pas su; tous les hommes sont ainsi; et moi je t'aimais bien.

Silas sanglotait; elle étendit le bras, le toucha doucement, d'une main presque évaporée...

— Je m'en vais, dit-elle de très loin. Qu'importe qui j'étais? Une petite fille qui t'aimait bien... Cela seul importait, Silas, cela seul.

Tu as voulu trop; tu as cru un moment saisir l'insaisissable; mais c'est ta simple femme qui meurt devant toi, et c'est elle que tu regretteras éternellement.

Je meurs; je m'en vais avec mon amour; et tes pays de rêve, je ne les animerai plus.

Un léger souffle froid passa... Silas se pencha sur le lit. Elle était morte, tout simplement comme elle avait vécu... le front penché, et ses petites mains croisées ingénument sur son cœur immobile.

BLANCHE ROUSSEAU.



Pulcher dolor

A FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

*Tes douleurs étaient belles, et tes repentirs
devers les jours mauvais exaspérés de pleurs
étaient vrais;
le souvenir
de notre Amour, ainsi, est beau de tes douleurs.*

Tu pleurais...

*Larmes de Toi, en gemmes ruisselées ;
et tu étais plus belle de la beauté de tes pleurs
éperlés ;
et tu nouais d'albes colliers à mes douleurs.*

*O! nos douleurs, vers les saulaies ;
l'onde pleurait
en larmes éperlées
et chantées
et chanteuses de douleurs ensommeillées
vers les saulaies ;
des charrettes sur la route
passaient en roulements de roues sourdes
et les feuilles étaient lourdes
aux voûtes
des saulaies.*

*Le jour était mauvais
et nous pleurions ;
et tes beaux bras blancs où s'éperlaient tes pleurs
étaient d'albes colliers noués à mes douleurs.*

*Et doucement était autour de nous la tristesse
d'immense et miséricordieuse
caresse,
et d'harmonies tues,
en silences brodés à notre tristesse
pieuse
dans l'ambiante tristesse.
Et, par la route
l'harmonie tue
rompue
d'un rire en éperlement de lèvres jeunes
par un éclair entrevu de dents blanches ;
Et ce rire était veule*

*en frissons clairs éperlé de par les branches
frissonnantes des saulaies ;
et ce rire faisait mal.*

Et tu pleurais.

*Tes beaux bras étaient blancs sous l'or ornemental
et tes mains étaient jointes ;
et tes larmes en gemmes par les gemmes du métal
ruisselaient.*

*Des rives ont perlé par notre Amour en joie,
des baisers ont chanté par notre Amour en fleur,
ta joie était moins belle que ton Amour en pleurs,
et tes baisers moins beaux que la beauté de tes douleurs.*

*Par l'aquarelle des champs pâles
en grisailles bleutées de saulaies pâlement lavées
en aquarelle,
où pâlit la pâleur des buées, bleutées
et roses, en roseur filigranée de soleil opale
par l'opale des buées ;
j'ai vu des vierges, frêles,
et de frêle envolée pâlement bleutée
de par le bleu lavis en berceuse des saulaies ;
des vierges mélancolieuses
et pleureuses de par les pleurs des saulaies berceuses,
et des pleurs
intérieurs
du souvenir exaspéré de mes douleurs.*

Et ces vierges en pleurs étaient très belles.

*Le paysage est vert et les lointains sont bleus
en crudité bleuâtre de lointains proches*

*et de proche idéal ;
les paysages où vont les vierges gothiques
en belle cadence, et grave, de sonnantes cloches.*

*Et vont les vierges gothiques,
leur marche hiératique et rythmique,
en gravité de cloches sonnantes de métal
majestueux
et fatal.*

*Elles sont frêles
les vierges gothiques,
et belles
de beauté d'angles heurtée, et d'harmonie...*

*Et de leurs yeux immenses aux paupières veinées
de veines bleues et pâlement diaphanées
un pleur, en perle ovale dessiné,
tombe.*

*O ! j'ai vu ces vierges gothiques
de par les splendides portiques
d'idéal
vers la tombe.*

*Les bleus lointains sont proches
dans les paysages gothiques
où l'airain des cloches
sonne le pas de vierges pleureuses de larmes hiératiques.*

Et ces vierges étaient belles de leur beauté gothique.

*Et tu pleurais,
et tu me semblais belle
de toute la beauté de ces vierges rêvées
et pâles par les berges
où bleuit l'ombre des saulaies.*

Et ta Douleur était belle de leur beauté gothique.

*O! la tristesse des saules habillant les fontaines
en splendeur de palmes traînantes de grands dômes,
par les gemmes ruisselées des fontaines pleureuses.
Tristesse d'ombre de douleur en dômes verts de saules
exurgés aux buées vespérales, comme des heaumes
de clairs guerriers couchés aux saulaies chanteuses,
dans le ruissellement de leurs larmes suprêmes;*

et la saulaie est belle aux larmes des fontaines.

*Ainsi, devers la nostalgie des saulaies
tu penchais ta douleur
ruisselée
en larmes, de par les larmes égrenées
des fontaines,
en fuite bleue, et vaguement, de par le bleu des choses
lointaines...
et ta pâleur
comme un grand lys était dans l'ambiance bleutée.*

*O! les grands lys penchés aux chansons des fontaines,
les grands lys baptisés aux claires eaux lustrales
sont beaux;*

et les fleurs ne sont belles qu'en larmes aurorales.

*Et nous restions ainsi, longtemps, de par les saules
leurs ombres s'épandaient en tristesse devers nous
comme un voile lamé de larges pleurs d'or roux;
de longs pleurs de soleil en gothique auréole
sur ta douleur
assombrie, en le voile épandu des grands saules;
et ce voile était langueur*

*et splendeur
de par ses grands plis douloureux et graves,
en voile sur la beauté grave de vierges gothiques.*

*Et ces choses étaient belles comme un cantique.
Et de par ces choses, l'harmonie
— leur harmonie infinie —
était d'harmonieuse et belle et magnifique
harmonie;
et d'ampleur et de beauté de plein-chant
devers les rouges couchants
exurgés
et graves,
et de splendeur en majesté d'orgue sous l'architrave.*

*Et nous écoutions
l'harmonie...
Et nous pleurions.*

*Le couchant mordait en sang ta pâle douleur
et les ombres voilaient de deuil ta beauté
assombrie;
et l'harmonie
était plus belle
en sanglots de cordes douloureuses
sous des doigts frêles.*

*Et tes grands yeux en lacs dormeurs et de clarté
résorbaient le Rêve épars aux ciels songeurs.*

*Et tes yeux étaient le Rêve, que les choses
sommeilleuses en clarté lunaire, silencieuse
et belle, aussi — rêvent en floraisons écloses
de pâleurs;
le grand Rêve devers les choses,
— ton rêve —
et la Beauté rêvée de ta Douleur.*

Et tes cheveux pendaient très droits comme des saules.

*En lourdeur de rêve douloureux sur ton front pâle
et noirs, et lourds; sans arrêter
les rougeoiments de soleils couchants épars
par les saulaies.
Les lourds bandeaux
de tes cheveux
bleus,
en ailes pendantes de noctambules oiseaux
qui pendent du ciel bleu.
Et tu étais belle de la beauté de tes cheveux
en ailes lourdes,
comme apparus aux coudes
des grand'routes, en la splendeur des nuits sereines,
aux pieds des Christs les grands profils cassés des Magdeleines.*

Et ton geste était beau de sa douleur plastique.

*Tes bras immensément enveloppeurs
de mes douleurs;
et minces, en ligne infinisée
dessinés,
et brisée
aux coudes
dans l'acuité de son dessin merveilleusement gothique.
Tes beaux bras en gestes exaspérés de Magdeleines
autour des bois des croix
où des grands Christs accrochent leurs corps épouvantés
de chairs saigneuses et merveilleuses de douloureuses beautés;
la splendeur
de leurs douleurs
en épouvantails de corbeaux écartelant le calme des plaines.*

*Et tes beaux bras blancs où s'éperlaient tes pleurs
étaient d'albes colliers noués à mes douleurs.*

*Les jours meilleurs ont tissé des gazes diaphanes
avec des franges sonnantes d'argent clair,
ton rire, et l'effeuillage des roses de tes baisers
sonnant clair la fraîcheur irradiée de ta chair,
au souvenir de ta Douleur en beauté qui se fane...
et plus belle, par le rire des jours meilleurs
et la fanfare de tes clairs baisers chantés
demeure...*

*Ta Douleur
en bras blancs enveloppeurs
de ma Douleur.*

CHARLES BERNARD.

Anvers, avril 1896.



BALLADES

A HENRI VAN DE PUTTE.

I Mon pas est plus tragique de traîner mon ombre, quand le jour
rouge encore, où la terre est plus sombre, consume de reflets
lointains, sous le ciel bas, le plissement des herbes à l'infini des pas.

La nuit se fait profonde et le jour s'y prolonge. Autour de moi la
vie se grandit de son ombre, et le temps se fait double, haletant au
combat du jour et de la nuit, où le jour ne meurt pas.

Mais soudain, sous mes yeux, la nuit rejoint mon ombre, et je ne
sens plus vivre en moi que le silence... Faut-il voir, sous mes yeux,
tout un jour disparaître, comme une armée vaincue et contente de
l'être!...

II Sous le soleil rouge, au vent doré du soir, peureuse des nuits,
mon âme tremblante...

Sous la lune bleue, au vent doré du soir, heureuse des nuits, ton
âme chantante...

Mais, chez nous dans l'ombre, au feu de mon regard, peureuse
du jour ton âme a tremblé.

Mais, chez nous dans l'ombre, au clair de ton regard, heureuse du
jour mon âme a chanté.

III Beaux yeux, mes beaux yeux, en prison sous mes cheveux.
Le vent entr'ouvre et ferme et secoue la prison. Il fait jour,
il fait nuit. Je cours à travers champs.

Mes seins, mes seins blancs, en prison sous mes mains. Le vent
passe entre les grilles, le vent glisse entre les doigts. Il fait chaud, il
fait froid. Je cours à travers bois.

Mais ton cœur, ô ton cœur, en prison dans mon cœur ! Le vent
chante et rit et pleure dans la prison. — Entends des portes s'ouvrir
et se fermer dans le vent. — Cours à travers champs, cours à travers
bois, cours délivrer ton cœur, cours après moi !

IV Déjà les ailes des moulins rouent d'argent vif dans le matin.
— Est-ce l'hiver ? — Déjà les sylphes de l'hiver, sur les mottes,
sur les pierres, décalquent leurs pieds argentins. — C'est l'automne
et c'est le matin.

Route et sentiers sont argentés. Et sur les sacs des écoliers, et
dans la barbe du roulier, est-ce janvier ? « Est-ce l'hiver avant la
lettre ? » dit le facteur qui a des lettres. C'est l'automne et c'est le
matin.

Et sur la tête de Perrette, est-ce un pot-au-lait d'argent fin ? —
Oui-da, l'automne et le matin.

V La mer est brune et verte et la mer est d'argent, et telle qu'une forêt bruissante au pied d'un mont. — Le ciel de velours gris se plisse dans le vent de plis d'azur léger et de plis bleu-profond. — Un phare de sa blancheur virginise un nuage de barques en partance vers tous les horizons, et l'orage embusqué dans leurs voilures noires de ses arcs de fer tire des flèches d'argent.

Mais lorsque le soleil se coiffe de l'orage et plus près de la plage vient ricaner dans l'eau, et lorsque la falaise, où l'automne se penche, rit avec le soleil et pleure avec le vent, c'est alors, ô pêcheur-amateur, ô poète! que tu rentres au foyer tes mailles de ficelle, en attendant, rêveur, que le nuage en chef, de sa gaine de velours tire son arc-en-ciel.

*
* *

VI Ah! qu'elle existe la moyenne! Qu'elle me tient surtout moi, moi. Je me suis cru un gros tas d'ailes... Un gros tas, c'est ça, — trop lourd pour le plus haut du ciel, en trop d'orgueil pour être en bas.

Ah! qu'on est saoul, qu'on est souffrant. Ivre et souffrant, quelle moyenne! De là, de là ces semblants d'ailes... Je les ai crues vraies pourtant, moi. Ah! qu'on crierait! qu'on ne peut pas. Ah! qu'elle me pèse la moyenne.

Et c'est leur vie et c'est la mienne. Mais c'est la mienne. Je suis *cela*, rien que *cela*. Une aile m'échappe parfois, dit-il (un ami bon) — mais bah! — et va rire au plus bleu du ciel, sans loi de moi... Est-elle de moi cette si haut? — C'est la question : est-ce encore moi?

Dieu reprend ce qu'il donne en trop.

*
* *

VII On m'a dit : vers de cimetièrre. — Mais ce n'est pas joli.
On m'a dit : choisiss. On m'a dit : chat de gouttière. —
Mais gouttière, c'est ma vie. Ma vie si peu fruitière d'instants jolis.

Et sous ces pluies continuelles, sous ce ciel gris continu (faut-il que ma gouttière soit riche de mélancolie !) c'est ma gouttière qui reluit. Mais c'est trop riche, vrai, c'est trop riche pour ces pas riches du tout gros dos, poils chiches de chaud, yeux jaunes tout tristes, mouillés de pluie ! Pas riches, pas riches...

— Et non ! non ! Descendons par l'étage de pierre, du côté de la lune en beauté cette nuit. O mes amis, quel plein air ! Pleurons-nous tout entier sur la terre. Plongeons ce vide à même ce vide, à reculons... En somme, un soir ou l'autre il faudrait bien descendre. Descendons vers la patrie des vers. (Pauvres petits ne me goûteront guère.) Descendons !...

A moins, pourtant, que ce beau ciel lunaire, enfin plus doux, ne veuille condescendre à me chopper, pardon, à me soustraire — dans un rayon !

PAUL FORT.



L'INCONSCIENCE PENSIVE

Nos sens sont dans notre être comme des fenêtres large ouvertes par lesquelles, incessamment et à grands flots, la conscience du monde extérieur entre. Si nous pouvions, toutes les cinq, ensemble les offrir à la vie, les sensations que maintenant nous ne percevons qu'isolément s'unifieraient, se condenseraient dans notre cœur en la grave sereine harmonie de la nature, et de l'identification des éparses choses ambiantes et de notre âme où vraiment toutes elles viendraient converger et se fondre, naîtrait la dépersonnalisation totale. Notre cœur anonyme battrait du rythme même qui fait vivre les mondes !

Mais nous n'avons pas la puissance de déduire la synthèse lumineuse. Nous ne savons, de tous les mouvements qui viennent nous frôler, faire émerger le geste élémental. Nous sommes trop faibles et d'ailleurs nous ne songeons même à le vouloir. Qui d'entre nous ne se souvient d'avoir fermé les yeux en écoutant de profondes musiques ? Qui n'a été distrait, tout à coup et merveilleusement, en entendant un oiseau chanter ?

Au lieu de tendre aux généralités, nous saisissons avec trop d'empressement avide les détails, et nos conceptions, de même que nos impressions, sont toujours partielles et ignorent l'absolu.

L'harmonie pourtant, permanente et universelle, qui partout se propage, loin de ne provoquer en nous qu'un simple retentissement — mélodieux sans doute mais si particulier ! — ne devrait-elle s'y exprimer plénièrement ?

Nos sens sont les ouvriers virtuels et inutilisés de cette œuvre. C'est par eux que doit en nous se formuler l'harmonie. Leur mission est de faire en notre cœur silencieusement rayonner la conscience. Ils cueillent et rapportent à notre cerveau. Mais nous ne savons coordonner les notions diverses qu'ils colligent. Et des mille connaissances, des mille vérités qu'ils nous apportent, nous ne savons faire jaillir la science et l'unité.

Nous sommes les enivrés de nous-mêmes, et quoique dans l'immense déferlement des races nous soyons tous concentriquement

entraînés, nous nous plaisons à bâtir en notre poitrine de petites cellules d'individualité, de maigres chefs-d'œuvre égoïstes et fragiles que la mort d'un coup de poing broie en poussière.

La vie passe en nous à toute heure. Avez-vous déjà pensé, vers le soir, dans le calme et l'intimité de la chambre, à toutes les choses que vous avez vues? Ah! les ciels! Quels ciels énormes et combien!... d'aube et de midi, et de crépuscule et de nuages! Toutes les choses vues! Toutes les choses vues en un jour, multiples, polychromiques, vivantes! Et les êtres! leurs gestes, leurs regards... La tendresse animée et pure de regards de femmes! Vous dites-vous jamais que tout cela passa par vous-même? Et avez-vous pensé aussi à toutes les choses entendues? Baissez les paupières et ressouvenez-vous-en... Musique et paroles!... Bruit de vent... Bruit de foule... Bruits infinis et en multitude! Toutes les sonorités du monde se sont répercutées sous votre crâne. Vous ne vous en doutiez pas!... Et encore... les choses respirées, les choses goûtées, les choses palpées!

Ne serait-ce pas à croire que tout l'univers converge vers nous et que nous en sommes le centre, le foyer ineffable et divin!

Mais non! Nous ne portons pas en nous l'image parfaite, l'idéal symbole du monde. Nous ne sommes que des artisans d'analyse et de décomposition : les hautes synthèses nous échappent. Et qu'est-ce donc qui nous empêche, alors que nous en avons la frémissante possibilité, d'incarner dans notre cœur la haute vérité? Pourquoi la merveilleuse harmonie ne chante-t-elle en nous, pourquoi la panthéistique conscience ne nous baigne-t-elle pas?

Ah! parce que nous ne pouvons, de tous les côtés à la fois, *sentir*! Parce que nous ne savons vers le monde, ensemble, ouvrir les cinq fenêtres; parce que nos sens, d'actions successives et non simultanées, ne découvrent jamais les êtres qu'aspect par aspect; qu'ainsi les essences nous demeurent éternellement intangibles et que ne soupçonnant pas tout ce qui existe de mutuel entre les choses et nous, nous ne pouvons jamais vibrer en même temps qu'elles — fraternellement.

Nos sens ne sont pas de simples avertisseurs. Ils n'ont pas pour fonction de prendre de chaque objet une sorte de photographie minutieuse et de la localiser ensuite en une région de notre souvenir.

Leur raison d'être est plus hautaine et plus efficace. Ils étudient et servent à connaître chaque facette de la manifestation d'une existence. Leurs domaines sont voisins, mais se touchent sans se jamais confondre. Chacun d'eux reste toujours solitairement spécial. Et ce n'est que leur aboutissement, leur retentissement au même centre qui les unit si intimement.

Nos sens sont de puissance inégale. Il en est de matériels, il en est de purement intellectuels. L'odorat, le tact et le goûter ne sont que des critères de vulgaire matière. Leurs applications sont immédiates, et il est rare qu'ils puissent d'eux-mêmes et sans le secours d'une cérébralité quelconque, arriver à la spiritualité.

Par le tact, nous ne saisissons que les données de lieu, de forme et de mouvement, c'est-à-dire toutes les possibilités de la matière unique. Les yeux fermés et sans entendre, avec la seule aide de nos mains questionneuses, nous ne saurons obtenir que des renseignements concrets. Nous aurons les notions de position, de grandeur, de geste et, en généralisant, les notions de direction et de ligne, mais ces diverses données ne franchiront pas notre chair et n'apporteront à l'âme aucun des renseignements qu'elle désire.

Remarquons toutefois qu'une gradation va s'accentuer, qu'un anoblissement va, peu à peu, relever ces trois sens.

Le tact est le plus opaque. Il frôle les épidermes, subit les coups, discerne les élans. Ce ne sont que les expressions extérieures et catégoriques de la vie qui puissent l'affecter. Mais le goût révèle des connaissances plus aiguës. Il semble qu'un pas soit fait vers le cœur des choses. Par lui, nous connaissons comme leur sang. Il bat sous nos lèvres. Nous avons de leur existence une perception plus tiède, plus frémissante, plus directe. L'odorat enfin, le premier, aborde aux émanations impalpables. Il s'oriente. Il est aimanté vers son but. Il ne tâtonne plus. Il y a en lui un discernement d'intelligence. Il analyse. Il compare. Il sait juger. Lentement, il nous fait glisser sur le chemin de la pensée profonde.

Ainsi, progressivement, nous en sommes advenus aux serviteurs les plus purs de notre âme, aux deux sens nobles qui, affranchis des contingences matérielles, amènent en nous les documents les plus essentiels.

C'est la vue et l'ouïe.

Ne suffit-il pas de réfléchir une seconde au merveilleux prodige qu'est notre œil pour comprendre d'emblée quelle doit être la délicatesse et la précision du sens dont il est l'instrument? Est-ce que notre œil n'est pas de chair sublimée? N'est-ce pas une chair mitoyenne, intermédiaire de la pensée et de la matière? N'y a-t-il pas une intelligence en lui et une sorte de volonté distincte et individualiste? Le mécanisme de l'œil ne dépend plus des lois physiques. Il est un perpétuel miracle. Les choses mates et grossières en lui se raffinent et se transposent en lumière. Il est une clarté vivante et toute la nature s'émeut vers lui. Un dynamisme occulte réverbère au fond des prunelles minces, l'immensité éployée du monde. L'œil nous dit, dès l'abord et péremptoirement, non seulement la forme, la grandeur, l'attitude, la couleur, le mouvement, mais encore le premier renseignement très purement animique — la physionomie, c'est-à-dire l'originalité d'un corps, sa pensée durablement extériorisée. Parlerai-je au surplus du regard. Ne pense-t-on pas tout de suite que c'est dans le regard, que l'âme, le plus totalement, s'avoue. Ajouterai-je que c'est dans les yeux encore que nous reconnaissons les sentiments passionnels, la douleur, la joie, la crainte, l'admiration, l'amour?

Mais tout prestigieux que soit ce sens, il en est un supérieur : l'ouïe. L'ouïe est le sens de la grande communion de tous les êtres. Sans lui, nous flotterions dans un silence d'abandon et d'isolement. Car c'est par l'ouïe, que les paroles s'animent de leur vie *effective*, que nous entendons battre au cœur de tous les mots les ineffables mélodies d'humanité. L'ouïe est le sens de l'intangible et de l'abstrait. C'est lui qui saisit la géométrie des sons et des bruits, qui en déduit les théorèmes psychiques. C'est à lui que nous devons la science de la spiritualité des choses, de leurs émanations immatérielles. Il ne s'attache qu'aux indispensables connaissances de vie. Qu'importe après tout de toucher, de goûter, d'odorier, qu'importe même voir. Ni les formes, ni les saveurs, ni les parfums, ni les aspects ne sont essentiels. Ces sens sont nécessaires sans doute. Mais réduits à leur action isolée et insuffisante, ils ne sauraient établir en nous le sentiment de l'harmonie. L'ouïe les dirige, les vérifie, les universalise et surtout les vivifie. Rappelons-nous le verbe, rappelons-nous la musique... les indéfinissables chansons de l'air et de tout... N'est-ce

pas par elle que nous entrons en communication frissonnante avec l'âme même des choses qui nous entourent ?

Ainsi nous avons vu chaque sens avec sa fonction distincte tendre peu à peu vers un but de plus en plus élevé et se dignifier à mesure. Que sera-ce quand s'établira la magistrale symphonie de leurs efforts. Dans la simultanéité d'action, l'un s'attachant au relief et au dessin, l'autre à la saveur, celui-ci à l'aspect et à la nuance, celui-là aux parfums, ce dernier enfin à la parole de vie, une connaissance irrésistible s'imposera, se formulera, logique et victorieuse. Et cette connaissance sera, non point accidentelle et passagère, mais d'éternité et de substance. Notre conception de la nature, purifiée d'un filtre à l'autre, complétée, embellie, arrivera enfin en nous à sa forme abstraite. Et ce sera la connaissance intégrale d'un objet, sous l'aspect authentique et immuable. Ce sera la perception de l'Idée même, pour autant que, faibles et résistants, nous puissions au travers de notre chair, faire irradier la lumière. Car l'Idée, en toute simplicité, n'est rien autre que l'ensemble des attributs et des qualités qui font qu'une chose, partout et à travers l'évolution des âges, demeure essentiellement la même.

Or, qu'est-ce donc que sentir l'Idée d'une chose sinon être pénétré de son intégrale connaissance ? Et peu importent les stériles, les superfétatoires détails d'apparence ou de formalité ! Il y a dans toute vie un système harmonique de sentiments qui en résolvent la personnalité. L'intuition de cet organisme psychique pourra seule nous amener à la conscience intime et supérieure.

Lorsque la plénière action des sens nous aura vraiment posés face à face avec ce que les choses ont d'éternel, nous nous sentirons émus et exaltés en raison directe des solidarités qui se rencontreront, des similitudes qui se seront devinées. La grande fraternité obscure et immuable qui lie tous les êtres se réveillera. Il ne survivra en nous que les hautes passions, que les abstractions qui se reverteront semblables en l'objet révélé. Tout ce qu'il y a en nous d'accessoire et de temporel s'abolira, comme déchet méprisable. La contemplation sera, pour ainsi dire, réciproque. Une parenté très douce se formulera. Et ce sera alors, en vérité, la communion panthéistique que tous sourdement, diversement éprouvent. Ce ne sera plus la fusion de l'âme en flux vague, au gré d'un ciel, dans la

sérénité silencieuse d'un soir ou dans l'orchestral déchaînement d'une mer furieuse ; mais ce sera le mariage très simple, très plausible des identités qui se résorberont en une.

La nature tout entière tend à l'unité, à l'harmonie. Nous ne sommes jamais si absolument naturistes, si totalement conscients que, lorsque absorbés en l'indicible possession d'un cœur d'être ou de chose, nous détruisons nos personnalités pour ne laisser entre nous subsister que ce que nous avons de commun, c'est-à-dire les immanentes idées. Souvenons-nous des surhumaines voluptés qui nous bercèrent à regarder éperdument le regard d'une femme aimante et à ne plus sentir entre nous que la mélodieuse palpitation de notre amour partagé ! Rappelons-nous les extases qui nous ployèrent parfois devant certains couchants, devant des clairs de lune jusqu'à ne laisser subsister en notre cœur que l'acéré, vertigineux sentiment de l'immensité.

Jamais nous ne fûmes si conscients, si pantelants de sensibilité, de délicatesse qu'en ces instants de dépersonnalisation exquise. Jamais nous ne vibrâmes si étonnamment des rythmes même fonciers de la nature et ceci, involontairement, sans consentement, sans désir, sans réflexion, mais avec calme et si délicieusement !

Nos sens mêmes s'étaient oubliés. Ils n'étaient plus les vulgaires appareils de perception : ils s'étaient promus à des fonctions plus animiques. Ils étaient comme les lobes uniformément actifs et pâmés d'un seul cerveau. C'était, effectivement, la transposition de l'être entier en l'idéalité suprême, en la région sublime et génitale du monde et ainsi, puis-je conclure que la plus haute expression de conscience, c'est, telle qu'ici je l'ai spécifiée, l'INCONSCIENCE PENSIVE.

ANDRÉ RUIJTERS.



Pour le tombeau de Paul Verlaine

*Tu nous appris la douceur des prières
et des mains jointes montant vers Dieu,
et le grand calme de mer de la foi.
Et maintenant nos mains sont jointes
comme vers la pure lumière de Dieu,
et nous savons la douceur des prières
dites à douce demi-voix demi-éteinte...
— Mais si nous les disons, ce sera vers Toi !*

*Nous te demanderons de nous faire savoir
dire l'exqu Coasté des femmes et des soirs
et des demi-teintes de la tendresse
Ainsi que toi avec très douce et enchanteuse joliesse...
La grâce de savoir pleurer ainsi que toi
avec des larmes si exquisés et si frêles
qu'elles charment,
quoique ce soit de vraies et pitoyables larmes...
Et qu'elles semblent des larmes d'étoiles dans les dentelles
des arbres fins un soir de juin,
des larmes si exquisés et si frêles
qu'elles sont encore de la joie...
Sinon, comment pleurer ta mort à toi ?*

*C'est tout ce que j'avais à dire,
car lorsqu'on aime vraiment on ne sait le dire...
On ne sait que balbutier
des mots fervents que l'on devine des prières
et pieusement s'agenouiller
parmi de petites fleurs et des herbettes de lumière
pour pleurer et à nouveau balbutier...*

Car lorsqu'on aime vraiment on ne sait le dire...

HENRI VAN DE PUTTE.

Conte du Poisson d'Avril

Le vieux pasteur des mers émigre :
il a poussé les houles blanches vers les pôles
et ses poissons de clair métal, ivres
de ports et de rives
l'ont suivi en troupeau gigantesque et brillant ;
car, là-bas, sous le soleil levant
l'eau phosphoresce comme d'une lumière cachée,
ou, vers le soir dont l'horizon se rose,
semble un champ de combat, où, sur le sang qui stagne,
flottent des armures noyées.
Avril, nouveau seigneur, descend de la montagne ;
il pâit les nuages et les sources,
les agneaux nouveau-nés et les génisses lentes,
les colombes et les pervenches.
Et le défunt Hiver, détourné, se courrouce...
Mais lui, à qui l'insulte indiffère,
va, compagnon de la nature printanière
appendue à ses lèvres amoureuses,
par les vallons et les plaines, jusqu'à la mer.
Et, comme firent les herbes des pacages,
les flots viennent baiser ses pieds nus qui s'attardent,
mais leur cri se meurt sur la rive silencieuse,
sans éveiller le sable déserté :
la mer est vide de toute pêche.
Et le vieux pasteur fait sonner son exil
du grand rive de joie de son cœur rancunier,
entraînant son troupeau de poissons frigides,
dédaigneux des rubans et des fleurs de la houlette
où s'appuie l'Avril, en pose d'attristé...
Où se cache le poisson d'Avril ?

HENRI GHÉON.

LE JOURNAL DE ROGER JAN

Moulins-sur-Allier, 12 avril 1896.

Et voici le printemps. Ce matin, il y a eu des fleurs à un pêcher. Des airs doux s'éparpillent en la lumière : c'est un salut grandiose et vain à la Vie.

J'ai pris une grande résolution : si des fragments de volonté subsistent en moi, je noterai mon âme en ces pages, indéfiniment aux soirs de tristesse, seul à seul avec les choses.

A tout hasard, je formule ce vœu : Si, un jour, quelqu'un possède ce cahier, qu'il le brûle sans lire. Car un être y vit, et nul ne doit s'immiscer en lui. Je mets ici, pour concentrer mes peines, toute ma vie, et si ces choses sont écrites, c'est parce que je n'ai jamais voulu les dire. C'est ici mon tombeau, l'asile sans nom de mon cœur, et nul geste ne se veut épandre.

Mais, j'ai des rages en songeant à mon impuissance pour cela ! Quelque jour, sans le scrupule d'une douleur à moi, quelqu'un violera mon âme... Ah ! qui que tu sois, mon frère, ne lis point ! Si je fus triste et las, c'est à cause des brutalités m'entourant. Des faits me broient. Toi, d'un geste, conquérant un vaincu, ne fouille pas le bruit d'une vie éparse.

15 avril.

Ce soir, il pleuvait une pluie grise. J'ai eu l'impression que cette pluie tombait en moi. Lentement, finement, avec des frissons froids, elle me ravageait... Et des jeunes filles passaient en riant, tortillant leur robe mouillée de si douce façon qu'un peu de leur corps transparu m'a tenté. Ce fut un émoi délicat, sans le grand désir, mais avec le souhait d'un voyage de mes doigts, par leur corps.

20 avril.

Printemps ! L'amour !...

Des gens vibrent confusément sous la tiédeur : alors tous les émois inscrits aux chairs surgissent, et c'est un grand choc de leurs sens, sous l'amour !

Quoi ! Dans un tressaillement des chairs vivent au toucher d'un regard, dans une fusion fauve des corps s'étreignent, et ça se pâme, ça vibre à l'unisson, suant, renâclant des haleines lourdes ! Le mâle, violemment veut jouir, et Elle va de toute sa chair grossière !

L'amour puant comme aux entrailles des bêtes, l'amour issu d'un entre-bâillement des chairs. L'amour !... Oh ! je ne serai pas la bestiole de cette fange !

J'aurais voulu giffler une femme qui avait les bras nus, ce soir.

30 avril.

J'ai rencontré un camarade de collège : Vica.

S'avançant vers moi, avec un air godelureau :

— Tiens ! Toi Roger ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Et toi ?

— Oh ! moi, mon vieux, c'est épatant, je fais de la pharmacie. On ne fout rien, on rigole ! Je fais une de ces noces ! Et puis le patron a deux petites bonnes : Ah ! mince, j'te dis que ça !

Et dans ces mots : Je fais une de ces noces ! il mettait toute son ardeur, et il vivait dans ses yeux le reflet d'un dernier spasme.

Alors, c'est ça, la Jeunesse !

4 mai.

Je suis allé à un café-concert avec Vica.

C'était au premier rang, dans la vivacité du gaz, parmi des fumées, un gros monsieur étalant son allure de chair vivante et d'yeux lourds.

— Celui-là, c'est le patron du 26, me dit Vica.

Toute la salle le contemple, comme on ferait d'un bel objet de doux usage, ordinairement caché dans une pénombre de boudoir. Celui-là, c'est le gros homme des vices en joie et qui s'installe ici, chez lui, cher possesseur de délices que chacun rêve.

Les chanteuses adressent à lui leurs chansons. (*Viens en nos ventres aux voluptés profondes, et sache le relief de nos chairs à palper. Voici nos corps de charmes pour ton plaisir !...*)

Elles embellissent leur sourire : cela voudrait être fleuri, naïf et frais comme aux lèvres d'enfants, puisqu'elles sont les plus tentantes ! Et ce devient la chose fripée qui salirait l'immonde. . .

Elles disent, de voix claires encore, l'éternel rut atteignant les humanités. Sous toutes paroles, sous tous airs doux, cela se faufile : et leur sourire en vice accompagne.

Ces chansons se déroulent, rehaussent des roulements d'yeux prometteurs, épicés encore par le tortillement des hanches et les battements du ventre.

Ha!... Elles lèvent la jambe, et chacun se penche, espérant voir le fruit d'horreur éclos dans les linges.

Et des rires!... Et des rires!...

Le tumulte des rires s'accroît, plane infiniment. Les assistants : c'est chaque bourgeois et employé venu prendre contact, par l'organe d'une catin, avec toute la chair!

5 mai.

J'ai peur et j'ai honte. Toute cette nuit, j'ai revu le geste des jambes hautes : c'était gracieux. L'envolement blanc du linge, la rondeur noire des mollets me mettaient en désirs.

6 mai.

26! Ces grandes lettres rouges flamboient.

Non! non!... Je ne veux pas livrer l'intimité de mon être à des femmes. Il est des coins de soi qu'on ne veut dévoiler... Alors, une femme saurait que je puis me pâmer aux voluptés, j'aurais une sœur corporelle connaissant les façons de mon cœur!...

Non! Je suis seul, ardemment, et je ne veux pas communiquer avec la banalité d'un corps féminin.

7 mai.

26! 26! Il doit y avoir là-dedans de la volupté : tous les chants et toute la noce!

Mais, c'est peut-être délicieux, faire la noce!

8 mai.

Il pleuvait... Il y avait des femmes troussées un peu. Soudain, dans un tumulte de parfums, est passée une chanteuse : son visage craquelé sous les fards m'a paru d'une mollesse de chair fraîche. J'ai désiré...

Puis, mu par une poussée de sens, je suis parti à grands pas pour le 26 !

Comment cela s'est-il brutalement décidé? Pourquoi? Dans toute grande décision, il y a des parts d'inconscience. J'allais, avec toute ma tendresse, et je murmurais les choses idéales accumulées en mon cœur. C'était un voyage vers le printemps.

Oh! le coup de marteau de la porte, l'œil de la patronne au judas, l'entrée!...

Il m'a semblé entrer au paradis. Dans le corridor vivait légèrement un air de parfums : et des chantonnements, voix de femmes clarifiées, m'arrivèrent, charmeurs.

Suis-je donc condamné à porter un bandeau de rêves pour avoir pu passer avec de bonnes joies dans ces ténèbres morales?...

En un aller bon enfant, une grande blonde a eu ma virginité.

J'avais cru à la folie voluptueuse, et toute ma volonté voulait des sens extasiés, crissant. Mais rien qu'un grotesque ébat, doux à peine.

Et quand c'est fini, la descente lente, lâche, la décomposition mentale, les doigts qui titubent : on dirait que le sang a pâli.

Ni pendant l'acte, ni quand ses dernières vibrations passent encore dans le souvenir et meurent par la chair, je n'ai eu d'émoi.

Donc, de ce que l'humanité clame à grands cris heureux, je n'ai pu jouir. Et, sauf l'élément d'espérance amoureuse, le rêve de fusion caressante avec lesquels je suis entré, — sauf ces délices que j'ai tirées de mon cœur, rien n'a pu m'éveiller.

Aurait-on en soi-même ses raisons d'être heureux? Je le crois.

O volupté, toute ta douceur consiste à être espérée. Tu sièges, pour un départ, dans l'ombre du cœur, et jamais tu ne sors. La volupté c'est le désir. C'est un fantôme en transsubstantiations éternelles, et l'on ne sait quel est l'être réel dont il est l'image.

Mais je pleure, mais j'ai faim, — je voudrais manger la chair des femmes, je voudrais qu'un grand jeu de jouissance me soulevât très haut! Ah! panteler! souffrir, si l'on ne peut jouir!...

Je suis donc en marbre, tout de dédain, sans la grâce ultime qui fait vivre. Pauvre de chair, pauvre de cœur! Que reste-t-il?...

Ah! pourtant, que je le dise, que je le grimace, que je le pleure, que je le hurle, qu'il me sorte du cœur comme un sang boueux ce grand mot de mon expérience :

La volupté n'est pas !

9 mai.

La volupté n'est pas. Mais l'amour ?

J'ai fait un rêve, cette nuit :

Elle très frêle, pâle et blonde, avec des yeux d'ombre. Je me noyais en ses regards, et alors un sourire intense, fait de désir, nous étreignait tous deux.

Oh ! l'enfant blonde à presser de ses bras, le soir ! Elle acquiesce par ses palpitations à l'amour offert. Puis, sur quelque herbe, le grand repos, les doigts mêlés, les yeux dans les yeux ! Tout se tait, car le bruit du cœur est si fort, si doux, qu'il n'est plus que lui au monde.

Toi qui pourrais passer dans ma tendresse, vêtue de mon âme, Toi la Belle de tous les soirs, immuable, et fragile, et bonne, et désirant mon cœur comme on désire un rêve, Toi qui n'es point, je t'ai bien aimée !

Mais la volupté n'est pas. Et l'amour est la volupté, car derrière lui toujours, bée la chair. Et quand on s'est tout dit, quand l'unité des sensations a fait que l'on croyait les âmes fondues, sonne le moment du grand contact.

L'amour c'est la volupté. Mais la volupté n'est pas.

Ah!...

15 mai.

Je vais toujours dans les ténèbres intérieures, et tout autour de moi des gens vivent en criant la joie de vivre. Et j'en vois passer. Ils ont des bouffissures aux yeux et au nez, et dans un grand rire, tout leur être tressaute.

Et quand ils ne sont pas avec des femmes, ils parlent de la femme. Ils en parlent en riant grassement, et leurs mains font un geste de palper de la chair.

Et la volupté n'est pas, et ils marchent sans cesse vers la volupté, inassouvis d'aujourd'hui, en voyage sans trêve pour l'assouvissement qui ne sera pas, de demain.

Mais si leurs yeux n'ont pas cette beauté hagarde du bonheur, du moins un large rire leur fera croire eux-mêmes à la réalité fervente de leurs plaisirs.

24 mai.

Des enfants jouaient dans un grand jardin. Ils ont déjà des yeux vicieux.

La folie du mouvement, la douceur de la première vie, l'ingénuité de l'âme, et les grands baisers qu'on donne à sa maman, est-ce bien cela l'enfance?

Non ! Car les sens grondent déjà et leurs premières curiosités surgissent follement.

Voici : J'avais dix ans. Nous jouions au monsieur et à la dame, Renée et moi, en haut d'un escalier sombre. Nous étions seuls. Je voulus expérimenter la jeune science que m'avaient enseignée des camarades.

Je la baisai sur la bouche, longuement, et elle me rendit des baisers, et je tâtai son corps. Nous étouffions de rut. Je lui dis :

— Veux-tu ?

Troublée, consentante, elle palpait sans répondre. Timide, je répétais :

— Veux-tu, dis ! Je te donnerai un sou.

Cette fois, elle dit : Oui.

(Mais on monta dans l'escalier, et nous ne pûmes nous livrer à la besogne de nos chairs.)

Voilà l'Enfance, et voilà l'Amour !

28 mai.

Des gens se marient à cause de l'Amour. Et l'Amour n'est pas.

Puis ils espèrent un enfant. Il vient. Et à l'âge des ingénuités, il se masturbe dans un coin.

Pauvre humanité ! En proie à des légendes d'amour et de jeunesse, elle va ! Elle rit, et l'écho lui renvoie son rire, et elle prend cela pour le rire des choses.

Ceux qui le savent pleurent comme je pleure. Les autres rient toujours. Oh ! je voudrais être un de ceux qui rient.

1^{er} juin.

Nous étions deux bons amis : Roc et moi !

Depuis le collège, nous avons confondu notre vie, attendris gravement aux espérances d'un même avenir, rêvant d'une même

folie de bonheur, — de gloire peut-être... Et nous irions, fraternels, à des conquêtes, luttant nous ne savions pour quoi, mais la lutte de haine, comme la joie d'amour étaient des entités vers quoi marcher.

Notre enthousiasme était si vrai que les autres nous en vénéraient. Nous sommes nés moralement ensemble. Nous nous contions nos songes de la nuit. Nous riions, nous pleurions de même façon sur les choses.

Il vint un temps où nous nous proménions sans causer, car nos silences se comprenaient. Alors il nous arrivait de dire un même mot, au même instant.

Les grandes vacances qui nous séparaient m'apparurent toujours lamentables. Rien : ni le contact de cette frêle liberté qu'on vous laisse à quinze ans et qui est si bonne que les dix mois de collège s'en parfument, ni la tendresse maternelle rayonnant autour de mes sens ne pouvaient emplir le vide venu.

Quitté le lycée, nous nous sommes revus souvent.

Un jour, il me demanda vingt francs. Je les lui prêtai. Et je lui aurais donné ma vie!

Maintenant, il m'évite, pour ne pas me les rendre.

2 juin.

Oh! le bruit des rêves qui tombent! Chute longue, vive! Tout l'espace en est attristé.

Voici les grandes défaites. C'est le vent des infinis qui renverse les choses. C'est le grand ciel vide où circulent des cris : ils passent, ils vibrent, je saigne!

Il semble que ce soit un peu du cerveau qui tombe, chaque fois.

4 juin.

Je souffre! Je souffre! Une pluie immense tombe sur mes sens.

Voici l'impression que j'ai de l'avenir :

Un grand jour gris plein de vents froids : ils hurlent, se crispent, luttent contre les feuillages, luttent contre les nuées.

Et c'est l'assaut, sans cesse! Mais la succession des nuages, des pluies et des vents enlise la vie, si douloureusement, avec de tels découragements, que l'esprit reste béant et que l'on n'a pas même la force de pleurer.

Et mon cœur recroquevillé, pelotonné dans son vide reçoit tous les chocs et reste dans l'inertie.

C'est la fin de tout : mieux vaudrait la détresse.

Je suis comme endormi dans un lit humide.

5 juin.

Dormir ! Dormir !... Ah ! dormir !

Puisque rien n'est plus, je voudrais dormir.

Dans un grand lit doux, dormir tièdement, dormir comme on meurt avoir l'oubli, être comme une chose vivante, sans même sentir en rêve un souvenir de vie.

Dormir, peu importe de quel sommeil !

10 juin.

Dans l'ombre, je viens d'être hanté par ce mot : Mourir !

Mourir lentement, avec toute sa chair ! Mourir avec tout son cœur ! S'éteindre !

Et puisque ni l'Amour, ni l'Amitié, ni l'Enfance, — ces rêves que j'ai tant vécus, ces rêves au nom desquels je voulais vivre, — puisque ces rêves sont les fantômes de mon cœur, je voudrais bien être mort !

Ma vie va se poursuivre en détresse, elle s'éparpillera, identique et blême, jusqu'aux confins de la Douleur. Quand je voudrai sourire, j'aurai sur les lèvres le poids des tristesses que je sais, et voulant sourire, je grimacerai. Voilà des années d'avenir avec la solitude, des années cruelles qui passeront affreusement !

11 juin.

Ils ont remarqué mes étrangetés douloureuses, et ce matin mon père m'a traîné en supplice le long de grands discours, et maman acquiesçait aigrement.

Ils veulent que j'entre dans un bureau, car je me désorganise à ne rien faire.

Avec la sèche netteté des colères concentrées, j'ai dit : Non !

Ah ! je traînerais des heures sous les poussières vertes d'un bureau, paysagé de cartons en piles et de chaises vertes qui puent les gaz humains ! J'aurais l'adoration du travail bête qu'on inscrit monotónement dans sa vie, pour la remplir ! Et pour contact,

j'aurais on ne sait quels ragots d'humanité dont la bêtise cause et s'esclaffe à perpétuité sur des chiffres!

Et vous voulez, vous, des cœurs de parents, m'engloutir dans ces ventres puants des administrations? Et que je sacrifie mes rêves, et que j'étouffe mes désirs, et que j'ankylose mon corps et mon cerveau, et que je sois la roue hideuse d'une machine à broyer des cœurs.

Ah! non!

Ah! les parents! Pleins de la lourdeur de leur expérience, ils vous harcèlent de conseils.

Expérience : mot rutilant, chez eux. On dirait que ça réside dans les gros ventres des vieux engraisés. Expérience! Ils ont l'expérience de la vie! Tant d'années coulant sur leurs cervelles leur ont appris toutes choses, et depuis la façon de s'introduire les doigts au nez, jusqu'à la haute sagesse, ils connaissent.

Ils savent que je m'ennuierai si je n'ai jamais rien à faire, désœuvré, engourdi, malade. Dans une administration, je gagnerai de l'argent, ce qui augmentera ma fortune, — et j'aurai les relations fonctionnaires de tout le très haut des villes où j'évoluerai, — et en voie vers une importante destinée, ils me trouveront facilement femme et dot à savourer. Les voici, ajoutant que ce travail n'est pas pénible, qu'il me deviendra un plaisir.

Gardez ce plaisir pour d'autres, je n'irai pas dans vos bureaux. Planteurs de chiffres sur papier blanc, je vous hais. Allez-vous empiffrer de bêtises, ô fonctionnaires! faites juter tout le délirant de vos esprits sur vos besognes, sachez la vie assise, grandissez en connaissances de bureaux, — je vous hais, je ne serai pas l'un des vôtres.

Pourquoi faut-il que l'on garde toujours ses parents près de soi?

12 juin.

Parce qu'un jour d'émoi, vous avez cédé à l'émoi de vos ventres, râlant obscurément dans la sueur des corps, et parce que cet acte d'égoïsme à deux a mis un être dans la matrice d'une femelle, vous voulez de cet être respect et amour!

S'il faut qu'il vous déifie dans sa tendresse, au moins qu'il soit

payé de retour ! qu'il soit pour vous une autre idole d'amour, la statue d'un concept cher !

Mais qu'est-il, qu'est-ce qu'il représente pour vos cervelles ?

Voici l'histoire de votre passé pour lui.

Tout petit, aux moments de votre chair apaisée, — jouet mouvant, poupée parlante, — oh ! qu'il vous distrait par cette mignonne vitalité rehaussée d'un babil menu !

Or, cela plaît aussi chez les enfants des autres.

Puis, vous le promenez. A la mère, il était l'ornement, le gros bijou dont on se pare bêtement et que l'on aime parce qu'il satisfait de l'orgueil. C'est tout.

Et ce temps de prime enfance est celui où vous l'avez le plus aimé ! Parfois vous y revenez, en votre souvenir, et je vous ai pris à rêver : Les enfants devraient toujours rester tout petits.

Quand il a grandi, passé l'amusant spectacle qu'il donnait, il vous gêna, et vous lui fûtes amers, grondeurs, mauvais : car il n'oublie pas de vives corrections reçues, parce qu'il avait été futile.

Vous ne vous gêniez pas à lui faire sentir qu'il était un fardeau. Que de fois j'ai écouté ce cri du cœur, — vous parliez de vieux époux : Ils sont bien heureux, ils n'ont pas d'enfants.

Vous qui décidez de noms aimants le droit de propriété que vous vous arrosez, vous l'avez avoué : Il est un embarras dans votre vie ! Et ne vous en cachant pas, lui reprochant jusqu'à l'argent qu'il coûte, violemment tuteurs de tout acte, vous voulez qu'il vous respecte et qu'il vous aime!...

Ah ! s'il est vivant, qu'il se révolte contre la stupidité de l'égoïsme que vous recélez ! Maintenant il ne vous amuse plus, donc il vous gêne, il trouble la quiétude où vos vieux ans somnolent. Il est la bête nuisible que vous n'osez chasser, par peur des commentaires d'autrui.

Il ne vous est rien : c'est affreux. Pas même l'emblème vivant de votre existence côte à côte, — non plus la personnification d'un bonheur commun, puisque ce bonheur exista aussi indépendamment de lui : vos fornications furent si fréquentes, que vous ne voyez pas à travers votre enfant le souvenir de tel instant de plaisir ! Et vous n'avez fait qu'accepter, d'air maussade, le don d'un hasard.

Vous parlez de la tendresse paternelle?... Des mots !

Votre tendresse n'est qu'une habitude à le voir graviter autour de vous. Et vous voulez de cet être respect et amour !

Pourquoi donc cet enfant vous aurait-il une affection supérieure ? En reconnaissance pour ce fait que vous l'avez élevé ? Mais vous y étiez forcés par l'usage social ! Et dans la pratique de son éducation : les instants où vous lui avez fait peine compensent ceux où vous lui avez fait joie !

Il vous reste une grande raison : vous l'avez créé ! Ah ! l'engendrement, en êtes-vous fiers ? C'est cela que vous invoquez pour exiger ce que vous appelez les « devoirs filiaux ». Vous y revenez sans cesse, comme des chiens à leur vomissement. Vous avez créé un enfant : donc il doit vous être assujéti par le cœur. Oh ! logique suprême !

Ecoutez :

Vous avez été pour lui les perturbateurs du néant ! Et s'il souffre de vivre, il sera bon en ne vous accordant que de l'indifférence.

.
.

Ici finissait le journal de mon ami Roger Jan.

Depuis quelque temps, avaient cessé les grandes lettres où il m'apprenait son âme. La dernière, parcourue de tristesses, m'avait ému, et ce n'était déjà plus le grand garçon vivement enthousiaste, dont la parole auréolait mon enfance de collègue. Las, voué à l'ombre, doucement tiré vers mourir par les faits humains le blessant ; il me disait des désespérances.

Puis, un jour je reçus de lui cette lettre :

« Mon Ami,

» Je veux mourir. Ah ! c'est trop dur ! On m'ennuie, je m'ennuie. Il faut aller dans la paix.

» Pour toi, un dernier mot, le dernier jet de ma vie. J'ai joint à cette lettre le journal de mes jours mauvais. Lis et comprends.

» Puis, toi qui fais profession de conter des rêves à des foules, tu le publieras : c'est mon vœu. Livre mon cœur aux bêtes.

» ROGER. »

Le lendemain j'appris sa mort. Il s'était tiré un coup de revolver.

Là-bas, à Moulins, il est un grand cimetière. Les pierres tombales, insolemment semblent étouffer les morts. Cela pèse sur la paix : on dirait l'étreinte dure de la matière.

Et dessous une grosse dalle grise, au pied d'un mur très haut, encombrée de couronnes noires ou blanches, — Roger gît.

Et je songe à tout le délabrement, aujourd'hui, de sa face. La puanteur s'y fiance à la pourriture. Décombres du corps, néant de l'âme, voilà maintenant tout mon Roger!

Il avait des yeux bleus moirés, où scintillait, veloutante, la prunelle vive, et la grâce du regard irradiait, en une pénétrance aiguë, représentant par l'éclairement des yeux toute la compréhension ardente et bonne de son cerveau. Et ses pauvres cheveux blonds entouraient la face, comme cendrée tendrement, atténuée de mélancolie, nimbée de la grâce moins vivante du Rêve.

Il est mort! Parce qu'il allait dans ce monde avec son cœur et qu'il n'a eu pour la Vie que la grandeur et la beauté naïve de douceurs.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.



PRINTEMPS DE VIE

Oh! mai, les aubépines en fleurs! Oh! les feuilles tendres et les bourgeons écos, et les afflux de sève, et les frissons des tiges!... Nous allions par les prés tout baignés de soleil, et par les chemins creux où l'ombre était si douce!

Et vous souvenez-vous de mon jardin joyeux où poussaient à foison les ronces et les épines : mon enclos sauvage aux arbres tout tordus?... et les massifs de buis grandis à l'aventure!... Il avait eu jadis des sentiers ratissés, mais depuis bien longtemps on n'en voyait plus trace.

C'est dans ce paradou que vous dîtes, ami, les premiers mots d'amour que comprit ma jeunesse.

Oh ! les beaux jours passés dans notre vieil enclos ! Moi je cueillais les fleurs, vous tressiez les couronnes, et vous m'enguirlandiez de pâquerettes et de boutons d'or, puis c'était une extase, devant l'œuvre achevée.

Et vous rappelez-vous quand dans le pré voisin nous allions faire brouter une chèvre, la Blanchette ? Était-elle jolie, et gracieuse et vive ! Elle tendait toujours la tête à vos caresses.

Qu'il faisait bon dans ce grand pré noyé de soleil, où jouait la Blanchette parmi les vaches somnolentes. Nous nous couchions sur le talus, nos deux têtes appuyées au tronc du même arbre... C'était un marronnier, les fleurs pleuvaient sur nous !

A nos pieds, un ruisseau où, pour nous amuser, nous lançions des pierres. La plaine de blé vert s'étendait uniforme ; seul émergeait au loin le clocher d'une église ; derrière nous, le village ; à l'horizon, parfois, filait un train sifflant.

Que la vie était bonne en cette solitude ! — Nous nous quittions le soir, aux premières étoiles : vous retourniez seul vers le lointain logis ; moi je vous regardais vous perdre dans la brume, sur mon vieux seuil usé des pas de tant de gens, à travers tant d'années !

Un jour, mai s'en était allé rejoindre tous les maïs, depuis les temps anciens ; vous veniez soucieux et grave, solennel, vers mon jardin de vie heureuse : quelque chose était arrivé, car vous froissiez sous vos pas toutes les plantes, et les oiseaux s'envolaient effarés !

— Je pars !

L'août offrait ses moissons superbes aux faucheurs ; aux poiriers se dorait des grappes de fruits vigoureux, la nature partout chantait le chant de noces ! — et vous partiez !

Tout riait sur la terre, et le ciel au-dessus, étendait sa nappe gigantesquement bleue. Je m'obstinais à ne vouloir parler malgré vos regards tristes qui semblaient dire : — Hélas ! je n'en peux rien, ne m'en veuillez pas !

C'est mon chagrin, ami, qui me faisait méchante : en ne vous parlant pas, en boudant, sachez que j'aspirais à la très douce ivresse de vos baisers : les senteurs sauvages de l'inculte jardin me montaient à la tête !...

La nuit vint avec ses enrêpements de brumes, accrochés au clocher lointain, aux arbres, aux toits de la ferme, et tu me redis comme en rêve : « Je pars ! »

— Quand ?

— Demain !

Le silence était si formidable dans la plaine, que j'eus peur tout à coup et je vous pris la main : Sous le rayon de lune, nous étions grands et pâles souverainement !

Sans penser, nous arrivions à la ferme. Mon gros chien Faro, venu à ma recherche, jappait autour de nous :

— Alors, tu pars demain ? Je ne te verrai plus ?

— Si, si, j'irai dire au revoir chez toi ; et puis, ne pleure pas, je reviendrai peut-être à l'automne !

Le train t'emporta rapide par la plaine, le demain de ce jour d'estivale splendeur, entre deux sifflements lugubres, vers quelque enfer inconnu et sinistre !...

Et maintenant, vous l'avez oubliée, oh oui, il y a si longtemps de cela ; vous devez l'avoir oubliée, la petite compagne du printemps de votre humaine vie ?

Moi, quand revient mai, je me souviens encore de ce cher temps, parfois, comme par échappées !

ANNE THIERENS.



PÊCHERIE

I

Là-bas, d'où l'on ne voyait plus les hommes, tout au bout du galet qui s'allonge en dos écaillé noir et poli — là-bas je vis et j'entendis la mer.

Parce que c'était un matin de fraîcheur, le vent marin largement respirait en suivant la belle courbe des vagues. Et comme je lui donnais mes mains ouvertes, et mes joues, et mon front, et mon âme sans plis qui s'était lavée du mensonge, l'air pur m'enveloppa de délices.

Alors, peu à peu, j'aperçus un Rêve qui houlait sur les flots mobiles.

II

Les mains du soleil aux doigts de rayons, jetèrent un filet d'or sur les vagues.

L'eau roulait glauque et luisait en gris doux parmi les mailles ; et le réseau traîna jusqu'à mes pieds, un flot chantant.

Jusqu'à mes pieds, de l'océan profond, il vint sous le soleil ; ce fut un court voyage pendant lequel il dit un long poème que j'ai retenu dans mon cœur.

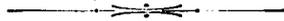
Il ne parla de gloire ni d'amour, de science ni de sagesse. Il conta sa venue du fond des mers ; il dit sa force née de sa fatigue, le balancement éternel de ses aspirations vers les astres du jour et vers les astres de la nuit.

Il chanta la vie incessante et les milliers de vies qui s'épanouissent en lui : les fleurs de mer irisées et fragiles, les corps immondes et les algues dormantes et les lumineuses traînées qui lui font sa fête nocturne. Il chanta la tempête impétueuse et folle... et puis l'apaisement des mêmes flots qui murmurent d'amour sur le gouffre où leur rage engloutit les vaisseaux morts, d'essor cassé !

Il chanta, il fut un murmure, un bruit vague, un geste lointain, comme un souvenir né avec mon âme, puis il rentra dans l'immensité calme.

Sur le galet noir et luisant une écume mourait dans un bouillonnement de nacre et de soleil comme un baiser de vie se perpétuant dans la mort.

MARIE CLOSSET.



La Petite Reine du Printemps

FÉERIE

A MAURICE DES OMBIAUX.

Quand, au bruit rauque et sonore des trompettes, les soudards entrèrent dans la ville, les hétaires s'offrirent toutes à ces hommes nouveaux, dont les drapeaux et les cuivres flambaient clair sous le ciel. Le soir même, dans les salles dorées, il y eut des viols magnifiques, de splendides bouquets de chairs entrelacées, érigés par les spasmes. Et, après les heures de l'étude, les écoliers ne trouvèrent plus, les attendant merveilleusement, le rire éclatant des dents jolies, la délicieuse caresse des bras enjôleurs. Leur jeune chagrin fut grand, mais qu'y faire? Les soudards demeurèrent, et les hétaires, grisées par eux de violence, leur restèrent fidèles. L'été s'écoula, et vint l'hiver qui s'en alla de même. Les quartiers de la ville, jadis admirables de joie jeune et clamée, se taisaient obstinément. Et quand brillait le beau soleil, c'étaient des gestes ennemis et non des bonjours joyeux que tendaient vers lui les écoliers.

Mais un matin, comme mars était défunt de la veille, et gisait par

les plaines sous sa vêtue de pluie, un des leurs, dans la salle commune, monta soudain sur une table, agitant une branche printanièrement verdoyante.

Les autres vinrent à lui, un vague éveil au fond des yeux. Ses fleurs et ses feuilles roséuses, il les élevait et les abaissait en tous sens, sur les têtes de ses compagnons : « O mes amis ! criait-il, je vous baptise pour une vie nouvelle, par la rosée, au nom du printemps ! Voici des mois, des mois que coule l'eau de la vie sans voir nos barques : décrassons-les de leur rouille d'hiver, et mettons-les à flot. Il y a de l'herbe douce, de la mousse et des fleurettes tout au long des berges. Les feuilles sont pucelles aux branches. Des chants d'oiseaux s'essaient à imiter le chant des eaux. Eh oui, nos mies sont perdues et les soudards les mangent. Voudriez-vous d'elles encore ? Elles sentent la guerre. Aux barques, vous dis-je, et croyez à l'espoir ! »

*
* *

Ciel bleu, matin fleuri, brise soyeuse et palpitante ! Les barques dévalaient, pavoisées de flammes vertes, au cours mol et langoureux du plus printanier des fleuves. L'eau était de la couleur des yeux bleus des fillettes, d'un bleu profond et naïf comme le bleu des yeux bleus. L'écume des vaguelettes était si blanchement argentée que la lune, sans doute, y avait laissé le souvenir de sa lumière. La mousse des rives décollait moelleusement vers l'eau et s'y baignait, transparente, et s'y mirait plus lumineuse. Des dos de poissons, apparus çà et là, jetaient des éblouissances. Ah ! oui, printanier le fleuve, avec, autour des barques de jeunesse, la paix onduleuse de ses légers brouillards, avec, au-dessus d'elles, son dôme de timide verdure. Dans les barques, selon le souffle frais du vent d'avril, la joie avait épanoui ses fleurs. Les écoliers, les yeux tout largement ouverts aux merveilles naturelles, la bouche goulue et pulpeuse comme un fruit, chantaient leurs rires à pleines voix. Leurs clameurs grandissaient de vaguelette en vaguelette dépassée, se déroulaient dans l'air et s'y heurtaient, ainsi qu'une légion de drapeaux clairs que de nombreuses mains dressent dans la splendeur claquante du vent.

Elles durèrent si longtemps et devinrent si tumultueuses que le ciel, tout à coup, prit peur. De grands nuages cuivrés sonnèrent la charge de l'effroi, et cavalcadèrent vers l'horizon des fuites. Le soleil s'abattit, d'un bloc, derrière la muraille mystérieuse des loins, et le soir, avec l'émoi de sa venue hâtive, chanta dans toutes les voix des rossignols.

Brusquement, la joie s'était tue en les barques. Le mystère de l'ombre enclosait leur voyage. Les yeux fous des rameurs reprenaient des sagesses. Les chansons semblaient mortes, à peine sorties des bouches, parmi cette atmosphère indécise et dans l'attente. Contre le bois des barques, le bruit des flots battant le flot, le bruit des rames étaient d'un rythme immuable, comme un bruit de marteaux forçant clair sur l'enclume.

Les étoiles, une à une, sur les lèvres infinies du ciel, avaient posé leurs rires purs. Bienveillamment, leurs petites faces penchées, délicieuses, atténuaient ce que l'espace avait de trop immense. Et les rameurs, tout au sérieux mélancolique de la nuit venante, se sentaient bien sous leur clarté. N'étaient-elles, mignonnes, les soleils multiples de multiples vies mignonnes, embarquées comme eux pour l'éternelle aventure ?

Comme ils baissaient les yeux, ils s'aperçurent qu'un autre ciel naissait autour des barques. L'eau avait pris une teinte d'azur pâli. La lune, subitement apparue, y traînait largement sa lumière, et les étoiles s'y miraient, comme tantôt les mousses, plus lumineuses et plus rieuses. Au loin, devant eux, le fleuve étant calme et sans ride, le ciel s'y reflétait, miraculeux et sans nuage, avec la paix des astres. Plus près, le remous des vagues, chassées par la première des barques, brouillait l'image. Le ciel tout entier se noyait, pour ne laisser surnager qu'une danse exaspérée d'étoiles. Elles plongeaient, remontaient, glissaient et remontaient, inlassées parmi l'écume de lune qui les auréolait. La danse continuait tout au long du cortège, avec, parfois, des repos brusques et des reprises ; puis elle diminuait et s'apaisait, se fatiguait jusqu'à n'être plus qu'un bercement lascif d'étoiles dans un infiniment chanteur bercement d'eaux.

Pendant la lune était montée, glorieuse et pleine, au zénith. Dans l'eau, sa rondeur se moulait, s'imposait. Les rameurs, par désir de gaité, dirigeaient vers elle la course des barques, et se plai-

saient à la couper en deux de leur passage. Certains se penchaient, tête au niveau de l'eau, et prétendaient l'avoir revue, plus bas, entière encore, leur souriant son ironie.

Ah! donc, tous les enchantements de ce voyage! Qu'elles étaient loin, les hétaires et leur beauté, vers qui l'on avait tant désiré! Dormaient-elles, lasses du choc des chairs, ou rêvaient-elles au souvenir d'étreintes plus harmonieuses? Mais que leur importait, à eux, les mâles, puisque la joie était rentrée en leurs jeunesses! Depuis le chant des alouettes jusqu'à celui des rossignols, elle avait vibré, hilare et folle, au diapason de celle des oiseaux. Avec l'ombre tombée, elle s'était faite plus grave et plus profonde, mais persistait, en beaux jaillissements de fleurs sentimentales, vers les splendeurs du ciel.

Ils sentaient bien, tous, que cette nuit leur serait suprême, et que leurs yeux y verraient quelque chose de plus lumineux que les astres. Leurs barques, maintenant, voguaient sans coups de rames, légères et balancées, et silencieuses, vers l'aventure. A leurs côtés, les rives s'en allaient, vaguement argentées de lune, palissadées de branches, d'herbes et de fleurs. Les bruissements chanteurs de la vie s'y élevaient en sourdine, cantique adoratif des choses vers la beauté de l'heure. Et, tout à coup, quelque obstacle survint dans la marche, immobilisant les barques. Elles se trouvaient arrêtées dans de hautes floraisons aquatiques, tout un enchevêtrement de roseaux et d'herbages.

Vers la droite, une clairière s'élargissait, immense, soudaine, invraisemblable de clarté froide et blanchement éblouissante. Une petite herbe d'argent y ondulait ses innombrables petites merveilles, sous une brise douce infiniment. Et des grands arbres droits, encerclant l'horizon, partaient des chants d'oiseaux, éblouis de jeunesse et de vie.

Cette clairière était mystique : un charme étrange y planait, dans l'air tièdement embaumé, et la lune semblait avoir gardé pour elle ses plus lumineuses caresses. N'était-elle pas séparée du reste du monde? Et ce fleuve qui y menait, était-il bien de belle eau claire et naturelle? Des écoliers se penchèrent, plongèrent la main en coupe dans l'eau, et en burent avidement pour se convaincre. Alors, ils comprirent que, cette nuit, la clairière serait leur domaine,

et que, fatalement, ils y avaient été conduits : l'instant serait unique de joie extasiée...

*
* *

Le débarquement fut presque silencieux, avec des gestes doux, avec des glissements de rames, des froissements de roseaux et d'herbes, des plaintes soudaines d'animaux dans le mystère des eaux. A pas hiératiques inconsciemment, en harmonie parfaite avec la solennité du paysage, les écoliers s'en vinrent, naïfs, éblouissant leurs yeux de radieuse lumière de lune, de feuilles, de fleurs, s'en vinrent au centre du paradis de cette nuit. Ils se couchèrent, tout de leur long, sur l'herbe, sur l'herbe tiède et velouteuse comme de la chair de femme. Leurs yeux, perdus dans l'émerveillement des ciels, dans le roulement infini des infinis soleils que sont les astres, leur bouche ouverte sourieuse, humide exquisément, leurs lèvres avides de brise et de fraîcheur, croyant baiser des bouches dans tout effluve et dans tout parfum, leurs membres étendus sur la terre molle et accueillante et maternelle, ils restaient là, dans l'attente de quelque chose qui viendrait. Du firmament tombait une paix infinie, musicale de rythmes joyeux.

Or, brusquement, l'herbe s'émut, au loin, d'un bruit de pas. Dans le silence profond de cette universelle accalmie, on les entendait, ces pas, froisser, brin à brin, les gazons. Toute la joie de la nuit leur faisait cortège. Des nuages de parfums, sans doute, s'élevaient sous eux, en mignonnes petites vagues chevauchées. Des sonnailles tintantes, sonnailles en musique, partaient des fleurs. L'herbe était plus émeraudée et plus lunaire. Oh! les délicieux petits pas, les petits pas de fée, très doucement, très menument naïfs et froisseurs de soie, naïfs et chanteurs de chansons! Ils approchaient, sans trop de hâte, sachant bien, les pas coquets qu'on les attendait ici, et avec combien d'impatience! Les écoliers avaient soulevé un peu la tête, mais n'osaient regarder du côté du bruit. Ils restaient là, le cou tendu, un sourire de larmes au coin des lèvres. Et puis, tout se passa très simplement. Une petite femme entra dans la clairière, une petite femme au corps en chair de fleur, en chair de ciel ou de

nuage. Elle vint, tête nue et cheveux déroulés, cheveux cascadeant jusqu'à terre, les épaules, les seins et les bras sans vêtiture, le reste d'elle voilé d'un grand tissu de soie brodée, d'une couleur indécise, et qui semblait tantôt celle de l'herbe, et tantôt celle du ciel étoilé. Elle vint. D'où venait-elle? Elle vint. Où allait-elle? Est-ce qu'on sait jamais d'où viennent, où vont, les créatures des rêves? Elle vint et passa, rythmique, dans le balancement printanier de sa robe, dans l'éblouissance de sa chair, dans la lumière de ses yeux. Les écoliers, extasiés, ne voyaient plus qu'elle, plus qu'elle, passant en un décor vertigineux d'étoiles. Quand elle fut devant eux, elle se tourna un peu, et leur sourit. Puis elle chanta un chant mystérieux qu'elle fredonnait à basse voix. Selon le va des rythmes, son corps chantait en même temps que ses lèvres. Ses bras luttait avec les sons, ses bras, sa tête et son torse, avec les sons mystérieux. Ses seins tendus, subitement, se noyaient dans la lune et paraissaient des fleurs. Ses mains jouaient merveilleusement dans la lumière. Et parfois, d'un geste large, elle soulevait sa chevelure et l'éployait en banderolle. La comédie de son printemps était harmonieuse. Tous les gestes, tous les rires, tous les sanglots revivaient en ses gestes, ses rires, ses sanglots. Telle de ses poses n'était-elle synthétique de myriadares images? Eh! fallait-il savoir son nom, sa destinée! Elle était le Printemps procréateur des sèves, le Printemps riche en soleil, le beau Printemps des clameurs et des ruts. Et c'est pourquoi, riche en verdurantes splendeurs, dans le grand jour de la nuit — car il n'est point de nuit — tout son corps leur chantait, à eux, les mâles, le merveilleux cantique des cantiques!

Jouisseurs de félicités éternelles, goûtant, en cette heure, à tous les vins de la joie, les écoliers s'extasiaient jusqu'à s'évanouir. Enorme de vitalité, le sang battait leurs veines, à grands coups sourds, à grands coups pleins, et y rythmait la marche triomphale de la vie!

Et la nuit, immensément, infiniment, s'éclaboussait d'étoiles; et la petite femme chantait, chantonait, pâlement, en s'éloignant. La clairière, soudain, fut pleurante de la douce présence, et l'on vit bien que l'herbe, que les fleurs et que les arbres avaient conscience. Un temps passa. Les écoliers, un à un, se relevèrent. La lune descendait à l'occident, une rougeur grandissait à l'est. Ils se relevèrent, se

sourirent en se tendant les mains. Tous fleuraient bon la nuit de rosée et d'étoiles. « Elle a souri », dit l'un. Un autre murmura, comme s'il se souvenait : « N'a-t-elle aussi chanté? » Et tous dirent : « Elle a passé, très lente, et belle, belle à mourir! »

Alors, ils furent vers les barques, au milieu des roseaux, où les perles prismatiques de l'aube jetaient toute une joaillerie. Elastiques, leurs bras saisirent les rames. Les rives recommencèrent à défiler, à droite, à gauche, mais, cette fois, ils s'en allaient vers le retour.

Était-ce sommeil encore ou rêverie, leurs yeux ne distinguaient rien des merveilles du voyage. Ils étaient perdus dans une exaspérée contemplation. Chaque forme des choses ne leur rappelait-elle pas un geste, un sourire, de la petite Reine? La moindre feuille n'était-elle pas un regard de son Printemps?

Inlassables, leurs avirons coupaient l'eau : une vague montait, écumante, avec des rires étouffés, et retombait en pluie arcenciellée. Chaque coup les rapprochait de la ville. Ils la pouvaient distinguer là-bas, entre les troncs des arbres du bord. Le soleil se mirait largement dans la jeunesse de ses toits rouges, et des fumées en montaient rythmiquement, comme haleines, dans le matin frais.

GEORGES RENCY.



ADRIEN GEEFS

Voulant revivre et vous dire la beauté d'œuvre et de vie de ce cher mort d'hier, je ne m'assis point devant une table de travail, mais, plutôt, je m'en suis allé vers les simples splendides endroits des environs de Bruxelles, où se sont complus son imagination et son cœur.

Voici. J'étais parti avec trois amis, féaux eux aussi, jadis, de celui qui n'existe plus, ou plutôt que l'on nous dit mort. Tous parlaient de lui, en s'en allant par la campagne.

Or, la nuit souriait déjà à cause du matin proche. Les champs retournés avaient des teintes blêmes-blondes. Beaucoup d'oiseaux essayaient leurs chants. Une grande mélancolie nous enveloppa...

C'était une de ces avant-aubes comme il en avait vécu un grand nombre en matineux travailleur qu'il était. Des vapeurs roses ondoyaient dans le ciel trouble. Toute la nue, énorme et grise, palpait! Une très splendide angoisse semblait planer et tressaillir en tous les atomes de l'atmosphère. Là-bas, là-bas, des coqs chantaient, à tous les points de l'horizon, d'une voix rauque et dorée!

Alors nous arrivâmes devant un champ de grains qui ne semblait limité que par le ciel. Des rayons d'herbes y vibraient au ras des mottes de terre brune. Et aux lointains, rouge-jaune-or-magnifique, l'aube s'élevait douce, avec d'augustes palpitations.

Oh! ce champ et l'angoisse sublime qui vêtait sa toute simple terre!

Mais ce qui était tout en cette scène, ce qui était la synthèse de toute la vie contemporanément ressurgissant, c'étaient ces trois paysans, deux hommes et une femme, couchés par le travail calme, avec foi dans leur geste, semblait-il, vers la beauté de la Mère éternelle! — tandis que (ô émouvant afflux de couleurs indécises!) là-bas, aux très lointains, rouge-jaune-or-magnifique, l'aube s'élevait douce.

Mais, en même temps, c'était l'aube du labeur humain, les graves naïves relevailles de la vie champêtre!

Oh! nous nous arrêtâmes très troublés. Car devant nous revivait, brusquement, la dernière et plus belle œuvre du mort. Il nous semblait même qu'il était là, lui aussi, parmi nous, et que ses yeux, glorieux de tristesse et de joie à la fois, contemplaient comme les nôtres.

Et nos cœurs le pleuraient.

Mais, vite, nous nous remîmes en route vers d'autres sites.

Des paysannes encore, de-ci de-là, travaillaient ou se reposaient. Plusieurs, femmes et hommes, grappaient dans le sol des pommes de terre. Un gars petit, sans veste, nouait un sac. Un autre était au

repos, une main au front, l'autre sur la bêche, regardant au loin. Et son bleu pantalon verdi était luxueusement ensoleillé.

C'étaient autant de ses tableaux.

Même — et que le mort nous le pardonne — à songer à lui de cette façon, nous nous sentions envahis d'une grande joie fière ; nous nous disions que certes ! si — hélas ! hélas ! — son intense individualité avait disparu, son soi à la fois doux et fier, révolté et aimeur, si bien résumé en ses yeux bons et beaux de bonté, et lumineux de beauté ; certes sa force et son effort ne disparurent point et ne disparaîtraient jamais — nous en étions sûrs, ayant foi en ses œuvres, et étant d'ailleurs de ceux qui croient que rien ne meurt...

Et les ciels ! et les arbres ! et les toits ! ah ! oui ! nous les reconnaissons bien, eux aussi ! les vastement ciels bleus, imagés, de Brabant ; les hauts hêtres graves ; les files de peupliers courbés et luisants, les roseurs des toits sous les verdure. Car toutes ces choses, ses tableaux nous les avaient apprises, avant même que nous les eussions connues.

Enfin, lorsque midi s'étala, royal, brasillant, pesant, sur la terre ardente, nous rencontrâmes sur notre route une briqueterie en plein labeur : un tas de briques rouges éblouissantes, de la terre jaune, des outils, deux ou trois hommes faisant d'humbles gestes très beaux — et c'était tout — mais vraiment, sur le bleu du ciel, cela avait une grandeur de travail admirable. Alors ayant contemplé, nous fûmes heureux à nouveau, songeant à la beauté de ce qu'une scène pareille lui avait fait créer.

Et nous errâmes ainsi encore l'après-midi entier, par des chemins dont, lentement, agonisait l'ensoleillement, et parmi des champs et parmi des prés, jusqu'au crépuscule.

Oui, nous marchions dans le crépuscule.

Pendant, par une grande courbe à travers labours, nous avions rejoint la rive gauche du canal, et nous le longions maintenant, traînant le pas, savourant la poésie lancinante de l'heure, et toute une série d'œuvres de l'artiste bien-aimé, qui revivaient là, à dessein pour nous seuls, eût-on dit, tristes et grises, glauques... Petites vapeurs exhalant leurs dernières fumées... Chalands endormis, englués de nuit... Lumières d'or rouge, pitoyables... Berges pelées... Tout cela il l'avait peint...

Mais tu avais peint bien d'autres choses, artiste et homme que nous aimons ! Et c'est pour cela que je suis heureux de te vanter un peu ici, non seulement parce que ton âme était loyale, parce que tu as lutté (avec bien des peines ! bien des déboires !) pour vivre..., non seulement parce que tes dernières paroles furent des paroles d'amour, et de regret passionné, révolté, de la vie. Mais parce que tu as peint des aubes champêtres simples et pures et belles, des midis intenses, de lamentables soirées, et des nuits aux lunes éblouies, et surtout, en résumé, parce que tu as compris, comme peu l'ont jamais fait, que toute chose, même soi-disant banale ou vulgaire, peut être suprêmement superbe, pour peu que nous en comprenions et en exprimions la beauté !

Et parce que tu fus aussi splendide et bon, de vie comme d'œuvre, ô ami ! ce n'est pas te pleurer que nous devons faire, ai-je songé, mais bien dire à tous, et hautement, et joyeusement, que tu fus aussi splendide et bon, de vie comme d'œuvre, ô ami ! Il me serait d'ailleurs impossible de dire ma peine et celle de tous ceux qui te connurent.

HENRI VAN DE PUTTE.



CHOSSES

La mort d'Edmond de Goncourt nous a fait relire ces chefs-d'œuvre que sont *Germinie Lacerteux*, *Manette Salomon*, *Madame Gervaisais*, *Charles Demailly*, *La Faustin*... Or, tel quel, rageusement, passionnément avide de neuf et de vivant, psychologue et critique aigu, mais parfois avec, hélas! trop de dilettantisme, styliste à l'écriture nette quoique nerveuse, virtuose et artiste à la fois, incomplet mais splendide, nous l'aimons et l'admirons profondément.

Notre collaboratrice Marie Closset a donné, il y a un mois, en la *Salle de l'Horloge*, une conférence admirable sur son Ecole libre des Petites-Etudes. Elle y dit avec force et foi toutes ses volontés, réalisées un peu déjà, à propos de l'éducation, — l'éducation, cette œuvre sublime, bâtie jusqu'ici tout entière sur des conventions faussant la vie, et qu'elle veut large, libre, rationnelle, dirigée toute vers la bonté, la beauté et le bonheur, seules et magnifiques raisons d'être de notre existence. Dans son ensemble comme dans ses détails, ce programme est beau et bon, loyal et généreux; il est en outre très pratique, et nous sommes certains qu'il se réalisera complètement, pour la plus grande et légitime gloire de celles et ceux qui le défendent et l'exécutent avec tant de cœur.

Les cuistres : Un individu de province, le sieur Albert Olivier, après avoir, durant des années, léché les pieds et quémandé infiniment humblement les conseils littéraires de notre cher ami et cher poète Toisoul, ne trouve rien de mieux, en le dernier numéro de *l'Art wallon* (petite revue de province sans aucune importance, d'ailleurs), que de tâcher de le ridiculiser, lui et ses vers, d'une façon imbécile et outrageante. Nous croyons heureusement que le sieur Olivier se ridiculise plutôt lui-même, en montrant, à côté d'une compréhension de boursier, une jalousie et une ingratitude de sous Jeune-Belgique. Mais ces procédés-là sentent trop mauvais pour que nous nous attardions plus longtemps à leur entour.

A lire : *Coq rouge* : un conte merveilleux de lumière et de vie, de Delattre; les *Ballades de l'Eté*, de Paul Fort, et la sublime exécution d'un certain Serachier; — *Documents sur le Naturisme* : des proses-poèmes d'Eugène Montfort, qui sera certainement un des plus beaux et originaux poètes de demain; — *Ermitage* : Paul Fort, par Pierre Louys; — *Lutte : Midi*, par Georges Ramaekers, et, signée Uylenspiegel, la délicieuse note suivante :

« La *Lutte* organise pour les Kallendes helléniques du mois prochain, un « banquet monstre » qui sera offert aux poètes aimés et admirables dont les noms sont dans tous les cœurs et ci-dessous :

» Francisque Sarcey, Iwan Gilkin, Kayenberg, Valère Gille, Lionel des Rieux, Heymans, Valentin, José Hennebicq, Henry Gravez, Charles Maurras, Potvin et Lucien Solvay.

» Afin d'acclamer simultanément ces douze apôtres de l'Alexandrin classique — symbole admirable de ses douze pieds. »

Livre d'Art : des vers de Jammes, très beaux, oh! très beaux! et deux des plus belles *Ballades* (du Printemps et de la Route) que Paul Fort ait écrites; — *Revue blanche* et *Mercure de France* : des articles décisifs d'Emile Verhaeren et de Rachilde sur notre cher et grand Georges Eekhoud.

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

BRUXELLES

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale
Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Trousseaux, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys FOULARD, GANTERIE
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	SPÉCIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.
Cretonne pour Ameublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre **Catalogue général**, qui est envoyé **gratuitement**.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

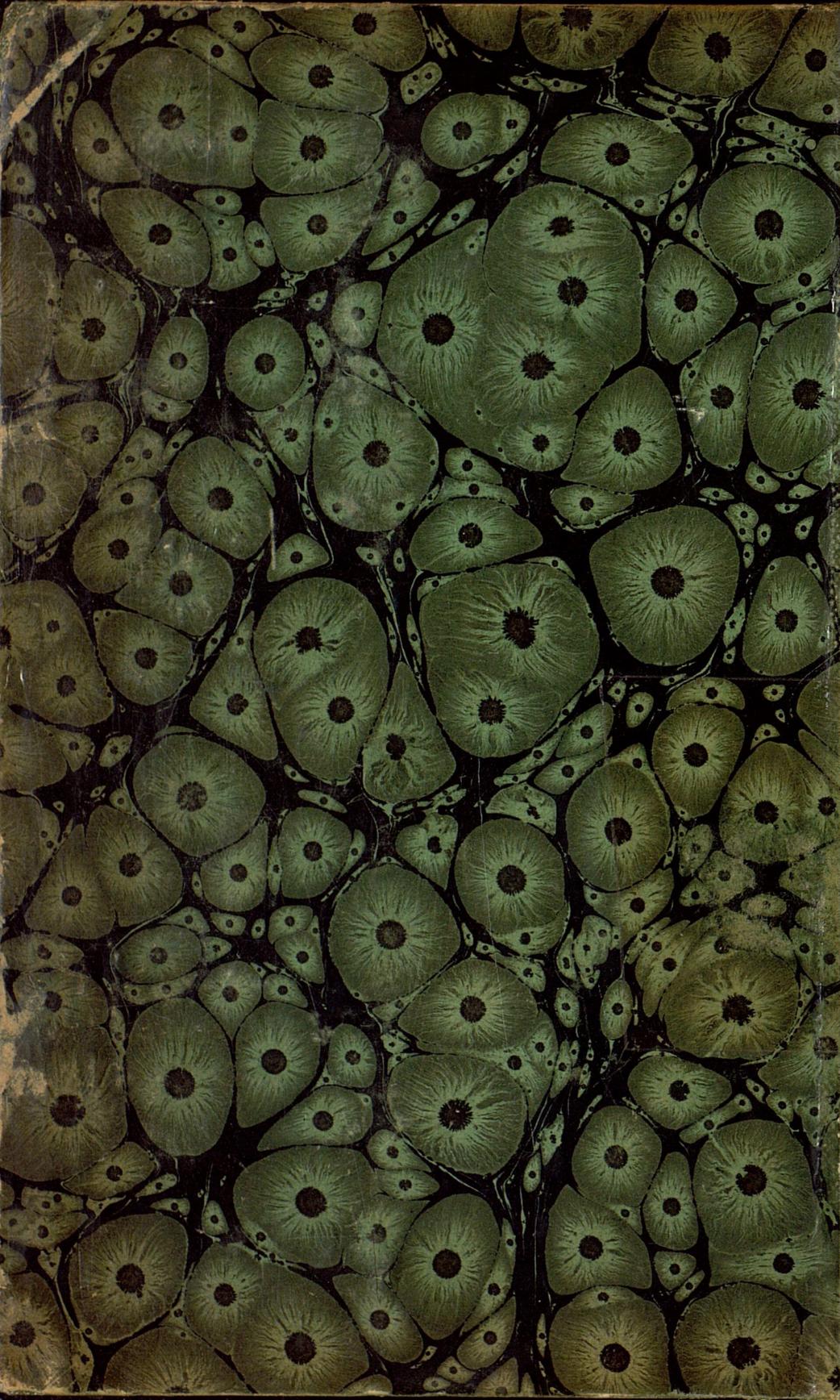
NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre, on peut toujours se renseigner sans acheter.

ACTUELLEMENT

Exposition et grande mise en vente de nombreuses occasions
Grand choix d'Articles pour Première Communion
POUR JEUNES FILLES ET JEUNES GENS

Occasion extraordinaire

Tapis des Flandres première qualité. Le mètre carré **16.75**
FOYER laine à franges, toutes teintes **6.90**



BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.